L'Epreuve



LE "BAGNE" DE LA LEGION

HENRY ALLAINMAT

HENRY ALLAINMAT

L'ÉPREUVE

Le « bagne » de la légion

FRANCE LOISIRS
123, boulevard de Grenelle, Paris

Édition du Club France Loisirs, Paris,
avec l'autorisation des Éditions Balland.

ISBN 2-7242-0329-1

À Céline, ma fille

À Norbert.

AVERTISSEMENT

Malgré sa forme, ce livre n'est malheureusement pas une œuvre de fiction, mais un récit, tel qu'il m'a été rapporté par son principal acteur, Michel Trouvain, un jeune Français aujourd'hui âgé de vingt-six ans.

Il m'a fallu poursuivre une enquête longue de deux ans pour recouper toutes les déclarations de Michel et pour en vérifier l'authenticité. Il sait à présent que mes scrupules d'écrivain ne furent jamais désobligeants pour lui.

Ses déclarations ont été étayées par des dizaines de témoignages d'anciens légionnaires français, allemands, belges, espagnols, italiens, ayant connu, eux aussi, la section disciplinaire de la Légion étrangère.

Naturellement, le lecteur comprendra que les services officiels de l'armée française, et principalement ceux de la Légion étrangère, ne m'ont pas tendu une main fraternelle pour m'aider à réaliser ce travail.

Malgré les difficultés, malgré les embûches, malgré l'incrédulité, j'ai pu amasser suffisamment de preuves pour achever cet ouvrage.

Pourtant, j'ai dû changer les noms des protagonistes – à l'exception de celui de Michel – et passer sous silence certains documents qui m'ont été communiqués, la vérité étant quelquefois assimilable à de la diffamation.

Mais les preuves existent.

Je les ai voulues irréfutables parce que je sais que certains d'entre vous diront : « Ce n'est pas possible. » Que ceux-là sachent simplement que j'étais dans le même état d'esprit au début de mon enquête. Qu'ils sachent que moi aussi j'ai commencé par nier l'existence du bagne de la Légion étrangère.

Enfin, pour qu'il ne subsiste aucun malentendu entre le lecteur et moi, qu'il soit bien persuadé qu'aucune haine, ni politique, ni d'aucune sorte, ne m'a poussé à écrire ce livre.

J'ai seulement voulu témoigner d'un enfer.

Les photos contenues dans les hors-textes, figurant dans cet ouvrage, sont parfois imparfaites, mais le lecteur comprendra aisément qu'elles ont été réalisées dans des conditions extrêmement difficiles.

Thorenc *le 19 septembre 1976.*

1

— Disciplinaire Terrier, au rapport du lieutenant ! cria Loriot au matin du 29 octobre 1973.

Le caporal-chef, en treillis vert foncé, se tenait bien campé sur ses deux jambes écartées, le képi noir sur les yeux, les sourcils froncés, les poings posés sur les hanches, comme à chaque fois qu'il était fortement contrarié.

Marcel nettoya ses outils avec soin, puis il les rangea dans leur boîte métallique. Il prit dix mètres de recul au pas de gymnastique et se retourna pour contempler, avec un mélange de respect et de fierté, la haie intérieure qu'il venait de tailler en créneaux.

« Du bon boulot », pensa-t-il.

Le lieutenant Albertini l'attendait dans son bureau, détendu, souriant. Wolf, son berger allemand, semblait, pour une fois, se désintéresser de la situation.

— Terrier, tu t'es bien conduit ces derniers temps, tu peux faire tes valises. Tu pars aujourd'hui. On t'a affecté au 1er REC, à Orange. C'est un bon régiment et j'espère que tu lui feras honneur. Tu vois, tu es tiré de la merde. Tu peux dire merci à la Section d'Épreuve. Te voilà redevenu un vrai légionnaire. Content ?

— À vos ordres, mon lieutenant !

Quand il sortit du bureau d'Albertini, Marcel fila

directement jusqu'à sa haie qu'il contempla une dernière fois. Elle lui appartenait cette haie. Il n'avait jamais éprouvé autant d'affection pour quelque chose.

Rentré dans le baraquement du groupe « rééducation », il plia soigneusement son paquetage, reprit dans le magasin d'habillement ses deux sacs marins et sa valise noire qui n'évoquèrent aucun souvenir en lui.

Neuf mois passés goutte à goutte. Neuf mois de bagne. C'était au commencement du monde.

Marcel allait embarquer dans la jeep qui devait le conduire à Bastia, où sa place avait été retenue sur le *Fred Scamaroni* quand Loriot s'approcha, suivi de Romero, d'Alban et de Dutertre.

— Alors, Terrier, tu nous quittes déjà ?

— Oui chef ! répondit évasivement Marcel.

Quelque chose l'inquiétait, mais il n'osait pas formuler une question.

— Content de partir ? continua Loriot.

— Oui chef ! Mais… Qui va tailler les haies à présent ?

— On trouvera bien un connard quelque part ! T'inquiète pas pour ça !

Le caporal-chef s'approcha davantage encore de Marcel. Il tenait ses mains dans son dos, comme s'il cachait quelque chose.

— Les autres cadres et moi-même, nous ne voulons pas te laisser partir sans te faire un petit cadeau. Un souvenir, le plus

joli souvenir que tu puisses emporter de la Section disciplinaire, dit-il avec emphase après un clin d'œil complice à Romero et aux autres. Ferme tes jolis yeux et ouvre ta grande gueule !

Marcel obéit sans se poser d'autre question.

Loriot prit son élan, rejeta sa tête en arrière, se racla la gorge et cracha dans la bouche largement ouverte.

Les rires gras des cadres parvinrent très, très lointains à Marcel. Mais curieusement, sa mémoire s'en imprégna.

La jeep prit la route de Corte et les rires déments résonnèrent longtemps encore aux oreilles de l'ex-disciplinaire.

2

Djibouti – juin 1972.

— Eh ! Comment on va l'appeler ? T'as une idée, toi, Terrier ?

Il y a bien longtemps que Michel Trouvain a oublié son vrai nom. Très exactement depuis le 20 février 1971, le jour de son engagement à la Légion étrangère. Depuis lors, pour tout le monde, il est Terrier Marcel, matricule 148 910[1]. Et personne, pas même son meilleur ami, ne connaît sa véritable identité. Michel Trouvain est mort, le temps d'un contrat avec la Légion étrangère. Il a rejoint la longue procession des asociaux de tous pays qui défilent sous le képi blanc.

— Alors, Terrier, comment on l'appelle, la vieille ?

Montini, le Sicilien, est fin soûl. D'ailleurs, les cinq légionnaires sont ivres en ce tout début d'après-midi. Minelli, le Napolitain, rote comme un goret. Zeppo, le « pied noir » du Maroc, a vissé à son œil une bouteille de bière vide et en contemple le fond en émettant des hoquets pitoyables. Van Erckx, le Belge, dort en ronflant, la bouche grande ouverte, laissant voir ses molaires en or.

Marcel n'est pas mieux que les autres. Mais pour l'instant, Montini et lui doivent faire face à un grave problème. Trouver un nom à la patronne du bistrot, une Afar de cinquante ans au moins, aux traits négroïdes, coiffée d'un foulard noir et vêtue

d'une longue robe bariolée.

— On va l'appeler « suce ma bite », propose Montini.

— Non, c'est trop con, tranche Marcel, sérieux comme un pape malgré les vingt bières qu'il a englouties.

Ses yeux embrouillés par l'alcool cherchent l'inspiration dans le local vétuste qui sert de bistrot.

Elle lui vient, cette inspiration, d'une caisse de bouteilles de limonade « Fanta ».

— On va l'appeler « Fanta » !

Tout le monde applaudit. L'idée est géniale.

— Fanta, tu viens avec moi ?

Minelli, qui aurait fait l'amour à une chèvre pourvu qu'elle ait des cheveux, tendit trente francs à la vieille. Tous deux partirent vers l'arrière-boutique.

Djibouti, c'est la capitale du TFAI{2} un territoire grand de 23 000 kilomètres carrés, au bord de la mer Rouge. L'épouvantable moiteur qui y règne en permanence lui a valu le surnom de « pot de chambre » de l'Afrique. C'est là que Michel Trouvain – Marcel Terrier dans la Légion – a rejoint la 13e DBLE{3}, le 20 juillet 1971. Comme la plupart des légionnaires stationnés à Djibouti, il passe ses permissions à boire. Les distractions sont rares.

La ville vit selon un rythme immuable. Vers midi, le « Magala », quartier indigène, se recroqueville sur ses vieilles planches. Tous les « Mabraz{4} » se remplissent d'une foule

endormie. La plage est vide, le port somnole. Un silence pesant et poisseux, de chaleur, d'humidité, écrase tout être vivant.

Sur l'îlot européen du « plateau du serpent », dans le ronronnement rassurant des climatiseurs, les « petits blancs » du TFAI sacrifient, comme tous les jours, à une longue sieste.

Au « Magala », par contre, on ne dort presque plus. D'abord, il y a les légionnaires en goguette qui chantent à tue-tête. Ensuite, dans les cafés autochtones où Afars, Issas, Somalis et Arabes se réunissent – chacun dans son coin – sous les portraits chromos de François Mitterrand et de Nasser, tout le monde « broute la salade ».

La « salade », c'est le nom qu'on donne ici au kât. Ses feuilles vertes qu'on mâchouille libèrent une substance dont les propriétés sont comparables à celles des amphétamines.

Le kât, c'est la salade de la folie. Marcel y a goûté quelquefois. Excitante, euphorisante, stimulante, c'est une drogue assez dangereuse pour avoir été, en France, inscrite le 15 octobre 1956 au tableau « B » des substances vénéneuses. Malgré cela, tout Djibouti « broute la salade ».

Le kât est sans aucun doute le pire des fléaux qu'ait connus ce coin de terre déshérité. Il est en vente partout. On le propose au coin des rues, sous forme de petits paquets de branches feuillues, assez semblables à du laurier. Il demande à être consommé frais, et c'est le chemin de fer d'Addis-Abeba qui marqua le début de l'intoxication de tout un peuple. L'avion en a fait ce qu'il est aujourd'hui : une drogue dont les ravages sociaux sont incalculables. Une simple botte de kât, de

250 grammes, coûte aussi cher qu'un kilo de viande. À Djibouti, on mange plus volontiers de la « salade » que de la viande. Et cela se voit.

La population autochtone est plongée dans une perpétuelle mastication hébétée. Le kât est devenu un moyen de gouvernement. « Si on arrête la consommation de kât, la révolution est pour demain », disent les « petits blancs », les Français fonctionnaires ou militaires. Alors, on a planifié le commerce du kât.

Il est cultivé en Éthiopie, sur les hauts plateaux du Harrar, où vécut Arthur Rimbaud. Un véritable syndicat de onze importateurs, (huit Issas, deux Somaliens et un Arabe), a signé un contrat avec la compagnie aérienne « Air Djibouti ». Chaque jour, un DC 3, « l'avion du kât », ramène le plus officiellement du monde trois tonnes de drogue destinées à la consommation de Djibouti. Tout ça pour cent cinquante ou deux cent mille personnes.

L'avantage du kât, pour un gouvernement, c'est qu'il coupe la faim et rend bêtement heureux. C'est pour cette dernière raison que les légionnaires y goûtent. Du moins quand ils ont épuisé les ressources euphorisantes de la bière en boîte.

L'escadron de Marcel était basé à Ouea, à trente-trois kilomètres de Djibouti. Un fort hexagonal placé au bord d'une des rares portions de route goudronnée du Territoire, protégé par des murs en pierres volcaniques d'un mètre d'épaisseur, surmontés de rouleaux de barbelés.

La garnison comprenait environ cent cinquante hommes

placés sous les ordres du capitaine Henri. La mission principale de cet avant-poste : des patrouilles sur la frontière éthiopienne pour en empêcher le franchissement par des immigrants clandestins.

Marcel, chauffeur de jeep « Antarc », porteuse de missiles antichars, dépendait directement du lieutenant d'Arques, quarante ans, un sportif, debout dès cinq heures, avant ses hommes, pour avaler ses quinze kilomètres de cross quotidien.

D'Arques n'était pas aimé. Trop cassant, trop autoritaire, trop aristocrate aux yeux des légionnaires qui adorent volontiers les idoles mais à la condition qu'elles aient visage humain.

À Ouea, entre deux patrouilles et deux séjours sur le barrage, les légionnaires s'ennuyaient. Il y avait bien le village indigène, sorte d'amoncellement de tentes en peau et de baraques en bidons. Mais il était bien pauvre en distractions.

Pourtant, Marcel en avait déniché une. Une jolie fille de seize ans, qu'il avait surnommée « Naïa » et qu'il allait retrouver tors les soirs, après l'extinction des feux, en rampant à travers les barbelés. Marcel n'allait jamais voir « Naïa » les mains vides. Elle ne l'aurait pas reçu. En TFAI, tout s'achète et tout se vend. Et la femme de sa vie exigeait quinze francs à chaque fois qu'il lui faisait l'amour.

« Naïa » appartenait à un légionnaire français, Souslon, qui l'avait achetée cinquante francs à un berger indigène, avant de l'installer à Ouea où elle avait, depuis longtemps, amorti la dépense de son maître.

Souslon avait payé le berger avec des pièces de cinq centimes. L'homme du désert avait exigé ce mode de paiement, car, avec les pièces de cinq centimes, il pouvait fabriquer des balles pour son fusil. Et ça valait bien l'une de ses quinze filles.

Chaque semaine, Minelli, Montini, Van Erckx, Zeppo et Terrier prenaient un taxi pour Djibouti où ils allaient vider leur ennui. Pendant deux jours, ils faisaient la fête, histoire d'oublier le cafard qui collait à leur peau. Ils ne manquaient pas d'imagination et pourtant leur tournée ne variait jamais.

D'abord, ils passaient chez « Fanta », où ils avaient établi leur quartier général. Là, ils échangeaient leurs uniformes contre des vêtements civils. C'était rigoureusement interdit. Et c'était pour ça qu'ils le faisaient.

Leur permission, ils la passaient tout entière dans les quartiers indigènes, déshérités comme eux, et où ils se sentaient plus à leur aise que parmi les Européens au jugement facile et qui n'aimaient pas la Légion. Dans le « Magala », ils pouvaient manger des merguez cuites sur des feux de bois, et surtout boire de la bière bon marché jusqu'à rouler sous les tables bancales des bistrots misérables. De temps en temps, une bagarre contre des civils ou contre des marins venait réchauffer l'atmosphère. Le dimanche soir, retour à Ouea.

Et l'ineffaçable ennui s'installait à nouveau, oppressant les poitrines des hommes.

— Encore un qui veut passer quand même, ragea Marcel.

La fusée éclairante était montée en zigzaguant et redescendait, retenue par son parachute, jetant une lumière blanche aveuglante, bombardant les barbelés d'étoiles incandescentes.

Marcel bloqua son pistolet-mitrailleur contre sa hanche droite et lâcha quelques rafales, au jugé. Comme les autres sentinelles. De mirador en mirador, les légionnaires, en tenue « léopard » et coiffés du béret vert, arrosaient le barrage du tir de leurs armes automatiques.

On retrouva le berger issa, le lendemain, criblé de balles, corps sanglant accroché aux épines des barbelés. Car l'une des missions de l'escadron de Marcel consistait à monter la garde sur le barrage qui protège Djibouti. Vingt jours tous les deux mois. Le temps de tuer quelques immigrants clandestins.

Malgré la misère endémique qui y régnait, Djibouti faisait figure de ville-lumière. Pour les nomades du TFAI, qui allaient d'un puits à l'autre à la recherche de l'eau pour leurs troupeaux de chèvres efflanquées, qui se disputaient à coup de fusil les quelques épineux qui poussaient dans le désert, Djibouti représentait l'assurance de ne jamais mourir de faim ni de soif.

Le grand malheur de Djibouti, c'était d'être la seule ville importante de ce coin d'Afrique. Autour d'elle, régnait la famine, l'épouvantable sécheresse.

Alors, petit à petit, de ville-lumière, Djibouti était devenue

ville-havre. Envahie par les nomades, elle avait vu se gonfler anormalement la clientèle de ses hôpitaux. Sa police avait été rapidement débordée par les vols et les crimes.

À cela s'ajoutait un grave risque politique. L'invasion de la ville risquait de provoquer un déséquilibre mortel entre les deux ethnies rivales, les Afars et les Issas, qui peuplaient jusque-là le pays à parts égales. La majorité des immigrants étaient des Issas, d'origine Somalie. La frontière, il fallait le reconnaître, était difficile à garder.

Alors, tout autour de la ville, était né le barrage. Quatorze kilomètres de barbelés surveillés jour et nuit par la Légion. Pour la nuit, on avait jalonné le barrage de fusées à déclenchement automatique qui donnaient l'alerte aux sentinelles. Mais les immigrants, dans leur désespoir, avaient trouvé le moyen de franchir quand même le barrage.

Le candidat au passage commençait par se déshabiller et par accrocher ses vêtements autour de son cou. Puis, il envoyait une chèvre contre les barbelés. Si rien n'éclatait, il s'élançait à l'assaut de l'obstacle : un rouleau de barbelés, un grillage de quatre mètres de haut et un autre rouleau de barbelés.

Parfois, les barbelés faisaient un prisonnier. Un Issa accroché par la peau aux épines de fer et qui gigotait vainement dans son sang, la mâchoire crispée. On ne le délivrait, au matin, que pour le renvoyer dans son désert.

Il arrivait aussi que l'armée tire. Elle n'avait pas reçu d'ordres précis à ce sujet. Alors, si l'inconnu « présentait une attitude menaçante », il avait droit à sa giclée de plombs. Et il

était d'autant plus truffé de balles qu'il avait en face de lui des légionnaires, allemands, italiens, espagnols, dont l'un des rares mots de français qu'ils connaissaient était « discipline ».

Pour Marcel, c'était le dernier jour de garde sur le barrage. Demain, son escadron partait pour le Sud.

Du haut de son mirador, il contemplait le barrage de barbelés qui hérissait la rocaille ocre du désert, à quelques centaines de mètres à peine de la sortie de Djibouti. Le soleil était accablant. 55° à l'ombre. Mais à l'ombre de quoi ?

Un gros camion rouge à moitié défoncé, sorte d'omnibus du désert, dans lequel s'entassaient pêle-mêle les hommes, les femmes, les enfants et les chèvres, venait de stopper à hauteur des sentinelles, devant le poste de contrôle, petit bâtiment blanc à l'intérieur duquel grésillait sans cesse le puissant poste émetteur de la Légion.

Les nouveaux arrivés étaient répertoriés. On vérifiait minutieusement leurs autorisations exceptionnelles de pénétrer en ville. Un vieux berger issa, armé du traditionnel poignard, sortit son sauf-conduit d'un paquet de cigarettes vide et le présenta au chef de poste.

— Pas valable ! Pas bon ! déclara le lieutenant Guiton.

Et le vieux berger alla rejoindre les autres, ceux qui n'avaient pas le droit d'entrer dans la ville, et qui dormaient en plein soleil, la tête posée sur une pierre.

— Roule ! Il faut rattraper les autres ! Roule comme ça !

Malgré l'ordre, Marcel mit la main sur le levier qui libérait le pont arrière de la jeep. Mais une poigne d'acier arrêta son geste.

Le sergent-chef Pinerro était soûl. Complètement soûl. Il avait fait très chaud au bord du « lac à sable », une immense étendue désertique où l'escadron de Marcel avait poussé une reconnaissance. Pour Pinerro, soleil était synonyme de bière. Il en avait caché dans chaque recoin de la jeep. Tout au long de la journée, à chaque fois qu'il jurait contre le soleil, « Madre de Dios, fait chaud ! », il débouchait une bouteille et l'engloutissait cul-sec. Marcel essaya de le raisonner.

— On va casser, chef. Il faut libérer le pont arrière.

— Roule ou je te fous au rapport.

Cinquante kilomètres plus loin, Pinerro appela sur le poste émetteur de la jeep le service de dépannage.

— Le demi-arbre de pont est foutu. Il faut nous remorquer.

Marcel et Pinerro firent, le soir, une entrée remarquée à Ouea. Le sergent-chef, comme le commandant héroïque d'un bateau en perdition, avait exigé de rester à bord du véhicule. Et, sous la menace de « huit jours », avait obligé Marcel à demeurer avec lui.

— Un légionnaire n'abandonne pas son poste !

Sous les rires de tout l'escadron, le camion-grue passa l'entrée du fort de Ouea, remorquant un étrange équipage : une jeep fumante et poussiéreuse, le nez levé à 45°, dans laquelle deux hommes crispés s'accrochaient de toutes leurs forces pour ne pas tomber.

— Terrier, au rapport du lieutenant !

Marcel ne fut pas surpris. Avec le courage qui le caractérisait, le sergent-chef Pinerro avait dû le charger auprès du lieutenant d'Arques.

Ce dernier le reçut assez fraîchement.

— Alors, Terrier, tu es content ? Tu l'as eue ta jeep ? Tu sais combien ça coûte de faire le mariole avec du matériel militaire ?

Inutile de répondre. Inutile d'expliquer que Pinerro était ivre. Dans la Légion, c'est toujours le plus gradé qui a raison.

— Bon, ça te fera dix jours d'arrêts.

Pendant une semaine, Marcel, qui travaillait normalement la journée, dormit le soir en cellule. Adieu « Naïa ».

Au bout de sept jours, le lieutenant d'Arques leva la punition. Ce n'était pas un geste de clémence. Il avait simplement besoin de tous ses effectifs pour monter la garde sur le barrage de Djibouti.

— J'en ai ras le bol, Terrier, je vais tailler la route ! Tu viens avec moi ?

Ça faisait une bonne heure que Minelli, étendu sur le lit du poste de garde du barrage, restait silencieux. Et quand Minelli restait silencieux plus de trente secondes, il se préparait des événements graves.

Marcel hésita un peu. Pourtant, il avait envie de déserter. C'était même devenu pour lui la suite logique de son

engagement dans la Légion. Car il était venu à la Légion pour fuir ce qui l'attendait dans le civil : le choix entre la prison et l'usine. C'est-à-dire pas de choix. Mais la routine des gardes de nuit, les sergents-chefs bourrés qui donnent des ordres stupides, la discipline d'acier qui abrutit les hommes aussi sûrement que le kât, c'est encore la prison.

— Je viens avec toi.

Il s'était décidé tout d'un coup. Sans même peser entièrement le pour et le contre. Sans mesurer les risques. Minelli, en lui parlant de désertion, venait d'allumer en lui une petite lumière qu'il aimait bien. Une lueur qui l'attirait irrésistiblement. Pas la liberté, non. Il n'était pas si gourmand ni si naïf. L'absence de barreaux.

La nuit venue, les deux hommes se glissèrent dehors. Le lieutenant Guiton écoutait la radio sur son transistor de contrebande. Aucun risque de ce côté-là. Quant aux copains, sur les miradors, ce n'était pas eux qui iraient donner l'alerte. Dans la Légion, c'est chacun pour soi. Si quelqu'un déserte, c'est lui que ça regarde. Lui et les gradés.

Marcel Terrier et Minelli avaient gardé leur survêtement de sport. Ils gagnèrent immédiatement le « Magala » et se noyèrent dans la foule bruyante, criarde, du bidonville. Ils retrouvèrent avec une joie d'enfants les centaines de chèvres squelettiques, à la queue redressée, qui encombraient la chaussée et léchaient les parois des habitations vétustes dans l'espoir d'y trouver un peu de sel, les marchands de merguez, les marchands de « kât » en perpétuelle agitation, assis à

même le sol, semblant rivés là depuis des siècles, les marins en bordée qui jouaient du « Nikon » éclairant les ruelles de leurs flashes bleus.

Des filles « décousues »[5] se proposaient pour vingt francs, assises devant leurs baraques érigées en une superposition de tôles de bidons portant encore les inscriptions les plus inattendues : « Standard Oil », « Omo », « Total », « BP ». Que ces maisons parviennent à demeurer debout tenait du miracle permanent. Quand on prenait la rue en enfilade, on les voyait, amas innommable, pencher de tous côtés à la recherche d'un équilibre définitif qu'elles ne trouvaient, par grand vent, qu'une fois écrasées au sol.

— J'ai bien préparé mon coup, avoua Minelli, tout en marchant. D'abord, on passe chez « Jackie la Parisienne », ensuite, on embarque sur le *Zuidersee,* un cargo hollandais en partance pour Brème, en Allemagne. Une fois là-bas, on se démerdera bien.

— Mais, pour embarquer ? interrogea Marcel.

— T'en fais pas ! Puisque je t'ai dit... J'ai tout prévu. J'ai payé les passages à Ali, le trafiquant, le copain de « Fanta ». Mille cinq cents francs pour les deux places.

Marcel regarda Minelli. Le visage émacié de l'italien s'éclairait d'un sourire inhabituel. Ses yeux noirs paraissaient plus grands. Ils vivaient.

— Remarque, j'étais pas sûr que tu viendrais. Mais j'aurais bien trouvé quelqu'un. T'as remarqué que les légionnaires déserteurs vont toujours par deux, comme les filles qui vont pisser ?

L'Italien s'était engagé une première fois à la Légion, à Marseille, à seize ans. On avait découvert son âge et, dans la peur d'un scandale, on avait résilié son contrat. Trois mois après, Minelli s'engageait à Strasbourg en jurant ses grands dieux qu'il avait vingt ans, mais qu'il ne pouvait hélas pas le prouver, étant donné qu'on lui avait volé tous ses papiers. Cette fois, la Légion le garda.

Et aujourd'hui, après s'être tant battu pour s'engager, il désertait. Pourquoi ? Pourquoi ces décisions en apparence incohérentes ? Peut-être parce que Minelli, comme tous les paumés impulsifs, possédait une logique bien particulière. Une logique au coup par coup.

— Ça t'en bouche un coin, hein ? susurra Minelli qui buvait du petit lait en voyant la tête que faisait Marcel. Minelli, tu vois, c'est pas un con. Il pense à tout. Même à ses copains.

Pour ne pas se laisser attendrir, Marcel, en riant, envoya son poing dans l'estomac de l'italien qui se cassa en deux.

— Sacré connard de Rital, l'insulta-t-il affectueusement.

Quand ils arrivèrent au port, ils repérèrent immédiatement le *Zuidersee*. Minelli en avait appris par cœur la description. Coque noire, superstructures blanches et cheminée tricolore. C'était le plus gros des cargos accostés.

Leur enthousiasme aidant, il leur sembla qu'en tendant le bras, ils pourraient le toucher de la main. C'était pire qu'une illusion d'optique. C'était un mirage du cœur. Car, à la vérité, ils mirent quarante-huit heures pour l'atteindre.

Il n'était pas question de marcher de jour à cause des patrouilles de la Légion et de celles des « gardes-rouges »[6]. Aussi, ils durent passer toute la première journée cachés sous un ponton en bois.

La nuit seulement, ils commencèrent leur progression, dans la vase jusqu'aux genoux, plongeant sous l'eau chaque fois que les projecteurs des miradors balayaient dans leur direction. Ils firent ainsi quelques centaines de mètres et finirent, exténués, au petit matin, sous un autre ponton de bois.

Vers 8 heures, Minelli secoua violemment Marcel qui s'était endormi d'un coup. Du menton, l'italien montra un garde-rouge qui s'était avancé dans la boue du port, près du ponton, pour y poser culotte à l'abri des regards.

— S'il tourne la tête vers nous, je le bute ! dit Marcel.

Minelli sortit de sa musette les deux poignards commandos qu'il avait « empruntés » à Ouea. Des armes terribles qui se plantent, grâce au mercure contenu dans leur lame, quelle que soit la façon dont on les lance.

Le garde-rouge, que la défécation rendait mélancolique, regarda longtemps la mer. Et il ne vit qu'elle. Heureusement pour lui. Il remonta son pantalon et passa en chantonnant à deux mètres des deux déserteurs qui gardaient la main crispée sur leur poignard.

La deuxième nuit, ils arrivèrent tout près du *Zuidersee*. Fous de joie, ils plongèrent afin de se débarrasser de la boue dont ils étaient recouverts et montèrent sur le quai pour se

rhabiller. Au moment même où ils revêtaient leur blouson, le quai s'éclaira « a giorno ». Tous les projecteurs des miradors étaient braqués sur eux. Et ils découvrirent ce que l'obscurité leur avait caché : six jeeps bourrées de gendarmes maritimes, mitraillette au poing.

— Les mains derrière la tête ! ordonna un gradé.

Ils n'avaient pas fini d'exécuter cet ordre que dix hommes leur tombèrent sur les reins.

Le poste de garde de la Légion, à Gabode, portait l'empreinte de cette rigueur militaire qui confine si souvent à l'ennui et à la tristesse. Lugubre. Un bureau métallique peint en gris comme les armoires et les chaises. Il y faisait une chaleur étouffante malgré l'énorme ventilateur en bois fixé au plafond et qui brassait inlassablement l'air saturé d'humidité.

Le lieutenant de la Sécurité Militaire Légion se leva, fit vicieusement semblant de regarder ailleurs en s'approchant de Minelli qu'on avait attaché à sa chaise avec des menottes. Tout à coup, son poing s'abattit sur le plexus de l'italien qui sentit la terre s'ouvrir sous lui.

— Alors, ces photos, qu'est-ce que tu voulais en faire ?

Les photos, les légionnaires de la police militaire les avaient découvertes, cachées dans un pain, dans la musette de Minelli, au cours du transfert des deux déserteurs à Gabode. On les avait embarqués dans un camion « 4×4 » et six hommes d'escorte étaient montés avec eux. Minelli, qui ne savait pas se taire, avait essayé de crâner.

— Alors, « Boulon »[7], la soupe est bonne à la Légion ? avait-il demandé à un légionnaire allemand qui pourtant, c'était visible, ne portait pas les Italiens dans son cœur.

La réponse n'avait pas tardé. Pendant que le « 4×4 » roulait, les six hommes d'escorte, tous des Allemands, étaient tombés à bras raccourcis sur le déserteur. En arrivant à Gabode, Minelli n'y voyait plus que d'un œil et avait du mal à respirer avec les caillots de sang qui obstruaient son nez.

— Ces photos, tu voulais les vendre à une salope de journaliste pour qu'il nous tire dans le dos. Pour qu'il nous traite de SS, hein, enculé ? continua le lieutenant de la SM.

C'était bel et bien l'intention de Minelli. Ces photos représentaient les corps des pauvres bougres tués en essayant de forcer le barrage de Djibouti. Il y avait aussi des scènes où l'on voyait gendarmes et légionnaires, fraternellement unis, tabasser des Issas qui n'avaient pas de sauf-conduit. Minelli avait pensé que ces photos pourraient intéresser un journal, en Allemagne, et qu'il en obtiendrait un bon prix.

— Alors, tu réponds ? Ces photos ! Un nom ! Donne-moi le nom du journaliste à qui tu voulais les vendre !

— C'était pour la mama ! conclut définitivement Minelli en réponse à la question indiscrète du lieutenant.

Et aucun coup de poing, aucun coup de pied, ne lui arracha une parole supplémentaire pendant les six heures que dura son interrogatoire.

Marcel avait été jeté nu dans une cellule. À dix heures du

matin, une escorte en armes vint le chercher pour le conduire dans le bureau d'un commandant de la Sécurité Militaire. Joufflu, le visage couperosé, nourri au beaujolais, le commandant commença par insulter copieusement Marcel. Suivirent les questions.

— Pourquoi voulais-tu déserter, enfoiré ?

Marcel n'avait pas besoin, à présent, de réfléchir longtemps pour donner une réponse. Surtout après les deux ou trois séances au cours desquelles il avait servi de punching-ball aux légionnaires de la police militaire.

— J'en ai marre, dit-il.

— Tu en as marre de quoi ? reprit le commandant d'une voix doucereuse qui laissait présager un gros orage.

— Marre de la Légion, marre de prendre des coups, et marre de ta gueule ! lança Marcel, hors de lui.

Une énorme gifle sur l'oreille le laissa sourd pour un long moment.

— Qui t'a procuré des places sur le *Zuidersee ?*

— Cause toujours, j'entends rien !

— Qui t'a procuré des places sur le *Zuidersee ?* hurla de nouveau le commandant à l'oreille de Marcel.

— J'en sais rien. Je ne le connais pas. Et heureusement pour lui parce que je suis sûr qu'il nous a balancés. Si je le retrouve, il peut faire sa dernière prière.

Marcel resta vingt-cinq jours en cellule à Gabode. Interrogatoire « serré » tous les jours. Et tous les jours

quelques bonnes rations de coups. Quant à la nourriture, elle aurait laissé sur sa faim un végétarien hindou.

On ramena les deux déserteurs à Ouea. Le capitaine Henri leur infligea à chacun trois mois de prison pour tentative de désertion, abandon de poste, vol d'effets militaires et insultes à supérieurs.

En prison, Marcel et Minelli se conduisirent comme des angelots. Ils avaient compris que pour en sortir, il leur fallait se montrer très sages, sinon repentis. Alors, il n'y eut pas un ordre émis par le caporal-chef de la prison qu'ils n'exécutèrent avec un zèle que d'autres gradés, plus futés, auraient trouvé suspect. Les trois mois terminés, la routine reprit : les corvées, les manœuvres, les gardes sur le barrage.

Un samedi, Marcel posa une permission. Il avait, pour cela, une excellente raison. Des copains lui avaient appris qu'un de ses frères, Daniel, effectuait son service militaire au 5e RIM[8] à Djibouti. Du coup, le moral de Marcel était remonté en flèche.

La chute en fut d'autant plus dure. En effet, d'Arques, dont la psychologie n'était pas le point fort, refusa de signer la permission. Marcel, toute la semaine qui suivit, mit à son travail une rage que personne n'aurait pu, jusque-là, soupçonner. Peine perdue. Le samedi suivant, sa deuxième demande de permission était rejetée par d'Arques.

On ne fait pas trois fois le même coup à un homme comme Marcel. Comprenant qu'il ne pouvait compter sur d'Arques, il s'octroya lui-même une permission. Il en fit établir une fausse, par un de ses camarades employé aux écritures chez le

capitaine.

Il passa le poste de police du fort sans problème, prit un taxi et fila droit à Djibouti, à la caserne du 5e RIM.

Daniel n'avait pas changé. En le revoyant, Marcel redevint Michel. Il revit leur maison de Pontault-Combault, en Seine-et-Marne. Le père, maçon, qui laissait sa santé au travail pour nourrir les dix enfants. Et sa mère. Sa mère qu'il avait vainement poursuivie un soir dans la rue, il avait quatorze ans, pour la ramener à la maison. Sa mère qui partait chez un autre homme. Depuis ce soir-là, le père avait beaucoup changé.

C'est à peu près à cette époque que Michel avait commencé à voler. D'abord des porte-clés dans l'usine qui l'employait. Et puis, peu à peu, les amitiés aidant, il s'était mieux organisé et quelques villas isolées avaient eu à souffrir de ses visites nocturnes. Enchaînement infernal : le vol, la prison, encore le vol et encore la prison. On se croit vieilli parce qu'on vole, et pourtant, on reste un enfant. Et la prison est une pourrisseuse d'enfants.

Michel était passé par là. Il s'était cru vieux, très vieux, dur, très dur. Mais en prison, il se révoltait encore contre la bêtise et l'injustice. Preuve qu'il n'était qu'un gamin. Après, il y avait eu la Légion.

— Ce que je ne comprends pas, dit Daniel, assis sur le lit, dans sa chambre de la caserne du 5e RIM, où Michel l'avait rejoint, c'est pourquoi tu t'es engagé !

Michel ne répondit pas. Il s'était déjà lui-même posé cent fois la question. La vérité était trop bête pour qu'il puisse l'avouer.

Ce matin-là, lui et Philippe Sizowski, le fils d'un mineur polonais émigré en France, étaient en « cavale ». La police les recherchait pour une sale histoire. Une de celles qu'on ne raconte pas facilement.

Le jour n'était pas levé. Philippe avait regardé sa montre : « Il est 5 heures. » Bientôt, il ferait jour et il faudrait se cacher à nouveau. Quitter les fauteuils confortables de la salle d'attente de la gare d'Arles, pour reprendre les chemins forestiers qui serpentent le long des voies ferrées et qui mènent à une autre gare qu'il faudra encore fuir, le jour venu.

Tout d'un coup, Philippe avait poussé Michel du coude.

— Regarde l'affiche !

Sur le mur de la salle d'attente, une affiche en couleurs, piégée comme une putain qui laisse apercevoir son cul sous sa mini-jupe. Plus qu'une promesse. Une invitation délibérée à la débauche immédiate. Superbe piège à paumés. Le « tu viens chéri ? » de l'armée française.

L'affiche représentait un très beau garçon blond auquel on s'identifiait immédiatement, de trois-quarts, les traits fins et virils à la fois, les yeux perdus sur l'infini et coiffé d'un képi blanc. On le présumait tranquille, protégé, propre, lavé de partout, véritable produit de serre d'une essence supérieure. Sous la photo, en lettres géantes : « La Légion vous attend ».

— Et si on s'engageait ? avait défié Philippe, captivé par la sirène mâle.

Michel n'avait pas d'idée précise sur la question. Mais avec le peu qu'il savait de la Légion étrangère, il était sûr que la

police les laisserait tranquilles. Et, seulement pour pouvoir dormir sans la terreur de la main qui vous saisit brutalement l'épaule, de la bouche puant le tabac froid qui vous hurle « Police ! » aux oreilles, Michel aurait donné plus que sa liberté.

Quelques minutes après, les deux jeunes gens entraient dans la gendarmerie. Et le lendemain, ils étaient à Marseille où le « deuxième bureau » les interrogea sans ménagement de longs jours durant avant de leur faire signer un contrat de cinq ans. Celui de Michel ne prenant effet que quelques semaines plus tard car il n'avait pas encore vingt ans[9].

Philippe Sizowski était devenu Pierre Siliou dans la Légion. On lui avait donné le matricule 148 544. Michel Trouvain était devenu Marcel Terrier, matricule 148 910. Et depuis, les deux amis ne s'étaient jamais revus.

Daniel et Marcel rejoignirent Minelli, Montini et Zeppo chez « Jackie la Parisienne » qui tenait un café-restaurant-bordel, dans le quartier hindou de Djibouti.

Jackie, qui avait tapiné longtemps à Paris, rue Saint-Denis, était bien partie pour faire fortune. Pensez, la seule et unique pute blanche à des centaines de kilomètres alentour. Du vrai travail d'abattage : vingt, trente clients par jour à cinquante francs pièce. Un joli magot, durement gagné à coups de légionnaires ivres et de « petits blancs » sadiques, s'amassait sur son compte en banque. Ce n'était pas une intellectuelle, Jackie, mais elle savait qu'un zéro supplémentaire sur un compte bancaire, ça vous le multiplie par dix aussi sec. Et elle

y mettait du cœur pour les ajouter ces zéros.

Encore cinq ans et elle pourrait racheter tous les claques de la rue Saint-Denis, « Jackie la Parisienne ». Du moins si elle vivait jusque-là. Parce que trente passes par jour, si ça met des zéros sur les chiffres, ça vous bouffe une bonne femme aussi sûrement que de l'acide. Et Jackie, blonde décolorée, avait beau se colmater les rides avec des kilos de fond de teint, n'empêche qu'à trente ans elle en paraissait cinquante. Et l'intérieur, avec l'action conjuguée de la fumée, de l'alcool et du reste, devait se trouver aussi dans un état de délabrement à faire sursauter un médecin de la « coloniale ».

— Qu'est-ce que je vous sers, mes chéris ? demanda-t-elle.

— Bière pour tout le monde ! commanda d'office Minelli.

Les quatre légionnaires en étaient venus aux faits dès la cinquième tournée.

— Pas question de rentrer à Ouea, déclara Marcel. Moi, je taille la route.

— J'espère que cette fois, on aura davantage de bol ! conclut Minelli, volontaire pour toutes les folies à condition qu'elles soient vraiment folles.

Pendant plusieurs jours, les quatre déserteurs traînèrent de bar en bar, dans le « Magala ». Ils ne savaient pas quoi faire. Les quelques bateaux en partance mettaient tous le cap sur des ports français. Autrement dit, si les légionnaires avaient réussi à s'embarquer, ils auraient été cueillis par les gendarmes dès leur arrivée en France.

Le cinquième jour, il se passa trois événements importants. Découragés, Montini et Zeppo allèrent se rendre aux autorités militaires. Minelli se fit cueillir par la police militaire. Et un cyclone dévastateur s'abattit sur Djibouti.

Le cyclone balaya une grande partie du « Magala ». Les maisons du bidonville s'écroulèrent comme des châteaux de cartes. Les torrents de boue engloutirent quelques chèvres et la police militaire, profitant d'une accalmie, vint chercher Minelli chez la putain à qui il avait commis l'imprudence de confier qu'il était déserteur.

L'Italien embarqua dans la jeep, menottes aux poignets, en faisant un petit signe d'adieu en direction d'une maison voisine : celle d'où Marcel, également en bonne compagnie, regardait la scène.

Marcel tourna en rond une journée entière. Il fit cent fois le point. Pas d'argent, pas de vêtements civils, pas moyen d'embarquer sur un bateau. Sans compter une surveillance accrue. Les patrouilles pullulaient dans le « Magala » et à proximité du port.

Le soir, devant l'évidence de l'échec, il prit la résolution de se rendre. D'abord, il mangea vingt-cinq brochettes et but vingt-cinq bières. Puis, quand il fut bien repu et bien ivre, il gagna la caserne de Gabode et exigea de parler à un officier. Un lieutenant arriva. « Ça fera l'affaire », pensa Marcel qui attaqua aussitôt.

— Je m'appelle Terrier Marcel et je suis déserteur de la Légion.

L'autre sortit une liste de noms d'un tiroir cadenassé.

— Terrier ! Mais ce n'est pas possible ! Il a été porté disparu pendant le cyclone !

Alors là, Marcel se fâcha. Non seulement on venait de lui démontrer limpidement qu'il avait fait une connerie en se rendant, mais en plus, il fallait qu'il fournisse la preuve de son existence.

— Regardez mes papiers d'identité si vous ne me croyez pas !

Le lieutenant les examina longuement, chercha une ressemblance entre la photo l'individu qui se tenait au garde-à-vous devant lui, conclut qu'il y avait présomption de similitude et appela la garde pour qu'on jette Marcel en prison.

— Et moi, je suis sûr que tu peux faire un excellent légionnaire, affirma le psychiatre venu consulter Marcel dans sa cellule de Gabode.

Le médecin se leva, rangea son petit marteau en caoutchouc dans sa trousse et sortit. Marcel avait perdu deux heures à lui expliquer pourquoi il ne voulait plus rester dans la Légion. L'autre l'avait à peine écouté. C'était un psychiatre bavard. Il avait surtout cherché à lui démontrer le salut qu'on peut attendre d'un idéal tel que le drapeau bleu-blanc-rouge, la patrie française, la gloire éternelle de la Légion, la chance qu'il avait d'appartenir à ce corps d'élite, orgueil de l'armée, etc. Du baratin de sergent-recruteur.

Marcel, écœuré, s'était recroquevillé sur sa planche et avait manifesté plusieurs fois à haute voix le désir de rester seul.

— Fous-moi la paix ! finit-il par hurler au psychiatre qui n'en déduisit pas moins que Marcel était du bois dont on taille les héros.

Deux légionnaires le poussèrent hors de la cellule. Dans la cour, trois taulards vêtus de vieux uniformes déchirés ratissaient les allées : Montini, Minelli et Zeppo. Minelli tendit un outil à Marcel.

— Tiens, travaille, ils te foutront la paix, après.

Marcel balança le râteau le plus loin possible.

— Je n'ai pas envie de travailler. Ça ne changera rien. On va passer au rapport et, avec d'Arques, je ne me fais aucune illusion. Pas de pitié à attendre de ce mec-là.

Effectivement, les punitions tombèrent après le rapport du soir. Montini, trois mois de prison, Minelli, trois mois de prison, Zeppo, quinze jours d'arrêts de rigueur. Marcel, considéré comme le meneur, écopa de trois mois de prison lui aussi. Seulement, assortis d'une petite clause qui le fit frissonner : « proposition pour la Section d'Épreuve ». De nouveau, il retrouva sa cellule, nu comme un ver.

Vingt jours plus tard, un gardien jeta un uniforme sur la planche de bois qui servait de lit.

— Habille-toi ! Tenue de parade ! Tu passes le conseil de discipline dans une heure.

Marcel revêtit sa tenue en tergal kaki, ajusta ses épaulettes rouges, enroula la ceinture en flanelle bleue autour de sa taille, chaussa ses chaussures sans lacets et se coiffa du képi blanc

auquel on avait coupé la jugulaire. Quelques minutes plus tard, deux légionnaires en tenue de parade, fusil sur l'épaule, accompagnés d'un caporal et d'un caporal-chef, vinrent le chercher. Les quatre hommes, marchant au pas, encadrant Marcel, traversèrent la cour.

Dans la pièce où on l'introduisit, Marcel ne reconnut que le lieutenant d'Arques et le colonel Beaufils, commandant la 13e DBLE. Il n'avait jamais vu les cinq capitaines qui siégeaient à la même table. Le colonel Beaufils, qui présidait le conseil de discipline, lut l'acte d'accusation d'une voix neutre.

— Terrier Marcel, matricule 148 910, accusé de deux tentatives de désertion, incitation de légionnaires à la désertion et vol d'effets militaires.

Tout se déroulait dans les règles. Marcel bénéficiait même du concours d'un avocat commis d'office, un jeune lieutenant qui ne prononça pas une seule parole. Le verdict tomba après quelques minutes de palabres et plusieurs sermons bien sentis.

— Six mois de Section d'Épreuve.

Quand il fut à nouveau seul dans sa cellule, Marcel commença à réaliser ce qui lui était promis. Et, d'instinct, il chercha vainement autour de lui quelque chose pour couvrir sa nudité. Il se sentait infiniment vulnérable. La Section d'Épreuve devenait une réalité presque tangible. Et le terrible souvenir s'imposa à sa mémoire.

C'était en mai 1971. Marcel venait d'arriver à Corte, où il

devait faire ses classes au Groupement d'instruction de la Légion étrangère. Un jour, son groupe, qui crapahutait dans le domaine Saint-Jean, en face de la caserne de la Minoterie où était stationné le 2e RE[10], tomba sur un étrange spectacle.

Tout en haut du domaine se trouvait une espèce de fortin ceint d'un mur de pierres surmonté de barbelés. Au milieu du mur, un portail au-dessus duquel on pouvait lire, en lettres forgées : « Section d'Épreuve ». Et sur ce portail, un homme nu, ensanglanté, crucifié sur le panneau métallique comme le Christ sur sa croix, jambes et bras écartés, attachés au grillage par du fil de fer.

Les hommes étaient restés bouche bée, le fusil à l'épaule, regardant l'homme qui semblait muet et aveugle[11].

— Vous voyez ce qui vous attend si vous faites les cons ! avait hurlé Causse, le caporal-chef. Allez, les gars, au travail si vous ne voulez pas vous retrouver derrière les murs de la Section d'Épreuve.

Marcel, avant de se retourner, avait eu le temps d'apercevoir, dans la cour du fortin, des hommes au crâne rasé, maigres, les yeux fixes, vêtus d'uniformes couverts de boue, qui couraient en poussant des brouettes pleines de cailloux. Le cauchemar avait imprégné tous les nouveaux légionnaires. Mais personne, jamais, n'y avait fait allusion.

Cependant, le soir, au foyer, Marcel avait appris que la Section d'Épreuve était alors placée sous le commandement de l'adjudant Siegfried, un ancien Waffen SS, et que le bourreau qui avait crucifié le disciplinaire sur le portail se nommait le sergent-chef Bourrier, surnommé Tarass-Boulba à cause de

son crâne chauve et de sa moustache tombante.

Marcel, dans sa cellule, ne pensait plus qu'à ça. Le disciplinaire crucifié hantait ses nuits. Il avait beau se répéter que le sergent-chef Bourrier était mort, qu'un ancien disciplinaire s'était vengé de lui puisqu'on avait retrouvé sa tête dans une poubelle, à Marseille, la peur le tenaillait. On trouve toujours et partout des Bourrier.

Quelques jours avant, à Djibouti, un jeune Allemand de vingt ans s'était sectionné les veines du poignet, préférant la mort à la Section d'Épreuve. Marcel aussi chercha un moyen d'échapper à l'enfer qui l'attendait.

Il le trouva un midi, au réfectoire. Avec d'infinies précautions, il avala une cuillère à soupe de treize centimètres de longueur. Quand Van Erckx, son voisin de table, vit l'objet métallique s'enfoncer doucement dans la gorge de Marcel qui avait renversé la tête en arrière pour mieux faciliter l'ingestion, il courut prévenir le lieutenant de garde.

— Lui avaler cuillère ! Lui avaler cuillère, mon lieutenant !

Marcel avait bu une grande gorgée d'eau et avait sauté sur place jusqu'à ce qu'il sente le métal bien calé dans son estomac. Calmement, il s'était ensuite couché par terre. Autour de lui, par contre, tout le monde s'affolait. Le lieutenant, incrédule, prévint le capitaine, lequel prit une résolution qui ne s'imposait peut-être pas.

— En cellule, tout de suite !

Deux camarades transportèrent Marcel jusqu'à sa cellule.

Son visage avait une teinte cireuse qui ne laissait rien présager de bon.

Quelques minutes plus tard, deux infirmiers conduisirent Marcel jusqu’à une ambulance qui démarra sur les chapeaux de roues en direction de l’hôpital. Là, une radiographie permit aux médecins, qui n’en avaient pas cru leurs oreilles, de se rendre à l’évidence. La cuillère se trouvait bel et bien dans l’estomac du légionnaire.

On opéra Marcel d’urgence. Et on le sauva. Il n’a jamais su si ce jour-là, il aurait dû remercier les médecins de lui avoir sauvé la vie. Toujours est-il qu’à partir de ce moment, on ne le nomma plus, dans tout l’hôpital, que « l’avaleur de sabres ».

Neuf jours passèrent et Marcel, attaché sur son lit parce qu’il remuait trop et risquait de rouvrir sa cicatrice, fit sauter les sangles de cuir qui le maintenaient prisonnier, arracha de son nez le tube qui sondait son tube digestif, et se leva.

Il y avait une séance de cinéma à l’hôpital. Marcel s’y rendit. On projetait *Les cancres*, un film comique que Marcel avait déjà vu deux fois. Ce qui ne l’empêcha pas de rire. Et de rire tant qu’il fit sauter les points de suture de sa cicatrice et que, perdant son sang, il fut transporté à nouveau sur la table d’opération.

Marcel ne savait plus s’il devait vivre ou mourir. Il se mouvait dans une sorte de folie désespérée. Capable de n’importe quoi, il fit n’importe quoi. À peine recousu, il paria une caisse de bière qu’il monterait une corde lisse à l’équerre. Il se trouvait alors à l’infirmerie de Gabode, avec un régime

plus souple qu'à l'hôpital, encore qu'il fît toute la journée des corvées pénibles, incompatibles avec son opération. Un caporal releva le défi.

— T'es plus capable de grimper à la corde. T'es foutu mon pauvre vieux.

Marcel monta parfaitement, les jambes bien raides, à 90°, il toucha de la main le bois de la potence et entreprit de redescendre. C'est alors que les points de suture lâchèrent à nouveau et qu'il se retrouva sur la table d'opération.

Peu après la Noël, une indiscrétion lui apprit que son départ pour la Section d'Épreuve ne tarderait plus. Marcel avait retrouvé des forces. Il avait moins peur. Du moins s'était-il habitué à vivre avec sa peur. Il écrivit un mot à Daniel, son frère : « Je vais partir. T'en fais pas pour moi, j'en ai vu d'autres. La Section d'Épreuve, après tout, ça ne doit pas être plus terrible que la prison. »

Le mot, remis à un infirmier, fut intercepté par le sergent Klauss, un Allemand, ancien « cadre » de la Section disciplinaire. Klauss, fou furieux, fit irruption dans la chambre de Marcel. Le petit mot l'avait atteint dans sa dignité d'ancien garde-chiourme.

— Terrier, dit-il, l'index menaçant, un mec comme toi ne vivra pas quinze jours à la Section d'Épreuve. T'as une trop grande gueule, tu entends, une trop grande gueule ! Tu y crèveras à la disciplinaire. On en a crevé d'autres. Des plus durs que toi. Tu fais pas le poids. Crois-moi, Terrier, tu vas souffrir !

Et il claqua la porte derrière lui.

La nuit d'après, Marcel fit un cauchemar. Il était entièrement nu, attaché au portail de la Section d'Épreuve. Et il perdait son sang par le nez. Il se sentait mourir un peu à chaque seconde. Le sergent Klauss, habillé en garde-rouge, se masturbait en face de lui.

3

Marcel roula par terre, le nez en avant. Comme il se reçut mal, son front alla cogner contre le mur. Il se retourna d'un violent coup de reins, juste à temps pour voir le « ranger » de Schumann lui arriver à hauteur des yeux. Rapidement, il para le coup de pied qui aurait dû lui atterrir en plein visage. Mais l'autre était un vicieux. Il n'avait pas fait la guerre dans les Waffen SS pour se laisser posséder par un jeune. Schumann avait compté sur ce réflexe. Quand les avant-bras de Marcel se replièrent pour protéger son visage, il changea brusquement de pied et lui envoya l'autre dans le bas-ventre. En l'accompagnant d'un rugissement de bête.

Marcel chercha vainement sa respiration. Poumons bloqués sur sa douleur, il se mit à geindre doucement.

— Compte-les ! ordonna Schumann.

Marcel crut que l'ordre s'adressait à l'un des deux légionnaires qui assistaient Schumann dans son boulot. Il ne bougea pas, haletant, au bord de la syncope.

— Compte-les ! répéta Schumann.

Un coup de pied vachard dans les côtes mit Marcel sur la voie. Schumann s'adressait à lui.

— Compter quoi ? demanda-t-il, en regardant l'impressionnante montagne de chair du capitaine de la Sécurité Militaire d'Aubagne.

— Compte tes couilles, connard ! Regarde bien des fois qu'il t'en manquerait une.

Schumann ne plaisantait pas. Marcel s'exécuta, et compta jusqu'à deux sous les rires zélés des deux légionnaires.

— Bon ! Comme ça, tu n'iras pas te plaindre auprès du toubib en lui disant qu'il t'en reste qu'une et qu'il faut te réformer ! Debout !

Marcel se releva en titubant, blême, cherchant un appui autour de lui. Les deux légionnaires le prirent chacun sous un bras et l'obligèrent à s'asseoir sur une chaise posée en face du bureau de Schumann.

— Ça ira comme ça ? hurla le gros capitaine. Tu vois, avec moi, ça sert à rien de jouer les marioles. Tu croyais peut-être qu'on taillait facilement la route d'ici, hein, bâtard ? Mets-toi bien dans la tête que tu iras à la Section d'Épreuve, aussi vrai que je m'appelle Schumann. Mort ou vif, tu iras. Alors, inutile de recommencer à démonter la porte de ta cellule. Tiens-toi peinard et ce sera tout bénéfice pour toi !

Marcel n'avait pas attendu longtemps à Gabode. Le vendredi 27 décembre 1972, en civil, menottes aux poignets, il avait embarqué, avec un autre disciplinaire, dans un Boeing d'Air Madagascar. Les deux hommes étaient escortés par deux légionnaires et un caporal-chef. L'avion avait atterri au Bourget, près de Paris, et aussitôt, un camion militaire avait conduit les disciplinaires et leur escorte jusqu'au fort de Nogent-sur-Marne.

Deux jours en cellule, et le lundi matin, toujours sous escorte, les deux disciplinaires avaient pris le train pour Marseille. Ensuite, transfert à Aubagne, aux portes de Marseille, dans l'immense caserne où s'était replié le QG de la Légion, après avoir abandonné Sidi-Bel-Abbès, en Algérie.

Le soir même, Marcel avait essayé de démonter la porte de sa cellule avec une petite cuillère qu'il avait patiemment affûtée par terre. Un caporal qui faisait sa ronde avait entendu le bruit et avait prévenu la Sécurité Militaire.

Schumann en personne était venu le chercher dans sa cellule. À grands coups de pieds dans le cul, il l'avait conduit à son bureau où la séance avait commencé par un douloureux exercice de style des deux légionnaires armés de matraques en caoutchouc. Ensuite, Schumann avait mis la main à la pâte. Le tout avait duré une bonne demi-heure. Et on avait reconduit Marcel évanoui dans sa cellule du quartier disciplinaire d'Aubagne.

— Tu veux du feu ?

Marcel s'approcha du « taulard » qui finissait sa toilette dans les lavabos du quartier disciplinaire. L'autre mesurait un mètre quatre-vingts, pesait dans les cent kilos, et possédait la tranquille assurance des gros. Il avait encore quelque chose à son actif. Une extraordinaire promptitude à faucher les cigarettes des copains. La veille, Coupon, qui attendait comme Marcel son transfert à la Section d'Épreuve, en avait fait les frais.

Il était dix heures du matin. Tous les taulards, une

quarantaine, effectuaient leur promenade quotidienne d'une heure en marchant autour d'un parterre de gazon, dans la cour du quartier disciplinaire. Tous les « taulards » tournaient en rond, sauf un.

Le gros, lui, visitait les cellules restées ouvertes. Dans celle de Coupon, il avait découvert, caché sous le matelas de crin, un paquet de « Ninas », des petits cigares noirs. La nouvelle du vol avait profondément chagriné Marcel qui était devenu très copain avec Coupon dès qu'il avait appris sa richesse en « cigarillos ». Et il n'eut de cesse de retrouver le coupable. Ne plus fumer, pour lui, constituait un supplice supplémentaire qu'il refusait.

Le lendemain du vol, il se débrouilla pour s'attarder aux lavabos avec le gros, qu'il soupçonnait fortement pour l'avoir vu, la veille, rejoindre en retard la promenade.

— Tu veux du feu ? répéta Marcel en s'approchant lentement.

Le gros sourit. Il s'épongeait le front.

— Minute, tu vois bien que je me lave.

Marcel, toujours souriant, le piégea.

— Tu n'aurais pas une cigarette à me vendre ?

Le gros regarda prudemment autour de lui et sortit de sa poche un paquet de « Ninas ».

— Dix francs pièce, dit-il.

— Dis donc, s'extasia Marcel, tu t'emmerdes pas, toi ! Des cigarillos ! Dis-moi, tu les aurais pas fauchés à Coupon par

hasard ?

Le gros éprouva le besoin de faire le beau. Il rentra son ventre flasque et se gonfla les joues comme un poisson-lune.

— Si, c'est moi… Mais tu fermes ta gueule, hein ? Tiens, prends-en un, je te l'offre.

Marcel prit tout le paquet, enfouit rapidement les cigarillos dans la poche de son treillis, et, avant que le gros ait eu le temps de protester, lui balança son droit sur le nez. Le coup de poing l'envoya contre le lavabo qui finit de l'assommer.

Marcel, qui aimait bien faire des exemples, le tira dehors par les pieds, l'installa sous l'auvent et lui martela la tête contre un pilier. Quand il le relâcha, le gros se laissa aller en avant, la tête dans son sang. Et ne bougea plus.

Comme par hasard, le caporal chargé de surveiller la promenade tournait le dos à la scène et regardait en l'air en sifflotant.

Aux trépidations de l'arbre porte-hélice et aux mouvements du bateau, Marcel comprit que le *Fred Scamaroni* venait de gagner la haute mer. En route pour Bastia.

Quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité qui régnait dans le fond de cale, il ne fallut pas longtemps à Marcel pour s'apercevoir que la porte de la minuscule cellule comportait deux verrous. Et le sergent qui l'escortait avait oublié de pousser celui du bas.

Marcel prit, du dos, appui contre la paroi opposée à la porte

et il poussa de toutes ses forces avec ses pieds. Il fallait qu'il fasse vite s'il voulait sauter à l'eau avant que le bateau ne soit trop éloigné de la côte. Comment s'en sortirait-il, avec les menottes et la température hivernale de l'eau ? Chaque chose en son temps. Il aviserait dehors.

Les mâchoires serrées, les forces décuplées par cette liberté qu'il voyait poindre, Marcel réussit à tordre le bas de la porte. Mais pas suffisamment pour pouvoir s'y glisser. Il se remit à l'ouvrage, avec rage cette fois. Pas assez vite cependant. Le sergent, en faisant sa ronde, s'étonna de l'étrange position qu'avait prise la porte de la cellule. Il en déduisit rapidement que Marcel y était pour quelque chose et entra brusquement dans le petit réduit.

— T'es con ou quoi ? dit-il à Marcel. Où tu veux aller avec tes menottes ? Tu ferais pas vingt mètres dans l'eau.

Il appela à la rescousse le reste de l'escorte, un caporal-chef et deux légionnaires. À tous les quatre, ils remirent la porte en place. Et cette fois, le sergent n'oublia pas de pousser les deux verrous.

Marcel se retrouva à nouveau seul dans le noir le plus complet. Une forte odeur d'urine, laissée par les prisonniers qui s'étaient soulagés dans la cellule, mêlée à l'odeur du mazout, lui souleva le cœur. Le tangage et le roulis firent le reste. Il passa sa nuit à vomir.

Sans boire et sans manger. Car le sergent, prudent, lui avait enlevé les provisions de route. Elles étaient toutes enfermées dans des boîtes en ferraille. Et le sous-officier ne tenait pas à ce que Marcel ait sous la main de quoi se suicider. Il en avait

déjà connu des disciplinaires qui essayaient de mettre fin à leurs jours avant d'arriver à la Section d'Épreuve.

— Regarde, il a dû faire une sacrée connerie, le légionnaire.

Les passagers du *Fred Scamaroni,* qui s'apprêtaient à descendre, s'écartèrent en murmurant pour laisser passer la petite troupe. Le sergent devant, suivi dans l'ordre par le caporal-chef et les deux légionnaires qui encadraient Marcel.

— Le pauvre ! dit une femme.

Marcel marchait, le pas pesant, les menottes aux poignets, exténué, le visage encore tuméfié par les coups de pied de Schumann et ravagé par le mal de mer, vêtu d'un vieil uniforme sans bouton, sans aucun insigne de grade ou d'unité, les pieds nus dans des « rangers » sans lacets.

L e *Fred Scamaroni* était arrivé à 8 heures du matin à Bastia, après douze heures de mer. On était le samedi 2 février 1973. Sitôt le bateau accosté, Marcel et son escorte débarquèrent, en priorité. Une jeep attendait sur le quai, moteur en marche. Au volant, un légionnaire de la Police Militaire.

— Où l'emmène-t-on ? interrogea le sergent.

— Au bureau de recrutement de Bastia, où les copains de la PM viendront le chercher pour le transférer à Corte.

Au bureau de recrutement, on attacha Marcel, avec ses menottes, au pied d'un lit en fer. Il resta plusieurs heures ainsi. Ses bras s'ankylosaient à force de rester suspendus à l'acier des menottes. Et personne ne songea à lui jeter un

croûton de pain.

En tout début d'après-midi, enfin, l'escorte fit son entrée : un caporal-chef, un caporal et deux légionnaires de la PM. Ils le hissèrent dans un camion Renault « 4×4 », l'attachèrent aux ridelles par les poignets et prirent la route de Corte.

Les deux légionnaires, restés à l'arrière avec lui, se montrèrent plutôt compréhensifs. Un Allemand et un Slave. À plusieurs reprises, ils mirent une cigarette allumée dans la bouche de Marcel et il tira dessus avec d'autant plus de plaisir qu'il n'avait pas fumé depuis deux jours.

À Ponte-Leccia, le camion s'arrêta près d'une auberge. Le caporal-chef avait soif. Marcel resta dans le camion avec les deux légionnaires qui en profitèrent pour relever la bâche et respirer un peu d'air pur.

— Alors, tu montes là-haut ? interrogea l'Allemand.

— Là-haut ?

— À la Section. Paraît que c'est pas de la tarte !

— C'est ce qu'on dit. On verra bien.

Le caporal-chef revint avec trois bières. Il détacha les menottes de Marcel qui se frictionna vigoureusement les poignets avant de boire sa bière au goulot, jusqu'à la dernière goutte.

— Merci, caporal-chef.

L'autre grogna quelque chose en espagnol, boucla à nouveau les menottes et remonta dans la cabine, à côté du chauffeur. Une demi-heure après, le « 4×4 » entrait dans la

cour de la caserne Grossetti, à Corte.

Corte est l'ancienne capitale de la Corse indépendante, une ville fortifiée bâtie en plein centre de l'île, dans une région montagneuse, au confluent de la Restonica et du Tavignano, sur une colline étroite surmontée d'un énorme rocher. Au sommet de ce rocher, la citadelle, sorte de nid d'aigle, construite en 1420 et occupée aujourd'hui par la Légion étrangère. Un paysage déchiqueté, meurtri, entouré de pics, comme le Monte Cardo, qui culmine à 2 500 mètres, cerné de torrents, de gorges et de ravins. La ville s'est presque entièrement regroupée en escaliers autour de la citadelle. Les maisons austères, en schiste sombre, aux volets verts toujours clos, s'accrochent à chaque aspérité de la roche.

La Légion étrangère s'est installée partout à Corte. D'abord à la citadelle, ensuite à la caserne de la Minoterie, sur la route d'Aléria, où sont formés les élèves caporaux, enfin à Grossetti, où se trouve le PC.

Il avait neigé sur Corte. Les rues, dégagées au chasse-neige, étaient bordées d'une croûte blanchâtre.

Quand Marcel descendit du « 4×4 », il sentit le froid s'abattre sur ses épaules, lui mordre la peau, lui nouer les muscles. Il aurait donné cher pour pouvoir se réchauffer les mains au-dessus du « brasero » dont les braises ardentes rougeoyaient à côté du poste de garde. Un caporal s'approcha du petit groupe descendu du camion.

— C’est « El Macho », souffla le légionnaire allemand à l’oreille de Marcel. Fais gaffe avec lui, c’est une brute. Il tuerait sa mère si un officier le lui demandait poliment.

« El Macho » se frottait les mains. Lui aussi avait froid.

— Alors, c’est lui Terrier ? Une terreur, il paraît ? Et qui bouffe des cuillères ? Il a pas l’air bien terrible.

Sa main, les doigts repliés, s’abattit sur la joue de Marcel qui fit un écart de deux mètres sous le coup.

— Il tient pas sur ses pattes. Allez, suis-moi mon gars.

« El Macho » conduisit Marcel au fond de la cour, jusqu’à une ancienne chapelle.

— Là-dedans, même si tu crois pas en Dieu, tu vas en faire des prières.

C’est dans la petite église de Grossetti que la Légion avait installé les cellules. L’Espagnol en ouvrit une, glaciale, et fit passer Marcel devant lui.

Quatre murs blanchis à la chaux. Pas de fenêtre. Pas un lit, pas une chaise. Une odeur d’urine acide et suffocante. Pas de trou pour les WC.

— Ça te plaît ?

« El Macho » poussa violemment Marcel au milieu de la cellule.

— Garde-à-vous ! À dix centimètres du mur que je te fouille !

Marcel se plaça face au mur. Il sentit l’Espagnol marcher derrière lui. Et tout d’un coup, un éclair bleu dans la tête. « El

Macho » lui avait pris le crâne à deux mains et venait de lui cogner le front contre la paroi aux aspérités coupantes. Du sang coula sur le visage de Marcel.

— C'est du solide ça ! D'ici, tu ne pourras pas tailler la route !

L'Espagnol commença la fouille. Il ne laissa pas un centimètre de peau inexplorée. Ses mains s'attardèrent sur la braguette, soupesèrent, tâtèrent.

— Dis-moi, elles sont bien pleines ! s'extasia-t-il. Montre-moi un peu ça !

Un coup de poing dans l'estomac obligea Marcel à se rappeler qu'à la Légion, un ordre ne se discute pas.

Il se déshabilla entièrement en grelottant. L'Espagnol prit le paquet de vêtements et sortit, refermant derrière lui la lourde porte cloutée. Son visage bistre fit une dernière grimace par le judas. Le temps de lancer, avec un sourire vicieux :

— Si t'as froid, appelle-moi !

Depuis une heure, Marcel courait en rond dans sa cellule. La nuit venait de tomber et le froid s'était fait plus mordant encore. Les pieds et les mains, surtout, en souffraient.

Marcel se trouvait à bout de souffle et pourtant il ne voulait pas s'arrêter de courir. Il avait déjà tenté l'expérience, mais à chaque fois, le froid l'avait paralysé. Il aurait fait n'importe quoi pour un peu de chaleur. N'importe quoi sauf appeler l'Espagnol.

Une idée folle lui traversa l'esprit. Il s'allongea par terre et frotta vigoureusement ses pieds contre la paroi humide. Les petites dents de la chaux lui labourèrent les chairs. Du sang coula. Chaud. C'était bon. Les pieds lui brûlaient. Il recommença, avec les mains cette fois. Quand elles furent ensanglantées, il les passa sur ses joues.

Quelques minutes plus tard, le froid, à nouveau, lui saisit l'extrémité des membres. Mais il n'osa pas recommencer à les frotter au mur. Les multiples petites plaies le faisaient trop souffrir. Il reprit sa course sans fin dans la cellule.

À 19 heures, il entendit le clairon sonner « la soupe ». À 19 h 30, la porte de la cellule s'ouvrit et « El Macho » jeta une gamelle par terre. De la soupe chaude se répandit sur le sol en terre battue. Marcel se jeta sur la gamelle et avala d'un trait le liquide brûlant qui lui meurtrit la gorge et l'estomac, mais communiqua à tout son corps une chaleur inespérée.

— Tu t'es battu tout seul ? demanda l'Espagnol en voyant le visage ensanglanté de Marcel.

Le disciplinaire avait cru discerner un peu de pitié dans les quelques mots de son geôlier.

— Je peux avoir un peu plus de soupe, caporal ?

— Mon cul si tu veux !

Et l'Espagnol referma la porte en riant.

Vers minuit, « El Macho » revint. Marcel ne dormait pas. Recroquevillé par terre, dans une position fœtale, il essayait vainement de trouver en lui-même un peu de chaleur. L'Espagnol n'était pas entré les mains vides. Il portait un seau

empli d’eau qu’il déversa sur le sol de la cellule.

— Si t’aimes le patin à glace, dans un moment tu pourras t’amuser.

— Pédé ! hurla Marcel.

L’autre posa par terre le seau de plastique, s’approcha du disciplinaire toujours couché, et lui décocha une série de coups de pieds.

— Debout, et garde-à-vous ! ordonna-t-il.

— Tu peux aller te faire enculer ! répliqua Marcel qui ne bougea pas d’un millimètre.

Une deuxième série de coups de pieds le laissa à moitié assommé. Mais le spectacle n’était pas terminé. « El Macho » fouilla dans sa braguette et en sortit un membre noiraud et impressionnant qu’il agita sous le nez de Marcel.

— Tu vois, ça, c’est pour ton cul si tu te tiens pas peinard.

Marcel lança un crachat en direction de l’Espagnol qui fit un saut de côté pour l’éviter.

— Si t’as trop froid, appelle-moi. Tu as vu mon engin ? Avec ça, je te réchaufferai vite fait !

Au petit matin, Marcel ne dormait toujours pas. L’eau avait gelé au milieu de la cellule. Il s’était réfugié dans un coin sec, le menton sur les genoux. Il regardait miroiter la couche de glace. Il pensait sans cesse à l’Espagnol. À la façon dont il le crèverait un jour. Sa haine le réchauffait. Ses reins se libéraient du froid.

Le dimanche, Marcel ne vit pas « El Macho » de la journée. L’Espagnol avait « quartier libre ». Le caporal belge qui le

remplaçait se montra plus charitable avec le disciplinaire. À midi, il lui donna deux fois de la soupe et lui jeta en cachette une couverture. Marcel dormit tout l'après-midi. Il ne se réveilla que le soir, pour le dîner. Encore une fois, le Belge lui versa deux pleines gamelles de soupe chaude. Mais il reprit la couverture.

— « El Macho » revient demain, s'excusa-t-il. S'il te trouve avec ça, il va faire un foin de tous les diables.

Le Belge ne jeta pas d'eau sur le sol de la cellule. Il poussa même la gentillesse jusqu'à essayer de rassurer Marcel.

— Ils viendront te chercher demain pour t'emmener à la Section d'Épreuve. Tu verras, on en dit beaucoup de mal mais ça n'est pas bien méchant.

Le Belge n'était pas dupe de ses propres paroles puisqu'il ajouta :

— De toutes façons, tu dois y passer.

Le lundi matin, « El Macho » fit irruption dans la cellule sur le coup de 8 heures.

— Terminus, tout le monde descend !

Il tenait la grande forme. Un œil violacé laissait imaginer qu'il avait passé un dimanche comme il devait les aimer : plein de bières et de coups de poings.

— Debout, Terrier, ces messieurs t'attendent.

Il jeta par terre le vieil uniforme sans bouton, les rangers sans lacets.

— Habille-toi, et fissa !

Une jeep stationnait dans la cour de Grossetti. À bord, le sergent-chef Walk, le sergent Latasse, le caporal-chef Loriot et le caporal Aruanda. Quand Walk, un homme épais, très grand, le crâne rasé, vit Marcel s'approcher, il sauta à terre et vint à sa rencontre.

— Toi, c'est Terrier ou Grasset ?

Marcel ignorait qu'ils devaient faire le voyage à deux disciplinaires. Grasset sortait justement de la petite chapelle. Il s'était tenu tranquille car Marcel n'avait entendu aucun bruit durant les deux jours passés dans la chapelle. Malgré son pseudonyme légionnaire à consonance française, Grasset était allemand. Assez beau garçon d'un mètre quatre-vingts, châtain clair, les yeux gris. Il se présenta à son tour au sergent-chef Walk, Allemand comme lui. Pendant ce temps, Loriot s'occupait des papiers de prise en charge.

— Prenez vos affaires, ordonna Walk, quand tout fut fini.

Les paquetages des deux disciplinaires avaient suivi. Pour chacun, deux sacs marins bourrés jusqu'à la gueule, et un sac à dos bien tassé. Marcel possédait en plus une petite valise noire. En tout, environ quatre-vingt-dix kilos de bagages pour chaque disciplinaire. Les deux hommes entassèrent sacs et valise dans la remorque de la jeep et tendirent leurs poignets à Loriot qui leur passa aussitôt les menottes. Puis ils grimpèrent à l'arrière de la jeep.

— Mettez vos bérets pour traverser la ville ! ordonna Walk, soucieux des apparences.

Les deux hommes se coiffèrent du béret vert portant le badge de la Légion étrangère, la grenade dorée à sept

flammes.

La jeep démarra, passa devant la petite gare. Les civils qu'elle croisa ne relevèrent même pas la tête. À vivre si près d'elle, ça faisait bien longtemps qu'ils avaient oublié l'existence de la Légion. Le véhicule passa sous un petit pont de chemin de fer, prit un virage en épingle à cheveux et s'engagea sur la route d'Aléria. La jeep roula quelques kilomètres dans la campagne. À hauteur de la caserne de la Minoterie, elle stoppa sur la droite de la route, devant l'entrée d'une petite piste caillouteuse. Marcel releva la tête. La piste montait en pente douce, serpentant à flanc de montagne. À deux kilomètres environ, en plein maquis, se cachait la Section d'Épreuve.

— Tu vois cette piste, dit Loriot à Marcel, les mecs qui sont là-haut l'appellent le « chemin de croix » ou encore la « piste rouge ». Tu sais pourquoi ?

Marcel fit non de la tête.

— Tu vas le savoir tout de suite !

4

La jeep s’enfonça, en cahotant, d’une cinquantaine de mètres sur la piste, afin de se mettre à l’abri des regards d’éventuels curieux. Elle s’immobilisa au premier tournant, cachée de la route par un bouquet de chênes-lièges.

— Descendez vos bardas ! ordonna Walk.

Les deux disciplinaires se précipitèrent sur la remorque. À la voix, aux visages fermés des quatre hommes qui les escortaient, ils avaient compris tout de suite qu’ils se trouvaient à leur merci, entièrement livrés à eux. Sans réserve. Sans recours. Il n’y a pas de pitié à attendre des hommes qui viennent vous chercher au petit matin. Où qu’ils soient. Quels qu’ils soient.

Quand les sacs et les valises se retrouvèrent par terre, traînant dans le cloaque boueux, Loriot s’approcha de Marcel. Il l’avait repéré dès le premier instant. Il avait besoin de se choisir tout de suite une victime, Loriot. Question de psychologie. Son instinct avait prévenu Marcel que cet homme allait le faire souffrir. Les rapports entre bourreaux et victimes sont souvent très équivoques. Or, Loriot fascinait Marcel. Une haine immédiate et réciproque en avait fait deux complices.

Marcel toisa le caporal-chef. Loriot était d’origine malgache, le teint cuivré, le nez droit, très fin, les yeux noirs. Pas grand, mais des muscles bien déliés qui jouaient sous son treillis vert

à chaque pas qu'il faisait.

— Garde-à-vous !

Marcel se figea sur place. Un garde-à-vous parfait. Talons joints, menton relevé, nuque raide, petit doigt sur la couture du pantalon. Loriot fit le tour du disciplinaire, inspecta sa position.

— Alors, c'est toi, Terrier l'enculé ?

— Oui caporal-chef !

— Alors écoute-moi bien, Terrier l'enculé, à partir de cette seconde, tu n'es plus rien. Pas même de la merde. Tu es Terrier l'enculé et c'est tout. Compris ?

— Oui caporal-chef !

Loriot fit signe à Grasset de s'approcher.

— Ici, vous n'êtes plus des hommes. Vous n'avez plus rien à vous. Plus de couilles, rien. Et vous êtes encore moins des légionnaires. Des enculés de disciplinaires, voilà ce que vous êtes. Et un enculé de disciplinaire, ça ferme sa gueule, tout le temps.

Il ajouta d'une voix plus douce :

— Sauf pour se présenter…

Walk, qui s'était armé d'un gourdin, s'approcha.

— Il n'y a pas deux façons de se présenter pour un disciplinaire. À chaque ordre reçu, vous répéterez en gueulant à pleins poumons, s'il vous en reste : « Disciplinaire Untel, puni de six mois de Section d'Épreuve, à vos ordres cheeeeef ! » Et je veux qu'on entende « chef » jusqu'à Paris.

— Compris, Terrier ? intervint Loriot. Présente-toi.

Marcel prit sa respiration et hurla :

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, à vos ordres cheeeeef !

Marcel ne put éviter le coup de poing qui lui écrasa le nez. Et il resta dans un garde-à-vous impeccable pendant que Loriot le giflait à deux reprises.

— Je t'avais demandé de te présenter, dit le caporal-chef d'une voix très douce. Donc, tu devais dire : « Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, JE ME PRÉSENTE, à vos ordres chef. » C'est pourtant pas difficile. Répète.

Marcel répéta.

— Compris Grasset ?

— Disciplinaire Grasset, puni de six mois de Section d'Épreuve, j'ai compris, à vos ordres cheeeeef !

— Enlève ton béret ! ordonna Aruanda.

— Disciplinaire Grasset, puni de six mois de Section d'Épreuve, j'enlève mon béret, à vos ordres cheeeeef !

— Prends ton sac à dos !

— Disciplinaire Grasset, puni de six mois de Section d'Épreuve, je prends mon sac à dos, à vos ordres, cheeeeef !

Aruanda fixa ensuite une paire de menottes à chaque poignet de Grasset. Et il y attacha les deux sacs marins du disciplinaire. Un à chaque bras. Loriot en fit autant avec

Marcel. Oui, mais il y avait la petite valise noire.

— Prends-la avec tes dents !

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, je prends ma valise avec mes dents, à vos ordres cheeeeef !

Loriot portait autour du cou un sifflet attaché par un cordon blanc tressé. Il le montra aux deux disciplinaires.

— Un coup de sifflet, vous plongez par terre et vous rampez. Deux coups de sifflet, debout. Trois coups, marche-canard. Quatre coups, cinquante pompes !

Il siffla une fois. Marcel et Grasset plongèrent dans la boue et commencèrent à ramper, remorquant avec peine leurs sacs marins. Marcel avait du mal à respirer avec sa valise entre les dents. Il prit assez rapidement du retard sur Grasset. Deux coups de sifflet. Debout !

— Alors, Terrier, susurra Loriot, on se fatigue pas trop ?

Et il siffla quatre fois. Marcel fit la série de cinquante pompes dans une mare de boue noirâtre. Deux coups de sifflet. Debout ! Un coup de sifflet. Marcel plongea à terre et recommença à ramper, sur les coudes et les genoux. La rage au cœur, il rattrapa Grasset et desserra ses mâchoires de la poignée de la valise, le temps de glisser à l'autre disciplinaire :

— Fais pas le con ! Ralentis ! Tu vois pas qu'ils essaient de nous faire crever ? Ralentis, nom de Dieu !

Les deux hommes réglèrent leur allure. Ça ne faisait pas l'affaire de Walk qui avait repéré le manège et qui arriva au pas de course distribuer quelques coups de gourdin sur les

reins des disciplinaires.

— Plus vite ! Le dernier arrivé au gros caillou fera cinquante pompes.

Cette fois, c'était chacun pour soi. Grasset arriva le premier. Marcel, qui le suivait en ahanant, s'aperçut que sur sa route se dressait l'arête coupante d'un caillou à moitié enfoncé dans la boue du chemin. Il fit un écart, au dernier moment, pour l'éviter. Loriot, qui le suivait, l'arrêta net en lui enfonçant du pied la tête dans une flaque d'eau.

— T'as oublié quelque chose, Terrier. Retourne en arrière.

Deux coups de sifflet. Marcel se releva.

— Recommence depuis là-bas. Mais cette fois, n'oublie pas de faire l'amour avec le caillou.

Marcel, en courant, recula d'une vingtaine de mètres et plongea par terre au coup de sifflet. Quand il arriva à nouveau sur le caillou, il ferma les yeux. L'épine schisteuse lui laboura le ventre.

— Repos cinq minutes au garde-à-vous ! décréta Walk.

Les deux disciplinaires se figèrent sur le bord du chemin tandis que les quatre hommes d'escorte regagnaient la jeep pour y déboucher quelques bouteilles de bière.

— J'ai soif, nom de Dieu ! J'ai soif ! murmura Marcel sans desserrer les dents. Il y avait dix bonnes minutes que les deux disciplinaires restaient pétrifiés dans un garde-à-vous irréprochable. À cinq mètres d'eux, les hommes d'escorte

vidaient tranquillement leur deuxième bouteille de bière. Aruanda rota bruyamment, faisant éclater de rire Loriot et Latasse qui possédaient un sens très particulier des convenances.

Walk, se sentant des responsabilités, grogna un ordre.

— Allez, on y va !

— Ce qu'il y a, c'est que la bière, ça coupe les jambes, fit remarquer Latasse en se rapprochant, avec Loriot, des deux disciplinaires.

Loriot avait l'habitude d'escorter les nouveaux de la Section d'Épreuve. Il savait qu'ils avaient soif. Qu'ils crevaient de soif au bout de cinq cents mètres de ramping. Il s'approcha de Marcel et lui rota en plein visage. Marcel sentit l'odeur aigre de la bière digérée.

— C'est bon hein ?

Et Loriot lui rota une deuxième fois sous le nez. Un coup de pied dans les testicules mit Marcel à genoux.

— Marche comme ça, lui ordonna le Malgache qui venait de découvrir que cette méthode avait du bon.

Marcel avança à genoux sur la piste, s'écorchant aux cailloux, traînant ses quatre-vingt-dix kilos de paquetage. Plus la petite valise noire entre les dents. Il ressemblait à une vieille infirme espagnole, folle de Dieu, protégée de la douleur par sa foi, et qui aurait fait à genoux un pèlerinage à Notre-Dame-de-Fatima, pour gagner au ciel ce qu'on lui aurait refusé sur la terre. Seulement, Marcel ne croyait en rien. Ses douleurs étaient bien présentes, et il savait qu'au bout du chemin, ce

n’était pas le paradis qui l’attendait.

Loriot, que Walk laissait faire, avait décidé de varier le menu. Marcel dut ramper à nouveau, pendant cinquante mètres, ensuite marcher en canard, toujours cinquante mètres, revenir sur ses pas en courant, faire cinquante pompes et repartir.

Une heure s’était écoulée, et les disciplinaires n’avaient pas fait un kilomètre. Leurs genoux et leurs coudes, qui passaient à travers leurs treillis déchirés, pissaient le sang. Marcel avait le visage couvert d’hématomes sanglants. Ni Loriot, ni Walk, ni Latasse, ni Aruanda n’y allaient de main morte quand ils distribuaient des baffes.

Marcel rampait encore. Il ne savait plus ce qui lui donnait la force d’avancer. La haine, la peur. Les deux. Ou peut-être l’orgueil. Ou bien encore la volonté d’en finir plus vite.

En relevant un peu la tête, au sortir d’un virage, il aperçut les murs de la Section d’Épreuve. Il la reconnut aussitôt. Et il pensa au crucifié du portail. Rien n’avait changé. Il jugea la distance qui le séparait de la Section, à un kilomètre. Ils avaient donc fait la moitié du chemin.

Un coup de pied dans la nuque lui rappela qu’on ne lève pas la tête quand on rampe. Alors, il replongea le nez dans la boue, maudissant son père et sa mère de s’être accouplés. Mais il avait beau prendre des coups, il ne pouvait pas s’empêcher de regarder ces murs en moellons, surmontés de barbelés qui

l'attendaient là-haut. Et qui l'attiraient irrésistiblement parce qu'ils représentaient une étape dans ses souffrances.

Ces murs avaient quatre ans.

La Section d'Épreuve a été construite courant 69. Elle succédait à la Compagnie disciplinaire de la Légion étrangère, basée à Djenien, près de Colomb-Béchar, dans le Sud de l'Algérie.

Sans doute faut-il voir dans ce changement d'appellation la volonté marquée par le commandement de la Légion d'adapter à notre époque les méthodes de « rééducation » des légionnaires. Disciplinaire signifiait « répression ». Épreuve voulait signifier « rachat ». Seuls les mots avaient changé. On aurait dû changer aussi les hommes.

Le premier commandant de la Section d'Épreuve de Corte, l'adjudant-chef Helmut Siegfried, un ancien Waffen SS, fut également le dernier commandant de la Compagnie disciplinaire de Djenien. On voit bien, par cette seule affectation, le laxisme profond du commandement, ou sa volonté de ne changer que l'apparence des choses. Car, que fit Siegfried ? Selon les témoignages les plus sérieux, il se contenta de transférer à Corte les méthodes qu'il appliquait à Djenien. Mêmes brimades cruelles, mêmes travaux durs et stupides, mêmes châtiments corporels.

En 1969, 1970 et 1971, Siegfried, secondé de main de maître par le sergent-chef Jean-Claude Bourrier (Tarass-Boulba), remet en pratique toutes les vieilles traditions disciplinaires de la Légion.

C'est ainsi que les disciplinaires mangent au pas de gymnastique, en quelques minutes, tout le repas mélangé dans la même gamelle.

C'est ainsi qu'on habille les disciplinaires de vêtements chauds l'été et légers l'hiver.

C'est ainsi qu'on s'amuse à pendre un homme par les pieds, toute une nuit (l'un d'eux, clochard à Paris, et qui vit sur la péniche de l'Armée du Salut, pont d'Austerlitz, est resté plusieurs mois paralysé à la suite de ce traitement).

C'est ainsi qu'on attache les « fortes têtes » à un poteau de « torture » et qu'on vient les arroser d'eau froide, l'hiver, toutes les deux heures[12].

En avril 1971, le légionnaire Frise, puni de six mois de Section d'Épreuve pour tentative de désertion et mutilation volontaire, essaie de se suicider à plusieurs reprises. Il est absolument irrécupérable pour la Légion. Ses forces déclinent, il se laisse aller, il veut mourir. Va-t-on résilier son contrat ? Admettre qu'on ne peut pas le garder davantage sans mettre en danger de mort sa santé mentale et physique ? Après tout, c'est de la vie d'un homme qu'il s'agit.

Non ! Siegfried ordonne qu'on l'attache au « poteau » de torture qui est planté dans la cour, pour que nul n'en ignore. On ne se contente pas de lui lier les pieds et les mains, on installe en plus, autour de sa tête, un système de contrepoids qui l'oblige à garder la nuque raide[13].

Au matin du premier jour, des témoins l'entendent crier : « Au secours ! Maman, ils me tuent ! » Comédie, pense Siegfried qui continue à lui faire jeter un seau d'eau glacée

dessus, toutes les deux heures.

« Il devenait noir chaque fois qu'on l'arrosait. Il avait très froid et il était terrorisé par l'eau glacée », a déclaré un témoin, ancien « cadre » de la Section d'Épreuve, aujourd'hui civil.

Au matin du second jour, Frise, qui se laissait glisser le long du poteau, hurlait « Assassins ! », en pleurant. Il dut attendre le troisième jour pour qu'enfin, on le libère. Était-il encore temps ? Personne ne le sait sinon les responsables. Quand on le détacha, il tomba à terre, probablement évanoui depuis longtemps. On l'emmena à l'hôpital[14].

Après Siegfried sont venus le capitaine Pichon, le lieutenant Britain, le lieutenant Albertini, le lieutenant Graff.

Aucun d'eux n'a profondément changé la Section d'Épreuve. Ils n'ont fait que perpétuer, au nom de la Légion, des traditions stupides et criminelles. Parfois en les adoucissant, il est vrai, mais aussi, d'autres fois, par lâcheté ou inconscience, ils ont laissé les « cadres » agir à leur guise. Et certains de ces cadres, sadiques, psychopathes de tous ordres, relevaient de la psychiatrie. C'est pourquoi des hommes sont morts à la Section d'Épreuve.

On entendit nettement le moteur d'une voiture ronronner sur la piste, un peu plus bas. Aussitôt, Walk ordonna aux deux disciplinaires de se relever et de se mettre au garde-à-vous, le dos tourné au chemin. Il ne tenait pas à ce qu'on s'aperçoive de quels traitements on gratifiait les légionnaires.

La voiture passa, éclaboussant de boue le petit groupe.

Marcel tourna légèrement la tête. C'était une « Renault 4 » bourrée de civils, des chasseurs corses qui avaient dû se perdre. Le chauffeur riait très fort. « Ils vivent. Ils ont le droit de rire. Il y a encore des hommes qui rient. » Cette pensée creusa encore davantage le fossé qui séparait Marcel du réel. Dans le monde qu'il vivait, à cet instant précis, il n'y avait plus de place pour le rire. Et c'est bien cela le tour de force de Loriot et de tous ceux qui lui ressemblent. Faire croire aux hommes qu'ils tiennent à leur merci qu'ils vivent normalement. Que leurs souffrances sont normales. Leur faire oublier qu'un homme ça boit, ça mange, ça baise. Que ça marche debout, sur ses deux pieds. Leur enlever peu à peu toute parcelle d'humanité au point qu'ils en perdent définitivement le souvenir. Et qu'ils avancent en rampant, comme des bêtes. Qu'ils prennent des coups qu'un animal ne supporterait pas. Et qu'ils trouvent cela normal. Qu'ils ne s'en étonnent pas davantage. Qu'ils ne se révoltent même plus. Et qu'ils s'interrogent quand ils entendent rire.

— Couché ! hurla Loriot.

Le « Malgache » s'approcha de Marcel.

— Allez, on repart, en rampant !

Marcel se déhancha de nouveau, animal grotesque à la carapace verte, à la démarche si peu conforme à la nature, traînant comme des boulets deux sacs marins et mordant rageusement la poignée d'une petite valise noire.

Il ne sentait plus ses coudes et ses genoux, Marcel. Mais il n'ignorait pas que ça n'était que partie remise, que la douleur se réveillerait le moment venu. Les corps savent taire la

souffrance quand on les oblige à une autre priorité. Et la priorité, pour l'instant, c'était de ramper vite.

Marcel, en levant les yeux, aperçut la voie ferrée qui coupait la piste, à une vingtaine de mètres. Une voie unique sur laquelle passait, plusieurs fois par jour, la « Micheline » faisant la navette entre Corte et Ajaccio. Loriot ne quittait pas Marcel. Walk et Aruanda s'occupaient de Grasset. Latasse, lui, pilotait la jeep qui suivait au ralenti.

— Arrête de ramper !

Ce fumier de Loriot avait choisi l'instant précis où Marcel traversait un trou d'eau d'une trentaine de centimètres de profondeur pour lui ordonner de stopper.

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, j'arrête de ramper, à vos ordres cheeeeef !

— Avance jusqu'à la voie ferrée !

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, j'avance jusqu'à la voie ferrée, à vos ordres cheeeeef !

La voix de Grasset lui arriva en écho. Lui aussi avait reçu l'ordre de ramper jusqu'à la voie ferrée. Marcel reprit sa progression. Il escalada le petit talus sous les coups de pieds de Loriot qui trouvait que ça n'avançait pas assez vite.

— Repos couché sur la voie ferrée. Si dans dix minutes le train n'est pas passé, on repart.

Marcel se déchirait les chairs sur les cailloux coupants du

ballast. Il posa l'oreille sur le rail et crut entendre un roulement lointain. Il bloqua sa respiration et colla à nouveau son oreille sur l'acier glacé dû rail. Le train n'était plus très loin. Le train arrivait. Une véritable panique s'empara de Marcel qui essaya maladroitement de se relever, s'empêtrant dans ses sacs, ses menottes et sa valise.

— Alors, Terrier l'enculé, on les mouille ?

Loriot, d'un croc en jambes, avait projeté à nouveau Marcel sur le ballast.

— Le train arrive cheeeeef ! hurla Marcel, incrédule.

Ce salaud n'allait tout de même pas les laisser réduire en bouillie par le convoi pour se marrer. Simplement pour pouvoir raconter, ce soir, à la popote, comment il avait crevé deux disciplinaires. Un coup de pied dans la hanche le calma. Marcel, résigné, se recoucha sur le ballast. Il sentit un liquide chaud lui couler entre les cuisses. Sa vessie se vidait. Il paraît que tous les condamnés à mort se soulagent ainsi, involontairement. Comme si tous les muscles se relâchaient pour éviter la souffrance. Le roulement s'était nettement amplifié et rapproché. Le ballast vibrait.

— En avant ! hurla Loriot.

Marcel, en une fraction de seconde, avait franchi la voie ferrée. Grasset le doubla sans se retourner, rampant en poussant des cris de forcené. La locomotive, essoufflée par la montée, siffla trois fois derrière eux. Dans les wagons rouges au toit crème, des touristes montraient du doigt le drapeau français qui flottait haut sur la Section d'Épreuve. Ils parlaient peut-être de la Légion, celle qu'ils croyaient connaître.

Après la voie ferrée, il ne restait plus qu'environ deux cents mètres pour arriver jusqu'au petit portail de la Section d'Épreuve. La piste serpentait entre des massifs bordés de cailloux peints en blanc. La marque de la Légion.

À droite, se dressaient les ruines de l'église de la Piève de Venaco, (IX[e] siècle), ancienne cathédrale annexe d'Aléria. Il n'en restait plus que l'abside semi-circulaire en schiste et des arcades soulignées par un lit de briques romaines. Loriot, qui sentait son sens de l'humour croître avec l'arrivée à la Section d'Épreuve, ne manqua pas si belle occasion.

— Fais ta prière, Terrier, il se pourrait bien que ce soit ta dernière.

Marcel était à bout de forces. Les sacs marins pesaient des tonnes, mais il avançait quand même sous les coups de pieds de Loriot et de Walk.

Le sol avait changé de nature, brusquement. Marcel rampait à présent sur du gravillon. Un couinement douloureux. Une porte en fer s'ouvrit. Marcel continua d'avancer, se déchirant coudes et genoux sur les gravillons.

— Halte ! Debout !

Marcel se redressa, hagard, les yeux rouges, le visage ensanglanté. Ce n'était pas le même homme qui était descendu de la jeep, au bas de la piste, deux heures auparavant. Il avait beaucoup vieilli. Le sergent Latasse riait.

— Je viens de t'ouvrir la porte du paradis ! lui dit-il.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, le sergent ? reprocha doucement Loriot.

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, vous m'avez ouvert la porte du paradis, à vos ordres, cheeeeef !

5

Le lieutenant Albertini, commandant la Section d'Épreuve, se tenait bien raide sur son fauteuil, derrière son bureau métallique, les mains soigneusement posées à plat sur les accoudoirs. Il venait à peine de dépasser la quarantaine et se montrait volontiers assez fier de son beau visage buriné, aux yeux vifs. Il portait naturellement les cheveux très courts.

Il regardait les deux nouveaux qui se tenaient au garde-à-vous devant lui, les détaillait des pieds à la tête. On avait l'impression qu'il les passait aux rayons X, pour essayer de savoir quelle tempête secouait leurs crânes.

— Bien, bien…, murmura-t-il.

Puis, s'adressant cette fois aux deux disciplinaires.

— Ici, le règlement est très simple. D'abord, tous les déplacements se font au pas de gymnastique. Interdiction absolue de marcher. Et vous ne devez jamais parler non plus. C'est très important. Ne jamais parler. Sauf pour vous présenter à chaque fois que vous croiserez un gradé. Loriot !

— À vos ordres mon lieutenant !

— Vous pouvez les emmener. Ils sont à vous. Ah ! J'allais oublier… Pour commencer, deux jours de cellule, sans manger bien sûr. De quoi vous dégorger, comme les escargots. Et comme ça, Terrier n'aura pas l'occasion de bouffer le matériel de l'armée.

Loriot éclata respectueusement de rire.

Le caporal-chef Loriot marchait d'un pas pesant, chaloupé, tranquille. Le pas d'un soldat qui a fait l'Indochine, l'Algérie et qui fera la prochaine si elle ne tarde pas trop. À côté de lui, réglant leur vitesse sur la sienne, Marcel et Grasset trottinaient. Grasset, qui s'était placé derrière Marcel, le tenait à l'épaule, de la main gauche, le bras bien tendu, comme l'exige le règlement de la Section disciplinaire. Loriot tourna la tête vers Marcel.

— Je trouve qu'il a été bien gentil avec toi, Albertini. Alors, tu vas me faire cinquante pompes ! Exécution !

Marcel se jeta à terre. Dix, quinze, vingt pompes. Il peinait de plus en plus. Ses bras ne lui obéissaient plus. À trente-cinq, il se laissa aller par terre, le nez dans les gravillons. Loriot posa son pied sur la tête de Marcel et lui imprima un mouvement de rotation. Le disciplinaire sentit les dizaines de petits cailloux lui taillader le nez et les joues.

— Il en reste quinze, allez, compte avec moi.

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, je compte avec vous, à vos ordres cheeeeef ! Un… Deux… Trois…

La série terminée, les trois hommes repartirent. L'un marchant, les autres courant.

Ils croisèrent un groupe de disciplinaires qui rentraient du travail au pas de gymnastique, pelles et pioches sur l'épaule. Ces hommes au crâne rasé ne leur jetèrent même pas un

regard au passage. Marcel en fut terriblement impressionné. Il lui sembla qu'ils vivaient dans une autre dimension.

— À la douche !

Grasset et Marcel pénétrèrent en courant dans le bâtiment des douches. Quelques secondes après, ils étaient nus.

— J'ai pas dit de vous arrêter de courir ! gueula Loriot. Un coup de sifflet, vous vous savonnez, deux coups vous vous rincez, trois coups, vous vous rhabillez.

Marcel courait sous les douches, Grasset courait derrière lui. L'eau glacée les avait saisis, au début. Le savon avait brûlé les plaies multiples des genoux, des coudes et du visage. Mais finalement, ils se sentaient presque libres sous l'eau, presque heureux de courir. Ils se sentaient à l'abri, sans savoir pourquoi.

Les douches, c'était comme un temple sacré. On n'y frappait jamais un disciplinaire. Non pas qu'il y ait eu des ordres donnés dans ce sens. Mais c'était comme ça. Une tradition. Une sorte de respect saint de l'endroit où l'on se lave. Le sanctuaire de la savonnette.

Deux coups de sifflet. Les deux disciplinaires arrêtèrent leur course et se rhabillèrent. Quelques instants plus tard, la porte d'une cellule se refermait sur Marcel, à nouveau seul, à nouveau nu entre quatre parois glacées.

La Section d'Épreuve est un quadrilatère d'environ deux cents mètres de façade, sur cinquante mètres de profondeur, ceint de hauts murs en pierres brutes, surmontés de rouleaux

de fil de fer barbelé. Quatre grands bâtiments au toit en demi-lune occupent le centre du quadrilatère. Celui du groupe « rééducation », anciennement « répression », c'est-à-dire le groupe des disciplinaires nouvellement arrivés ou de ceux, plus anciens, qui n'ont pas donné satisfaction aux gradés. Au bout de ce bâtiment se trouvent six cellules.

Son voisin abrite le groupe « combat », ou « ordinaire », c'est-à-dire les disciplinaires portant les guêtres et le béret et affectés, à la suite de leur bonne conduite, à des travaux plus légers.

Le troisième bâtiment est celui des douches et du lavoir.

Enfin, le quatrième accueille le bureau du lieutenant, celui de l'adjudant de compagnie et les chambres de l'encadrement.

En février 1973, quand Marcel arriva à la Section d'Épreuve, l'effectif se montait à trente-huit disciplinaires. Quant aux « cadres », ils étaient une quarantaine. Le groupe « ordinaire », ne comptait pas plus de sept ou huit disciplinaires. Tous les autres, certains depuis longtemps, peinaient dans le groupe « rééducation », placé sous la responsabilité du sergent-chef Dutertre.

« El Macho » avait dû prendre des cours à la Section d'Épreuve. Dès le premier soir, le caporal Hergott entra dans la cellule et déversa un grand seau d'eau par terre. Avec la température – il y avait plus d'un mètre de neige dehors – l'eau ne tarda pas à geler. Marcel, qui ne pouvait pas avoir plus froid, regarda faire le petit caporal avec une indifférence totale, que l'autre prit pour de l'insolence. Il insista tant, à coups de

poings et à coups de pieds, que Marcel, finalement, exécuta cinquante pompes.

Hergott parti, l'obscurité envahit la cellule.

Le vasistas grillagé se trouvait placé beaucoup trop haut pour que Marcel puisse l'atteindre. Il essaya à plusieurs reprises de s'accrocher au rebord en sautant, mais il renonça rapidement.

Dormir, il n'en était pas question. La température glaciale obligeait à bouger sans arrêt. Tout en courant dans la cellule, Marcel se mit à rêver. Il se dit qu'après tout, il existait certainement un moyen de s'évader de la Section d'Épreuve. Et à partir du moment où il en fut convaincu, il n'eut de cesse de le trouver. Pas question de s'enfuir de la cellule. Eût-il réussi, qu'il n'aurait pas pu mettre le nez dehors. La cour était violemment éclairée par de puissants projecteurs. Il lui fallait attendre quarante-huit heures. Quand il serait sorti de la cellule.

Toute la journée du lendemain, entre deux sommes, Marcel occupa son temps à essayer de comprendre les bruits qui lui parvenaient de l'extérieur. Déjà, il savait que l'arrêt du travail, à midi, était signifié par un coup de sifflet. Il l'avait interprété ainsi parce qu'à ce coup de sifflet succédait le bruit métallique des pioches et des pelles que les disciplinaires rangeaient au râtelier, au fond de la cour. Le sens des autres coups de sifflet lui échappait encore.

Le plus dur à supporter, pendant ces quarante-huit heures de cellule, ne furent ni le froid ni la faim. Ce fut la soif. Le soir, quand le caporal Hergott vint répandre par terre l'eau de son seau, il s'étonna de voir le disciplinaire sourire. Il n'avait pas refermé la porte que Marcel, à quatre pattes, lapait la flaque sur le sol en terre battue.

— Debout, Terrier, c'est l'heure !

Marcel ne dormait pas. Il s'était réfugié dans un coin de la cellule, hors d'atteinte des courants d'air. Il avait perdu toute notion de l'heure. À cause de l'obscurité, il savait que c'était la nuit. Mais, le soir ? Le matin ?

Au garde-à-vous, il reçut sans y croire un quart de café de la main de Loriot. Marcel but d'un trait le liquide à peine tiède. C'était peu, après quarante-huit heures de jeûne. Mais c'était beaucoup pour lui.

Loriot lui jeta un vieil uniforme, kaki foncé, sans bouton, sans insigne, le pantalon ridiculement large. Il lui remit aussi une paire de « rangers » usés jusqu'à la corde, sans lacets. Marcel dut signer le registre attestant qu'il avait reçu « un uniforme complet et une paire de chaussures réglementaires ».

— Habille-toi et au travail !

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, je m'habille, à vos ordres, cheeeeef !

Marcel prenait un certain plaisir à répéter ces phrases stupides. Elles constituaient les seules façons pour lui de

s'exprimer. Et il comprit rapidement qu'on pouvait en faire une conversation, presque un dialogue avec le « cadre ». Il suffisait de donner à la phrase une certaine intonation ; ironique, hargneuse, suppliante. Cette découverte le sortit un peu de son isolement.

Loriot le poussa dehors. Il faisait encore nuit noire. La lune faisait scintiller la neige autour du camp. Au pas de gymnastique, Marcel suivit Loriot jusqu'à la place de rassemblement, sous le mât-drapeau.

— Garde-à-vous !

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, je me mets au garde-à-vous, à vos ordres cheeeeef !

Marcel était seul, face au mât-drapeau. Il attendit ainsi une demi-heure, sans bouger. Il ne pouvait pas savoir que Loriot avait regagné la « popote » pour y avaler une tasse de café brûlant et quelques toasts beurrés.

Des ordres gutturaux fusèrent. Un piétinement sourd, pareil au bruit d'un troupeau de buffles, avertit Marcel que la Section approchait en courant de la place de rassemblement.

— Alignez-vous !

Des coups mats, assourdis par la neige. On devait taper sur les disciplinaires pour qu'ils s'alignent mieux. Marcel, toujours au garde-à-vous face au mât-drapeau, ne voyait rien de la scène. « Au moins, ici, on les aligne à coups de poing. Pas à coups de couteau », pensa-t-il.

L'histoire avait été rapportée à Marcel à son arrivée à Djibouti. Elle était parfaitement authentique. Santoni, un caporal italien de la CIS[15] de Corte avait pris l'habitude d'aligner ses hommes à coups de couteau. Fin 1971, un matin, il appuya un peu trop sur la lame et envoya un des légionnaires à l'hôpital. Le rapport circonstancié, signé par le capitaine Cavale, commandant la 2e compagnie du GILE[16], constituait un chef-d'œuvre de la littérature militaire.

« Le 22 septembre, avait écrit le capitaine Cavale, à l'issue de la corvée de nettoyage du réfectoire, à laquelle participait l'engagé volontaire Wermer Marcel[17], matricule 149 340, le fonctionnaire caporal Santoni, responsable de la corvée, avait en main un couteau avec lequel il s'amusait. La corvée terminée, Santoni a rassemblé le personnel de servitude et s'est amusé à vérifier l'alignement des légionnaires en donnant quelques petits coups de couteau à ceux qui ne l'étaient pas.

« Arrivé à la hauteur du légionnaire Wermer, toujours « sans préméditation et sans esprit d'animosité », (ce passage est souligné dans le rapport), Santoni a poussé Wermer pour l'aligner, le blessant et nécessitant son évacuation sur l'infirmerie.

« Après consultation, le médecin-chef diagnostiquait : « Plaie intercostale gauche, à huit centimètres de l'aplomb du mamelon, par coup de couteau. »

La lame était passée à quelques centimètres du cœur. Mais, bien entendu, il s'agissait d'un jeu innocent, « sans esprit d'animosité ».

— Terrier ! Demi-tour droite !

Marcel fit face aux autres disciplinaires, séparé de leur groupe par une distance de dix mètres environ. Il n'eut pas le temps de les détailler tous. Mais, comme le premier jour, il fut frappé par leur absence, leur indifférence. Les crânes rasés, les visages diaphanes, les yeux fiévreux, les joues creuses faisant saillir les pommettes, leur donnaient des allures de vieux bagnards. Et pourtant leur moyenne d'âge ne dépassait pas vingt-deux ans. À côté d'eux, les « cadres » de la Section paraissaient bien gras, bien nourris, bien abreuvés surtout.

Marcel dut se présenter de façon que tout le monde l'entende.

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve pour tentative de désertion !

Un observateur attentif aurait pu lire sur les faces avinées des « cadres » que cette présentation n'était pas gratuite. Un déserteur les intéressait particulièrement[18]. Certains se répandaient, à la « popote », en menaces permanentes sur les « enculés de déserteurs qu'il faudrait fusiller sans jugement ».

Pendant une heure, alors que le groupe des disciplinaires marquait le pas en chantant des marches de la Légion, Marcel dut faire « la pelote ». C'est-à-dire marcher en canard, ramper, courir, faire des pompes. Tout ça au coup de sifflet et sous l'œil amusé de Loriot.

« Pour conquérir la terre… »

« Avec notre bannière », chantaient les autres punis.

Marcel crut qu'il ne s'en tirerait pas. C'est très dur, une

heure de pelote sans rien dans l'estomac depuis quarante-huit heures. Il entendit la voix du lieutenant Albertini qui gueulait parce qu'à son gré les disciplinaires ne chantaient pas assez fort. Au coup de sifflet final, Marcel resta étendu sur le gravillon, la poitrine secouée par les battements désordonnés de son cœur. Quelques coups de pied le remirent debout. Le moment était venu de travailler.

De face, le gros rocher ressemblait à un calot. Creux au milieu et pointu des deux côtés. Il s'était enfoncé de plus d'un mètre dans le sol depuis le temps que les disciplinaires tapaient dessus à la masse. Le bloc de schiste s'était effrité, tassé, mais n'avait jamais cassé.

Marcel arriva en courant, portant sur l'épaule droite la masse de seize kilos, surnommée la « Johnny ».

Loriot le mit au courant du travail. Il devait taper sur le rocher à la cadence de 850 coups à l'heure, en comptant lui-même les coups à haute voix. S'il réussissait le score minimum, il aurait droit à un quart d'eau toutes les heures.

Avec un courage de forçat confirmé, Marcel s'attaqua au rocher. Il cracha dans ses mains, saisit fermement le manche métallique de la masse et commença, avec une régularité de métronome, à taper dans le creux du rocher.

— Un… Deux… Trois… Quatre…

Au bout d'une heure, Marcel, exténué, la veste d'uniforme collée à la peau par la sueur, s'arrêta. Il en était seulement à huit cent vingt-quatre coups. Il en manquait vingt-six pour

faire le compte.

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve je demande l'autorisation de boire, à vos ordres, cheeeeef !

Loriot secoua négativement la tête. Ce fut toute sa réponse.

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve je demande l'autorisation de reprendre le travail, à vos ordres cheeeeef !

Le caporal-chef acquiesça du menton.

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve je reprends le travail, à vos ordres cheeeeef !

Cette fois, Marcel avait mis une rage visible dans la petite phrase. Cela n'impressionna pas beaucoup Loriot qui recommença de compter les coups en même temps que lui.

Le rocher était devenu le véritable ennemi de Marcel. Il faisait sans doute ce que les psychiatres appellent un « transfert ». La haine qu'il mettait à asséner de grands coups de masse sur le rocher, il la destinait en réalité à Loriot. Ce dernier, pas dupe de la soudaine bonne volonté de Marcel, souriait.

À midi, après cinq heures de masse, Marcel n'avait bu qu'un quart d'eau. Et encore, parce qu'il avait profité d'un moment d'inattention de Loriot qui discutait avec un autre « cadre ». Jamais Marcel n'avait pu réussir les 850 coups dans l'heure.

De midi à midi quinze, le disciplinaire prit son repas seul, en courant sur les gravillons de la cour, viande, légumes et

dessert mélangés dans la même gamelle. Quand un peu de nourriture tombait par terre, Loriot l'obligeait à la manger à quatre pattes.

À midi quinze, coup de sifflet. Marcel, les paumes en feu, couvertes d'énormes cloques dont certaines traversaient toute la largeur de sa main, se remit en position devant le rocher. Il voulait l'avoir. C'est lui qui céda. Quand il arrêta le travail, à 18 h 30, il n'avait pas eu droit à une seule goutte d'eau.

À 19 heures, après la douche et les « soins aux mains », (du mercurochrome sur les cloques ouvertes), Marcel réintégra sa cellule où il mangea debout, au garde-à-vous, sous la surveillance du caporal Romero, un Espagnol.

Romero n'était sans doute pas un salaud né. Pas vraiment. Il exécutait bêtement les ordres qu'on lui donnait. Ça lui simplifiait l'existence. Loriot avait exigé que Marcel fasse une « série d'obus », après le repas, pour digérer. Cela consistait à lever à bout de bras un obus de vingt kilos, à le ramener doucement à hauteur de la poitrine, à le lever de nouveau à bout de bras et ainsi de suite. En tout, cinquante fois, sans marquer de pause.

Romero compta les séries avec Marcel, sans le frapper, ce qui était exceptionnel à la Section. Après le traditionnel seau d'eau par terre, il laissa le disciplinaire en paix. Et cette nuit-là, malgré le froid, Marcel dormit, les muscles douloureux, assommé par la fatigue.

Le règlement exigeait que le nouvel arrivant fasse quarante-huit heures de masse. À raison de douze heures par

jour, il devait passer quatre jours au rocher.

Le second jour, après la première heure qu'il termina sur un score de huit cents coups, Marcel, les mains enflées, en sang, les membres raides, les épaules bloquées par l'effort, jeta la masse le plus loin qu'il put et lança un « merde ! » retentissant.

Loriot attendait ce moment depuis la veille. La plupart des disciplinaires, en effet, se révoltent dès le premier jour devant l'inhumanité et la stupidité de ce travail.

Le caporal-chef siffla comme un dément, ameutant deux « cadres » qui traversaient la cour : le légionnaire de première classe Retter, un Allemand, et le légionnaire de première classe Moretto, un Espagnol. Les deux hommes, sur un geste de Loriot, saisirent Marcel par les bras pour l'empêcher de bouger pendant que le caporal-chef lui envoyait à cadence régulière des coups de poing dans l'estomac.

— Enculés ! hurlait Marcel. Vous ne m'aurez pas, mais moi, j'aurai votre peau !

Quand le disciplinaire se laissa tomber à terre, à moitié évanoui, Loriot cessa de taper. Il le laissa récupérer un peu et annonça :

— Une heure de « pelote ».

Marcel comprit alors l'inutilité de sa révolte qui ne faisait que prolonger ses souffrances. Il se jura de finir vivant ses quatre jours de masse. Il ne ferait pas comme Laraie. Non, il ne crèverait pas devant le rocher. Il finirait par gagner.

Max Laraie, un jeune légionnaire français de vingt-deux ans, avait essayé de déserter par deux fois. Le conseil de discipline d'Aubagne lui avait infligé six mois de Section d'Épreuve, c'est-à-dire la peine maximum.

Laraie, qui portait le matricule 143 094, était arrivé à la Section d'Épreuve le jeudi 1er juillet 1971. Le lieutenant Britain venait de remplacer l'adjudant-chef Siegfried à la tête de la Section disciplinaire.

Les jeudi 1er et vendredi 2 juillet, Max Laraie resta enfermé en cellule, sans manger.

Le samedi 3 juillet au matin, on le tira de sa cellule, on lui donna un quart de café et on lui ordonna de taper sur le rocher avec la masse de seize kilos.

Le samedi soir, Laraie était méconnaissable. Les yeux exorbités, les lèvres et le nez pincés, il courut jusqu'à sa cellule en traînant des pieds, tombant plusieurs fois durant le trajet.

Le dimanche 4 juillet, il fallut le tirer de force de sa cellule. Il suppliait qu'on le laisse tranquille. Visiblement, il se trouvait à bout de forces. On le remit cependant devant le rocher, avec la masse de seize kilos, sous la surveillance d'un caporal-chef.

M. Gilles, un jeune légionnaire français âgé alors de vingt ans, puni de six mois de Section d'Épreuve pour désertion, et qui vit aujourd'hui à Paris où il exerce la profession de garçon de café, a assisté à l'agonie de Max Laraie. Voici ce qu'il raconte.

« Laraie n'arrivait pas à soulever la masse. Le cadre qui le surveillait lui envoyait de temps en temps des seaux d'eau sur

le visage. Il faisait très chaud ce jour-là et Max Laraie, comme les autres disciplinaires, avait le crâne rasé et ne portait pas le béret.

« Nous étions occupés à nettoyer la cour, à quatre pattes, et à ramasser avec les dents tout ce qui traînait par terre, mégots, papiers, crottes de chien. Mais nous avions tous compris qu'il se passait quelque chose de grave. En effet, Laraie, c'était visible, ne voulait plus lutter. La lourde masse lui glissait sans cesse des mains. Quand il se baissait pour la ramasser, il tombait en avant, comme un homme ivre. Le caporal-chef le relevait, le remettait sur ses pieds et lui ordonnait de reprendre le travail.

« Le plus impressionnant, dans le visage bleui de Laraie, c'étaient ses yeux : hagards, comme fous. Il semblait demander une aide muette autour de lui. Comme quelqu'un qui se noie. Nous étions bien incapables de la lui apporter, cette aide.

« Vers midi, juste avant le déjeuner, Laraie devint tout bleu. Je n'ai jamais revu cette couleur sur le visage d'un homme. Il eut une sorte d'exclamation. Comme un cri de surprise. Quelque chose comme : « Oh, les cons ! » Mais d'où je me trouvais, je compris mal sa dernière phrase.

« Il tomba tout d'abord sur les genoux. Il serra ses deux poings sur sa poitrine qui semblait le faire terriblement souffrir. Et il se laissa aller, la tête en avant. Cette fois, les seaux d'eau que le caporal-chef lui déversa dessus ne pouvaient plus servir à rien. Il était mort. J'en suis certain. J'ai aidé à le transporter dans la jeep qui l'a emmené à

l’infirmerie. »

Le témoignage de Gilles est conforme au rapport circonstancié du « Registre des constatations de blessures, infirmités et maladies » du 1e régiment étranger basé à Corte. Il est cependant beaucoup plus précis.

Le rapport, signé par le lieutenant Britain, chef de la Section d’Épreuve, dit ceci :

« Le disciplinaire Laraie, Max, matricule 143 094, a été incorporé à la SE le jeudi 1er juillet 1971. En cellule jusqu’au samedi matin, 3 juillet, à la SE, il a été employé à des travaux de terrassement[19] jusqu’au 4 juillet midi, au rythme normal des autres disciplinaires. Laraie a été pris de malaises le dimanche 4 juillet 1971 après le déjeuner. Il fut transporté immédiatement sur l’infirmerie de garnison où le médecin-chef diagnostiqua : « Infarctus du myocarde ». Laraie fut dirigé sur l’hôpital militaire de Bastia le 6 juillet 1971, puis sur l’hôpital Laveran[20]. »

Là, plusieurs remarques s’imposent.

D’abord, le style du rapport signé par le lieutenant Britain. D’après ce rapport, Laraie a été employé à des « travaux de terrassement », dont on sait avec certitude qu’ils consistent, en fait, à taper douze heures par jour sur un rocher. Travail surhumain. Bête. Mortel.

Laraie, indique encore le rapport, a fait ce travail « au rythme normal des autres disciplinaires ». Il s’agit de savoir s’il est « normal » pour un homme, même en bonne santé, de

soulever 10 200 fois dans une journée une masse pesant seize kilos.

Max Laraie était jeune. Vingt-deux ans. Il avait subi, comme tous les disciplinaires, une visite médicale qui l'avait déclaré « apte à la Section d'Épreuve ». C'est-à-dire, apte à souffrir. Est-il courant qu'un légionnaire, qui a suivi un entraînement de fer, qui est rompu aux exercices les plus durs, meure d'un infarctus du myocarde, donc d'une crise cardiaque, en travaillant à un rythme « normal » ?

D'autre part, le registre des décès, page 6, signale que la mort est survenue le 6 juillet 1971, à 19 h 15, « au cours d'évacuation par avion sur l'HMI[21] Laveran. Or, M. Gilles est formel. Laraie est mort à midi, à la Section d'Épreuve, au pied du rocher. Mais quel mauvais effet la vérité « géographique » de la mort de Max Laraie aurait-elle pu produire sur les légionnaires ! On ne meurt pas à la Section d'Épreuve. On meurt en cours de transfert. C'est moins compromettant et on a ainsi moins d'explications à fournir aux familles.

Notons aussi l'humour involontaire du registre des décès qui conclut : « Mort naturelle ». Dans la Légion étrangère, il semble « naturel » de mourir de fatigue, au pied d'un rocher de plusieurs tonnes sur lequel un règlement d'un autre siècle exige que l'on tape douze heures par jour.

Autre décès, suspect à plus d'un titre, celui de Jacques Falo, matricule 148 994. Voici ce qu'écrit le capitaine Cavale, à son sujet.

« Engagé volontaire pour cinq ans au titre de la Légion

étrangère devant l'intendant militaire de Marseille le 4 mai 1971, le légionnaire Falo, Jacques, matricule 148 994, a rejoint la 2e compagnie du 1er régiment étranger le 22 mai 1971, pour y suivre son instruction de base. Le 19 août 1971, Falo a été envoyé à l'infirmerie de garnison pour hypothymie et agitation et a été mis en observation. Le 24 août 1971, hospitalisé par le médecin du GILE pour suspicion de péricardite, il est décédé le jour même à l'hôpital des armées de Bastia. »

Premièrement, on constate qu'il s'est écoulé cinq jours entre le moment où Jacques Falo a été envoyé à l'infirmerie et celui où il a été transféré à l'hôpital de Bastia. Trop tard, semble-t-il, puisqu'il y est mort le soir même. Le diagnostic de péricardite serait-il au-dessus des connaissances d'un médecin de la Légion ?

Mais il y a autre chose. M. Gilles est affirmatif. Il a connu un Falo en Section d'Épreuve. Or, le registre des décès, qui conclut par une « défaillance cardiaque », porte la mention SE (Section d'Épreuve).

Où est mort Jacques Falo ?

Marcel termina ses quatre jours de masse. Absolument épuisé, mais fier d'en sortir vainqueur. Ce n'est pas un mot trop fort, car, en fait, Loriot aurait bien voulu qu'il abandonne, qu'il jette une deuxième fois la masse loin du rocher.

— Laisse tomber, Terrier, disait-il quand il sentait faiblir le disciplinaire. Laisse tomber. T'as mal partout. T'en peux plus. Arrête-toi. Balance cette masse, et si t'as des couilles, viens me casser la gueule.

Marcel n'était pas tombé dans le piège. Il savait que s'il arrêtait le travail, s'il levait la main sur Loriot, il aurait droit à une raclée à coups de pieds et à des heures de « pelote » quand il serait calmé. Et que ce temps ne lui serait pas compté dans les heures de masse. Il s'épargna cette peine supplémentaire.

Et le quatrième jour, pour la première fois, il pénétra dans la baraque des disciplinaires. Il était intégré au groupe « rééducation ».

Le baraquement du groupe « rééducation » mesure une trentaine de mètres de long sur dix mètres de large. Au-dessus de l'entrée, en lettres rouges, la devise latine « Legio patria nostra », surmontée de la grenade à sept flammes et du fer à cheval, emblème de la Section d'Épreuve[22].

Quand on pénètre dans le groupe, on passe tout d'abord devant les chambres des gardiens. Trois chambres et six lits au total. Sitôt passées les chambres, une porte en fer qui ne s'ouvre que de l'extérieur barre le couloir et marque la frontière des disciplinaires. Ensuite, sur la gauche, « la cage à poules ». Il s'agit d'une pièce rectangulaire, entièrement grillagée sur deux côtés, de façon que le « cadre » de garde la nuit, enfermé avec les disciplinaires, puisse à chaque instant vérifier ce qu'ils font. Dans la « cage à poules », l'interphone, relié aux micros dissimulés dans le plafond de la chambre des détenus, permet de savoir s'ils parlent, ce qui est strictement interdit. Toujours dans la même pièce, un téléphone, directement relié au PC.

Suit le réfectoire, qui occupe toute la largeur du baraquement, mais dans lequel on n’a disposé que trois tables en bois grossier. Ni banc, ni tabouret, puisque les disciplinaires mangent debout.

Ensuite, la chambrée proprement dite, de plain-pied sur le réfectoire et délimitée par une bordure de peinture verte. Le sol est en ciment. En ciment poncé, ciré et brillant. Les disciplinaires, qui passent leurs dimanches après-midi avec des patins de laine aux genoux et aux coudes, savent ce que c’est que de faire briller du ciment.

Dans la chambrée, trente-deux lits superposés, seize de chaque côté de la pièce. Un tabouret au pied de chaque lit. Entre les deux rangées de lits, « l’allée sacrée », peinte en rouge et bordée de vert, les couleurs de la Légion. Elle brille comme un miroir. Les disciplinaires n’ont pas le droit de marcher dessus sous peine des sanctions les plus pénibles. Elle symbolise la Légion étrangère, que certains légionnaires « salissent » en foulant au pied ses principes.

Tout au fond, les six cellules auxquelles on n’accède que de l’extérieur du baraquement. Enfin, un WC, un seul, pour quarante détenus. Le tout est éclairé par quelques fenêtres comportant toutes d’épais barreaux.

L’entrée de Marcel dans la chambrée ne fut pas accueillie par des cris, ni même par des murmures. D’abord parce que c’était interdit. Et ensuite parce qu’il y avait belle lurette que les disciplinaires, trop déshumanisés, trop robotisés, ne s’intéressaient plus à rien. Surtout pas à quelqu’un qui sortait

de cellule et ne pouvait par conséquent pas posséder des cigarettes.

Marcel retrouva Grasset, qui l'avait précédé de quelques minutes. Il fit la connaissance muette de Krapolski, un Polonais, véritable tête brûlée, Bayern, un déserteur allemand, Brahms, un autre « boulon », qui avait pris six mois pour coups et blessures et qui faisait trois mois supplémentaires parce qu'il refusait, malgré les coups et la cellule, de frapper à la masse, Holgier, « la balance », il dénonçait aux cadres ses camarades qui fumaient en cachette et avait pour autre particularité une incontinence notoire qui le faisait uriner jusque dans son lit, Routula, un Français, tombé pour pédérastie, Griggionni, un Corse, également tombé pour pédérastie. Marcel reconnut Montini, son compagnon de Djibouti, abruti de fatigue et qui ne leva même pas le petit doigt pour le saluer.

Plus une trentaine d'autres asociaux de tout acabit qui restèrent d'une indifférence glacée, presque hostile, quand Marcel posa ses affaires sur un lit de l'étage supérieur.

Tout étonné de se retrouver avec les autres, même s'ils semblaient des fantômes silencieux et muets, Marcel éprouva la réconfortante sensation que le plus dur était passé. Il se trompait.

Le travail normal des disciplinaires consistait en des corvées diverses : creuser des tranchées pour y enterrer des canalisations, élever des murs, abattre des arbres.

Mais il était exceptionnel que le groupe « rééducation »

participe à ces travaux, disons utiles. La plupart du temps, parce qu'ils avaient parlé, parce qu'ils s'étaient trompés en se présentant à un « cadre », parce qu'ils avaient ri, parce qu'ils avaient fumé, les disciplinaires se retrouvaient soit au rocher, soit à la « colline », soit à « l'enclume », ou à d'autres travaux très pénibles et qui prenaient surtout un caractère de brimades.

Marcel, Clostes, Grasset, Bousicaut et Montini, considérés comme « fortes têtes », eurent droit, eux, au « grand huit ». Loriot les avait punis pour huit jours.

Le circuit a la forme d'un « huit » dont le développement ferait une centaine de mètres. La punition consiste à courir sur ce circuit, tracé au fond de la Section, de 6 h 30 à midi. Arrêt un quart d'heure, le temps d'avaler le contenu d'une gamelle, en courant en rond cette fois, devant le baraquement du groupe « rééducation ». Ensuite, retour au « grand huit » de 12 h 15 à 18 h 30.

Les disciplinaires doivent couvrir vingt-neuf tours en vingt minutes. Toutes les vingt minutes, à condition qu'ils aient bien accompli les vingt-neuf tours exigés, repos au garde-à-vous, dix minutes, sans bouger.

Clostes emmenait le « petit train ». C'est-à-dire qu'il courait devant. Marcel s'accrochait à son épaule gauche, puis venaient, toujours accrochés à l'épaule gauche de celui qui précédait, Bousicaut, Montini et Grasset.

— Vingt-six, compta Clostes à haute voix, en passant devant Loriot.

Il y avait déjà six heures qu'ils couraient. Six heures seulement entrecoupées de repos au garde-à-vous, tous les vingt-neuf tours, et du quart d'heure de midi. Marcel traînait la jambe. Son genou gauche, surtout, le faisait souffrir. Mais il serrait les dents : « Encore trois tours. » C'est tout ce à quoi il pensait.

— Halte ! Repos au garde-à-vous !

Les quatre hommes s'alignèrent. Loriot s'ennuyait. Il n'aimait pas beaucoup le « grand huit ». Ses interventions s'y limitaient au chronométrage. Le circuit n'offrait pas de prise à son imagination.

Au coup de sifflet du caporal-chef, les quatre hommes reformèrent le « petit train ». Marcel ressentit rapidement la douleur diffuse dans son genou gauche, dont l'articulation s'était refroidie pendant le repos. Il commença à boiter bas. Clostes le tirait de toutes ses forces. Il fallait absolument qu'ils fassent les vingt-neuf tours en vingt minutes, sinon, il leur faudrait continuer sans se reposer. Et tous attendaient ce garde-à-vous de dix minutes comme la légitime récompense de leurs efforts.

— Alors Terrier l'enculé, on se laisse traîner ! On laisse ses petits copains faire tout le travail, gueula Loriot.

Clostes sentait Marcel peser de plus en plus sur son épaule. Il ralentit pour ne pas « décrocher ». Loriot fronça les sourcils. Il n'aimait pas beaucoup la complicité entre disciplinaires.

— Halte ! Garde-à-vous !

Le « petit train » s'arrêta.

— Clostes, tape-lui sur la gueule, puisqu'il ne veut pas courir, cet enculé !

Clostes s'approcha de Marcel, se remit au garde-à-vous.

— Disciplinaire Clostes, puni de six mois de Section d'Épreuve, je tape sur la gueule de Terrier, à vos ordres, cheeeeef !

Ses yeux évitèrent tout d'abord ceux de Marcel. Mais ils étaient irrésistiblement attirés par eux. Ni peur, ni haine, dans ce regard-là. Seulement, tout le déterminisme du monde. « Ça devait arriver, copain », semblait dire Clostes qui gifla Marcel deux fois, à la volée.

Le lendemain, le genou avait encore enflé. N'importe quel secouriste de banlieue aurait ordonné le repos immédiat. Marcel s'accrocha à l'épaule de Grasset, en queue du « petit train ». Albertini surveillait le circuit. Loriot avait dû lui glisser deux mots sur la « mauvaise volonté » de Marcel. Wolf, le berger allemand, se tenait assis sur le cul, aux pieds de son maître.

— Plus vite, Terrier, hurla Albertini.

Sur un signe du lieutenant, Wolf attaqua et mordit Marcel à la fesse. La douleur redonna à Marcel le sens inné de la révolte. Le chien, le lieutenant, Loriot, tout se bousculait dans l'esprit du disciplinaire. Il n'avait plus qu'une envie : tuer. Tuer pour se venger. Pas de justice, tuer. Une deuxième fois, Wolf attaqua. Cette fois, Marcel tomba et fit le mort.

— Loriot, mettez-le donc en cellule, ça lui fera du bien !

— Je ne vais pas te porter, Terrier, allez, rampe !

Marcel se traîna à plat ventre jusqu'aux cellules. Loriot ouvrit une porte et le poussa à coups de pieds. Marcel s'écroula au milieu de la cellule. Il ne bougeait plus. Il souffrait comme un damné. Et tout d'un coup, il se demanda s'il pourrait repousser plus loin encore les limites de la souffrance et de l'esclavage.

Loriot revint avec un seau d'eau glacée dont il arrosa copieusement le disciplinaire.

— À poil !

L'ilote en uniforme déchiré obéit.

— Je veux parler au lieutenant Albertini.

— Demande-le poliment.

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, je demande à parler au lieutenant, à vos ordres cheeeeef !

Une heure plus tard, Loriot vint chercher Marcel. Il ne lui ordonna pas de se rhabiller. Et le disciplinaire courut nu jusqu'au bureau du lieutenant.

Albertini toisa longuement cet homme nu qui se tenait au garde-à-vous devant lui. Ses yeux coururent sur tout le corps amaigri, s'attardèrent sur le sexe, semblèrent trouver une certaine satisfaction à le voir ainsi tout recroquevillé dans son étui, évitèrent soigneusement le regard du disciplinaire pour

bien lui montrer qu'il n'existait pas.

Albertini caressa son chien. Et c'est à lui qu'il sembla s'adresser.

— Qu'est-ce qui se passe, Terrier ? On fait la forte tête ?

— Je ne peux plus courir, mon lieutenant ! J'ai des ganglions énormes à l'aine. J'ai mal aux genoux. Je demande à être dispensé de circuit, mon lieutenant !

— C'est tout ? Des ganglions à l'aine ? T'en crèveras pas, Terrier. Arrête de jouer les gonzesses et retourne au circuit !

Albertini ne cherchait pas l'accident. Comme Britain pour Max Laraie, il sentait une résistance en Marcel. Et il voulait l'amener à capituler totalement. Il souhaitait sans doute le laver de toute velléité de révolte. Tant que Marcel demeurerait un homme, Albertini n'aurait pas le sentiment d'avoir accompli son devoir.

Albertini se sentait responsable de la Section d'Épreuve. On lui avait confié la « rééducation » des disciplinaires et il pensait agir au mieux de leurs intérêts. Parce qu'il croyait sincèrement qu'un homme heureux est un homme pris en mains, un homme qui ne réfléchit pas, qui ne discute pas les ordres. Un légionnaire. Il avait foi en les vieilles méthodes brutales de la Légion. Il pensait qu'un légionnaire n'était pas un homme comme les autres. Albertini croyait au surhomme. Il aurait sans doute été fort étonné si on lui avait dit qu'en vérité, il fabriquait des sous-hommes. Et il ne l'aurait sans doute pas cru.

La vérité oblige à dire qu'on ne lui avait mis ni des anges ni

des moutons entre les mains. Les disciplinaires qui passaient par la Section d'Épreuve, parce qu'ils pensaient n'avoir plus rien à perdre, étaient prêts à toutes les folies – quelquefois à tous les crimes – pour déserter. Aussi le lieutenant Albertini faisait-il son possible pour les fatiguer assez, pour les briser suffisamment avant qu'ils n'accomplissent ce qui constituait l'irréparable à ses yeux de Saint-Cyrien.

Il en avait les moyens. Tous les cadres de la Section d'Épreuve étaient des volontaires. Ils avaient trouvé là de quoi exercer leurs compétences en matière de brimades et de brutalités. Albertini était bien le maître du camp. Le seul maître. Pas même après Dieu. Car Dieu n'était pas à la Section d'Épreuve.

— Loriot, emmenez donc Terrier jusqu'au circuit !

Marcel revit brutalement les revues, le 14 Juillet sur les Champs-Élysées, à Paris, les képis blancs marchant au pas légion, lent, martial, sous les applaudissements frénétiques de la foule.

La foule adore la Légion étrangère, les légendes qui courent sur elle, la réputation d'invincibilité des képis blancs. Et surtout, ils sont étrangers et les Français éprouvent de la fierté à la pensée qu'ils ont choisi, ces parias de tous ordres, ces desperados de toutes origines, de se battre pour le drapeau tricolore.

La parade. Le boniment. Le spectacle. Derrière le rideau, il y avait les Albertini et les Loriot. Dans les plis du drapeau de la Légion se cachait la Section disciplinaire. Cela, les Français l'ignoraient. La colère monta au visage de Marcel. Il planta son

regard dans celui d'Albertini. Et il plongea dans l'ivresse du défoulement.

— Albertini, t'es un gros porc ! Une grosse salope ! Une pute ! Je te crèverai, toi et Loriot !

Le caporal-chef Loriot siffla comme un chef de gare qui voit le rapide de midi onze griller sa station à deux cents à l'heure. Le sergent Negro, un Espagnol et le caporal-chef Courtin, un Français, accoururent.

— Aidez-moi à l'emmener dehors, hurla Loriot. Il vient d'insulter le lieutenant.

Devant la porte, Marcel prit des coups de tous les côtés à la fois. Une vraie curée. Un massacre. Albertini s'était muni d'un manche de pioche et frappait en hurlant.

— Je suis une salope, moi ? Je suis une salope, moi ?

Il paraissait avoir perdu l'esprit.

— Enculé, Albertini ! hurlait Marcel.

Dans la cour, les disciplinaires présents, entourés par tout le personnel d'encadrement, avaient reçu l'ordre de courir en rond sans s'arrêter. Ce n'était pas le moment, pour Albertini, de se mettre une révolte générale sur les bras. Quand le lieutenant fut calmé, Marcel resta étendu par terre, ensanglanté.

— À la douche d'abord ! Et en cellule ! Je veux qu'on l'ait à l'œil. Je vous le donne, Loriot !

Marcel fit quarante-huit heures de cellule, sans manger. Un

matin, Hergott vint le chercher et le conduisit, au pas de gymnastique, jusqu'au circuit.

— Fais pas le con, Terrier, et je serai pas vache ! Allez, cours !

Loriot était descendu à Corte pour la matinée, ce qui expliquait qu'il n'ait pas lui-même repris Marcel en mains.

Le disciplinaire commença de courir sur le « grand huit » en comptant les tours à haute voix. En vingt minutes, il effectua tout juste dix-huit tours. Hergott, qui s'était auparavant assuré que personne ne les observait, lui ordonna tout de même le repos au garde-à-vous, dix minutes. Et Marcel courut, lentement, sans se fatiguer, toute la matinée, sous le regard complice du caporal-chef Hergott qui n'avait aucune envie de se battre avec le disciplinaire.

L'après-midi, le rythme changea. Loriot avait regagné son poste. Marcel courait derrière Grasset. À plusieurs reprises, il se rapprocha de lui, à le toucher. D'où il était placé, Loriot ne pouvait pas les voir faire.

— Tu veux tailler la route avec moi ? souffla Marcel.

Grasset répondit par un signe de tête : « oui ».

— Alors, demain, fais-toi porter consultant à l'infirmerie. De là-bas, on pourra se tailler.

Le sergent Dutertre ne décolérait pas. Encore une fois, Brahms, un « boulon » de quatre-vingts kilos, malgré les coups et les injures, refusait de taper à la masse sur le rocher,

prétextant une extrême fatigue.

— J’en peux plus, chef ! Je sens que je vais mourir, chef ! Je peux pas soulever la masse, elle est trop lourde, chef !

Les « pompes », ça oui, Brahms pouvait. Mais pas taper à la masse.

Dutertre appela en consultation un spécialiste : Loriot. Le caporal-chef se détacha un instant de Marcel et tomba sur les reins de l’Allemand. Les coups les plus méchants ne réussirent pas à le convaincre de reprendre le travail.

— Trop lourde la masse, chef ! Trop lourde ! bégaya-t-il en essuyant le sang qui coulait de son nez.

Loriot alla chercher une masse plus légère : une dizaine de kilos.

— Essaie avec ça !

Le « boulon » souleva avec peine l’engin, essaya de taper avec, en vain.

— Trop lourde, chef !

Loriot prit son mal en patience et fila au râtelier des outils. Il en revint avec un marteau de deux kilos.

— Et ça ?

Brahms se saisit du marteau et le laissa tomber à ses pieds.

— Je suis trop fatigué, chef !

Brahms ne jouait pas la comédie. L’idée même de taper sur le rocher, davantage que le poids de la masse, annihilait en lui toute volonté. Il le vomissait ce rocher. Son corps refusait de

s’en faire le complice.

Dutertre eut une idée de génie. Il fila vers l’atelier, au fond de la cour, et il en revint avec un marteau de vitrier qui ne devait pas peser plus de deux cents grammes.

— Si ça c’est trop lourd, je veux bien me faire couper les couilles !

Brahms prit le petit outil entre ses deux grosses mains et commença à taper sur le rocher en comptant les coups à haute voix. Dix minutes plus tard, il se relevait et se mettait au garde-à-vous.

— Disciplinaire Brahms, puni de six mois de Section d’Épreuve, vous me ridiculisez, chef !

L’Allemand pleurait.

Le soir, après l’enfer du « grand huit », Marcel réintégra le groupe rééducation. L’après-midi, il avait testé Grasset à plusieurs reprises, il l’avait interrogé pour savoir s’il se montrait toujours aussi décidé. Ça avait l’air de tenir.

La soirée commença par une séance de chant d’une heure. Les disciplinaires, nus, au garde-à-vous au pied de leur lit, chantèrent en allemand les airs de la vieille Légion, de 20 à 21 heures.

« Mein name ist Anne-Marie
« Ein jeder kennt mich schon
« Ich bin ja Tochter vom ganzen Bataillon
« Mein Regiment, mein Heimatland
« Mein Mutter hab’ich nie gekannt

« Mein Vater starb schon früh im Feld, ja Feld
« Ich bin allein auf dieser Welt.
« Ein Offizier den mag ich micht
« Weil er den Maedchen viel verspricht
« Ein Legionär nur soll es sein, ja sein
« Ihm schenke ich mein Herz allein. »

Loriot surveillait le chant. Quand ce fut terminé, il appela Marcel qui le rejoignit au pas de gymnastique.

— Terrier, t'as mal aux poumons ?

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, je n'ai pas mal aux poumons, à vos ordres cheeeeef !

— Alors, pourquoi t'as seulement fait semblant de chanter ? interrogea le « Malgache ».

Marcel comprit bien que Loriot le cherchait. Il avait chanté comme les autres. Sans enthousiasme, mais avec application.

— À genoux !

Loriot disposa un manche à balai par terre. Il obligea Marcel à s'agenouiller dessus.

Au bout d'une heure de ce supplice, Marcel ne put se relever. Deux disciplinaires le portèrent sur son lit. Le lendemain, 23 février 1973, il se portait consultant à l'infirmerie et il y était admis. « Douleurs genou gauche », nota simplement le médecin. Grasset entra lui aussi à l'infirmerie pour le même motif.

Marcel pouvait mettre son plan en application. Grâce à l’aide, bien involontaire, de Loriot, il était en mesure de tailler la route.

6

— Enfin ! soupira pour lui-même Marcel quand la jeep passa devant le poste de garde, saluée par la sentinelle en képi blanc, gants blancs, ceinture bleue et épaulettes rouges.

La Section d'Épreuve ne comportait pas d'infirmerie, aussi les « entrants » étaient-ils envoyés à la caserne Grossetti, à Corte. Si Marcel soupirait d'aise en franchissant le poste de garde de Grossetti, c'était que là-bas l'infirmerie des taulards et des disciplinaires n'était pas gardée. Comme on n'y admettait que des cas suffisamment graves, on considérait que la maladie, ou la blessure, constituait le meilleur des gardes-chiourmes.

Comble de chance, on plaça Marcel et Grasset dans des lits voisins. De cette façon, ils purent communiquer sans attirer l'attention des infirmiers de jour.

La nuit, en dehors des rondes à heure fixe, les malades se trouvaient simplement placés sous la surveillance d'un infirmier dont la chambre était située dans le couloir. Montini, également admis pour un genou gauche très enflé, (le mal du « grand huit »)[{23}], occupait un lit au fond de la salle. Marcel, malgré son insistance, ne réussit pas à le convaincre de déserter avec eux. Montini voulait simplement savoir comment il pourrait se faire réformer.

— Avale une cuillère ! lui souffla Marcel.

L'Italien attendit le matin. Au petit déjeuner, il cassa en deux une cuillère à café, puis il avala les morceaux.

L'infirmier prévint le capitaine Garrot, chef de la Sécurité Militaire de Corte, en même temps que le médecin. Malgré les réticences de Garrot, qui voyait là un disciplinaire lui échapper, Montini fut évacué sur l'hôpital de Bastia, puis réformé. L'opération s'était mal déroulée et il en gardait des séquelles graves.

Pendant trois jours, Grasset et Marcel se tinrent tranquilles. Grasset, qui avait ramassé trois mois de Section d'Épreuve pour « insultes répétées envers des supérieurs », était pris d'une sorte de frénésie de liberté. Plusieurs fois, Marcel dut faire les gros yeux pour que l'Allemand ne confie pas leur intention de tailler la route à toute la chambrée.

Le troisième jour, les deux disciplinaires constatèrent avec une joie intense que leurs genoux étaient désenflés. Après la soupe du soir ils décidèrent : « C'est pour cette nuit. »

À minuit, la première ronde passa. La lueur inquiétante d'une torche électrique se posa sur le visage de Marcel qui ne dormait pas et qui eut du mal à le cacher. Les surveillants voulaient s'assurer que les deux disciplinaires – qu'on leur avait spécialement désignés – restaient sages. La ronde s'éloigna. Elle ne reviendrait qu'une heure plus tard.

À 0 h 30, Marcel se glissa, sans faire de bruit, hors de son lit. Il fila en silence jusqu'à la chambre de l'infirmier de nuit et revint, rassuré par ses ronflements.

— Grasset, c'est le moment. Tout le monde roupille.

Les deux hommes marchèrent à pas de loup jusqu'à la chambre de l'aspirant-médecin, au bout du couloir. Ils n'ignoraient pas, parce que l'intéressé s'en vantait volontiers, que l'aspirant dormait en ville, dans le lit d'une jolie veuve corse. Marcel ouvrit un placard, en tira deux pantalons et deux chemises civils, plus deux paires de chaussures. Ils s'habillèrent sur place mais gardèrent leurs chaussures à la main.

Marcel, qui avait bien repéré les lieux, conduisit son camarade jusqu'aux WC. La fenêtre était grillagée, mais l'obstacle s'avéra bien mince. Cinq minutes plus tard, Marcel passait la tête dehors. L'infirmerie se trouvait au premier étage de la caserne de Grossetti, et la fenêtre des WC donnait directement sur la rue. Marcel se laissa tomber sur le sol. La neige amortit sa chute. Rien en vue. Il fit signe à Grasset de le rejoindre.

Les deux hommes se hâtèrent d'enfiler les chaussures. Malgré leur excitation, le froid les avait saisis et les chemises étaient contre lui des remparts dérisoires. Rasant les murs, se jetant dans le fossé chaque fois qu'une voiture passait, ils gagnèrent le centre de Corte, à peu près désert à cette heure de la nuit.

— On va faucher une voiture, avait dit Marcel.

Il n'avait pas été long à retrouver ses habitudes d'avant la Légion, Marcel. Le nez en l'air, il longeait les trottoirs en essayant d'ouvrir les portières des voitures en stationnement.

Toutes étaient fermées à clé.

Les deux déserteurs traversèrent en courant le cours Paoli, principale artère de Corte. Ils n'y rencontrèrent personne. Les Corses dormaient à l'abri de leurs volets clos, dans leurs maisons blanches, sévères et jalouses. À la sortie de la ville, sur la droite, les disciplinaires aperçurent une sorte de place très éclairée.

— C'est « Le Ranch » ! dit Marcel.

Il s'agissait d'une sorte de boîte de nuit-discothèque où la jeunesse de Corte, qui s'ennuyait ferme, coincée entre ses hautes montagnes, passait le plus clair de son temps.

Sur le parking, à cinq ou six mètres de l'entrée en rondins de la boîte de nuit, plusieurs voitures stationnaient. L'une d'elles, une « Renault 16 », n'était pas fermée à clé. Marcel se glissa à l'intérieur du véhicule, et s'aplatit sur le plancher. Il avait fait ces gestes cent fois, dans le civil. Il mit deux fils en connexion et le moteur tourna après trois essais seulement.

À ce moment-là, Grasset, qui faisait le guet, hurla :

— Gaffe ! Ils arrivent !

Deux Corses venaient de sortir du « Ranch », chacun un 11,43 à la main. On ne plaisante pas avec la propriété d'autrui, dans l'île. Et on y a le revolver facile.

Les premières balles étoilèrent le pare-brise et allèrent se loger dans les fauteuils arrière de la voiture. Marcel roula hors du véhicule et resta à plat-ventre, les bras en croix, la tête sur le côté, les yeux fermés.

— Il a son compte ! hurlèrent les deux Corses qu'avaient

rejoints, au bruit des coups de feu, tous les couples qui dansaient à l'intérieur. Grasset levait les bras.

— Tirez pas, les gars ! Tirez pas ! suppliait-il.

Quatre hommes solides se détachèrent du groupe des Corses. Ils sautèrent sur Grasset. Marcel, qui faisait le mort, entendit nettement les rudes coups que les insulaires assenaient à son camarade. L'Allemand, au début, gueulait comme un veau qu'on égorge. Il finit par se taire, à moitié assommé, et vint s'écrouler à côté de Marcel.

— On dira qu'ils nous avaient menacés avec le pétard, dirent les Corses, pensant Marcel mortellement blessé.

Et ils jetèrent à côté de lui un 11,43 déchargé devant leur servir de preuve de légitime défense. Ils rentrèrent, sans doute pour téléphoner à la gendarmerie.

— Ça va ? interrogea Marcel, agenouillé auprès de Grasset.

L'autre était en sang. Les Corses ne lui avaient pas fait de cadeau.

— Tu pourras marcher ?

Grasset fit oui de la tête. Les deux déserteurs s'enfuirent, courant cassés en deux une centaine de mètres, jusqu'à ce qu'ils se trouvent hors de vue du « Ranch ». Ensuite, ils se relevèrent et se mirent à sprinter.

Ni l'un ni l'autre ne possédait de montre – elles avaient été confisquées à la Section d'Épreuve – mais ils savaient qu'il ne devait pas être loin d'une heure et que la deuxième ronde, à l'infirmerie, allait donner l'alerte. Sans compter les gendarmes qui devaient déjà les rechercher.

Ils firent un long détour pour éviter de passer devant la caserne Grossetti, et se retrouvèrent sur la route d'Ajaccio, celle qui passe par la montagne. Les deux déserteurs coururent jusqu'à ce que les poumons leur brûlent, jusqu'à ce que leurs mollets deviennent durs comme du bois. La route montait et on entendait claquer leurs semelles sur l'asphalte mouillée par la neige fondue.

En se retournant, ils aperçurent des phares, quelques lacets plus bas. Arrivés à leur hauteur, les projecteurs de la fourgonnette des gendarmes balayèrent une route déserte. Agrippés à des arbustes, au bord du ravin à pic, les pieds dans le vide, Grasset et Marcel se confondaient avec la montagne.

Ils reprirent leur progression. Juste avant d'entrer dans le petit village de Saint-Pierre-de-Venaco, qui domine la vallée de Corte, Grasset désigna du doigt un quadrilatère violemment éclairé, perdu en contrebas dans le maquis. La Section d'Épreuve.

Avec un synchronisme parfait, dû à un réflexe de haine, les deux déserteurs crachèrent par terre.

Ils rejoignirent la voie ferrée, qui représentait le plus sûr moyen d'avancer de nuit sans se faire prendre et sans se perdre. Grasset suivait pas à pas Marcel qui marchait avec dextérité sur les traverses de bois. Tous deux restaient silencieux. Pourtant, au bout de quelques kilomètres, Grasset rattrapa son camarade.

— Jusqu'où va-t-on marcher ?

Marcel attendait la question. Il n’avait pas abordé le problème plus tôt par simple superstition.

— On va essayer de gagner Ajaccio. Là-bas, il paraît que certains bateaux italiens embarquent les déserteurs de la Légion sans rien demander. On verra sur place.

Grasset, soulagé, se laissa dépasser à nouveau et reprit sa place derrière son camarade. Ils traversèrent le pont du Vecchio que Marcel connaissait bien pour y être venu quelquefois pêcher la truite, quand il effectuait ses classes à Corte, au début de son engagement. À leur droite, saisissante dans la nuit, l’angoissante masse de la Punta di Gratelello, haute de près de 1 500 mètres.

Ils marchaient vite. À 3 heures du matin, ils arrivaient à Vivario, un gros bourg entouré de châtaigniers et de prairies qui domine la vallée encaissée du Vecchio. Pas âme qui vive dans les rues.

Heureusement. Les Corses sont, dans leur ensemble, très hostiles à la Légion, et surtout aux déserteurs. Ils en ont peur. Il faut dire que ces déserteurs – environ cent quatre-vingts par an – sont souvent prêts à tout pour survivre et pour se procurer de l’argent afin de quitter l’île, atteindre la Sardaigne et passer en Italie dans le coffre des voitures. Ils pillent les maisons, volent les autos, attaquent les personnes isolées. Ils tuent aussi.

En juillet 1974, deux légionnaires allemands déserteurs ont assassiné une vieille femme pour la voler. En 1976, un autre légionnaire allemand, Werner Ladevic, de son vrai nom Wolfgang Ludwig Werner, dix-neuf ans, déserte alors qu’il

montait la garde au camp de munitions du 2e RE à Corte. Werner emporte son fusil et sa baïonnette. Quelques heures après, il erre dans la montagne, entre dans une bergerie et tue de sang-froid deux bergers, Xavier et Pasquin Ruggieri[24].

Marcel et son compagnon traversèrent le village endormi.

Ils avaient marché vingt-deux kilomètres en un peu plus de deux heures, sautant d'une traverse à l'autre avec une agilité surprenante malgré la nuit et les conditions atmosphériques. Mais ils avaient besoin de reprendre leur souffle. Marcel sentait que la fatigue amoindrissait ses réflexes et sa vigilance. Il décida de remonter sur la route.

Au-dessus de la gare s'élevaient les ruines d'un fort construit par les Français en 1770 et qui avait été reconverti, après la Révolution de 1789, en prison destinée à accueillir les patriotes corses réclamant l'indépendance de l'île. Les deux déserteurs se glissèrent à l'abri d'un pan de mur et s'assirent, essoufflés. Le froid les engourdit rapidement et ils décidèrent de repartir au bout de quelques minutes seulement.

— Si on suit la nationale, expliqua Marcel, on va finir par se faire prendre par une patrouille. Elles vont redoubler avec le jour. Il vaut mieux faire un crochet.

Ils arrivèrent à un carrefour ; des panneaux indiquaient deux directions possibles : « Ajaccio » et « Ghisoni ».

— Ils risquent de nous chercher sur la route d'Ajaccio, dit Marcel. On va passer par Ghisoni, c'est une petite route.

La route escarpée montait jusqu'au col de Sorba, à plus de

mille mètres d'altitude. Elle traversait l'immense forêt de Sorba, plantée de pins laricio, l'un des plus grands arbres d'Europe, dont les fûts, parfaitement rectilignes, dépassent souvent quarante mètres de hauteur. Cette forêt n'a pas d'âge. En 1950, un laricio vieux de mille ans y fut abattu.

La forêt enneigée avait dans la nuit quelque chose d'une mystérieuse cathédrale. Il y régnait un silence pesant, religieux, mais on la sentait en attente de vie. On devinait en y entrant que le moindre bruit sacrilège y serait répercuté avec les sonorités explosives et inextinguibles d'une fugue.

À 5 heures du matin, les deux déserteurs entraient dans Ghisoni, un village tranquille, encaissé entre les cols de Sorba et de Verde.

Ils ne croisèrent personne en traversant Ghisoni. En sortant du village, Marcel montra à Grasset les masses sombres des deux sentinelles qui veillent sur la petite cité : le Christe Eleïson et le Kyrie Eleïson, deux énormes rochers de 1 260 et 1 535 mètres.

— Si on y arrive, dit-il à l'Allemand, on sera tranquilles pour un bout de temps.

« Christe Eleïson », « Kyrie Eleïson », la providence des déserteurs, deux monts mystérieux dont la légende est connue de toute la Corse et que les légionnaires se répètent.

Au XIVe siècle, le pape Urbain V avait organisé une croisade contre une secte hérétique corse, les Giovannali, des moines qui prônaient l'égalité des sexes, la vie communautaire

et le partage des biens. Mais qui, surtout, remettaient en cause l'autorité des évêques et les privilèges seigneuriaux. Une partie d'entre les Giovannali, réfugiés à Ghisoni pour échapper au massacre, furent cependant capturés et mis au bûcher. La foule, impressionnée par le calme des moines qu'on brûlait vifs, entonna l'office des morts malgré l'interdiction.

Aux premiers mots de « Kyrie Eleïson, Christe Eleïson », deux colombes s'envolèrent des bûchers et allèrent se poser sur les deux rochers dominant Ghisoni, tandis que l'écho complice des montagnes reprenait à l'infini le chant « Kyrie Eleïson, Christe Eleïson ».

Les deux pics venaient d'être désignés par Dieu pour servir de terre d'asile à tous ceux qui fuyaient.

Grasset s'assit au bord du chemin qui serpentait au flanc du « Kyrie Eleïson ». Il enleva ses chaussures, ses pieds étaient très enflés et d'un rouge violacé. Le froid, la fatigue.

— On n'y arrivera pas, je te dis. Et puis, même, une fois là-haut, qu'est-ce qu'on va manger ?

— Il y a des bergeries, on s'arrangera avec les Corses.

— C'est eux qui nous arrangeront. Ils nous donneront à la Légion. Tu oublies la prime aux déserteurs…

Marcel sentit qu'il ne fléchirait pas son compagnon. Il préféra renoncer à son idée.

— C'est comme tu veux. Là-haut on aurait pu attendre que les recherches soient interrompues. Mais, puisque tu le veux, on va reprendre la route d'Ajaccio.

Ils rebroussèrent chemin. L'ombre protectrice des deux montagnes disparut peu à peu. Les deux déserteurs traversèrent la forêt de Vizzavone, plantée de pins lucio, de bouleaux, d'aunes, d'alisiers blancs, de hêtres et de chênes.

À 9 heures, après trois heures de marche épuisante dans la neige poudreuse, ils atteignirent le col de Vizzavone, à plus de mille mètres d'altitude. La route d'Ajaccio passe par ce col. Marcel et Grasset, quand ils aperçurent le ruban bitumé, se laissèrent glisser contre le tronc d'un hêtre. Ils étaient transis, trempés par la neige fondue. Et pourtant, ils transpiraient. Une sueur glacée mouillait leurs fronts.

Une vieille en noir gardait la « station service » à la sortie du village de Vizzavone. Au bord de la route, deux pompes, « essence » et « super ». En face, une baraque au toit très en pente qui faisait à la fois épicerie et bureau de tabac.

Quand elle vit surgir les deux hommes dans la baraque, la vieille eut un mouvement de recul. Le crâne rasé, le visage creusé, les vêtements mouillés et en lambeaux, on n'avait pas besoin de lui expliquer la situation. Elle avait en face d'elle deux déserteurs de la Légion étrangère.

Elle n'eut pas le temps de poser la main sur le téléphone. Marcel, pressentant son réflexe, l'avait déjà ceinturée. La main sur la bouche de la vieille, il essaya d'expliquer leur cas avec le maximum de calme.

— On vous fera rien, madame. On a faim et on n'a pas d'argent. Comprenez-nous. On veut rien vous voler. On veut pas vous faire de mal. Donnez-nous seulement à manger. Ce

que vous voulez.

La vieille se dégagea sans un mot, l'air buté. Son visage était fripé de mille rides profondes. De ses mains noueuses, elle versa du lait chaud dans deux grands bols. Puis, elle beurra abondamment deux tartines et invita les déserteurs à se mettre à table.

Ils avalèrent le tout bruyamment, surveillant la vieille du coin de l'œil. Elle venait de se rasseoir derrière son comptoir en bois et regardait les deux hommes sans qu'aucun d'eux puisse deviner ce que cachait ce regard. La pitié et la peur devaient se disputer cette petite lueur qui s'était allumée dans ses yeux aux paupières tombantes, à la seconde où elle avait aperçu les déserteurs.

Quand ils eurent terminé leur repas, qu'ils avaient pris debout, Marcel et Grasset se dirigèrent vers la porte. Au moment de la franchir, Marcel se retourna, l'air embarrassé.

— Vous allez nous dénoncer ?

La vieille aboya :

— Partez !

Le ton sur lequel elle leur donna cet ordre valait toutes les garanties du monde.

La jeep passa sans ralentir. À l'avant, près du chauffeur, un sergent-chef de la Police militaire. À l'arrière, quatre légionnaires en tenue « léopard », le fusil posé debout entre les cuisses.

On ne faisait pas de cadeaux aux déserteurs. Les patrouilles n’hésitaient pas à tirer quand les fugitifs étaient considérés comme dangereux. Or, parce qu’ils avaient quitté la Section d’Épreuve, Marcel et Grasset étaient classés « individus capables du pire ».

Grasset avait montré qu’il avait de l’oreille, en reconnaissant le ronronnement particulier d’un moteur de jeep avant même que l’engin n’aborde le virage en épingle à cheveux. Cette avance avait donné aux deux hommes le temps de se cacher derrière les arbres qui poussaient à flanc de montagne. Ils n’avaient pas le choix. De l’autre côté de la route, c’était le ravin à pic.

Après cette alerte, qui leur prouva bien qu’on les recherchait activement de tous côtés, ils marchèrent encore une vingtaine de kilomètres. Aux environs de midi, ils abordaient les premières maisons de Bocognano. La neige avait recommencé à tomber, vidant l’unique rue du village des traditionnels petits vieux assis sur le pas des portes.

Marcel exigeait de contourner Bocognano. Mais Grasset avait de nouveau faim. Il avait surtout besoin de repos, dans un endroit chaud. L’Allemand se trouvait à bout de nerfs. Marcel comprit qu’il pourrait aller jusqu’au meurtre si quelque chose ou quelqu’un s’opposait à ses projets. Pour ne pas risquer le gros pépin, il décida de l’accompagner. Il comptait sur sa seule force physique pour empêcher l’Allemand de commettre l’irréparable. Grasset ne faisait pas partie de la race des hommes qu’on raisonne.

— Je viens avec toi.

Un rideau de dentelle se souleva à leur passage puis retomba aussitôt sur le visage d'une vieille femme, assise derrière sa fenêtre et qui épiait la rue. Marcel eut peur tout à coup. Ce village sentait le piège.

Le boucher discutait avec une jeune femme. Il jeta la viande sur le plateau de la balance, pointa sur le cadran son index rougi par le sang et annonça le prix. Il dut l'accompagner d'une plaisanterie en corse car lui et la femme éclatèrent de rire.

Le grelot de la porte d'entrée s'agita. Marcel et Grasset entrèrent dans la boucherie. À leur vue, la femme se figea et blêmit. Le boucher récupéra vite son sang-froid. Il poussa sa cliente vers la porte en lui disant simplement :

— Tout va bien. Rentrez chez vous.

Il se retourna vers les deux déserteurs, la mâchoire crispée. Il essuya longuement ses mains à son tablier blanc et demanda, sans desserrer les dents :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Son ton s'était fait plus que menaçant. Il alla directement derrière sa caisse enregistreuse, ouvrit un tiroir et en sortit un revolver calibre 7,65 qu'il posa à plat devant lui sur le comptoir en marbre.

— Si c'est la caisse que vous voulez, il va falloir la gagner !

Il n'avait pas été sans remarquer que les deux hommes ne portaient aucune arme apparente. Pour l'instant, donc, il se sentait le plus fort.

— Allez, venez la chercher cette caisse !

À la seconde même où le boucher lançait cette provocation, Marcel pensa que tout était fichu. Il allait les conduire directement chez les flics.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ? Vous avez peur ?

— J'ai faim, dit simplement Grasset.

L'homme parut décontenancé par la petite phrase de l'Allemand. Il inspecta les deux hommes des pieds à la tête. En bon montagnard, il savait apprécier le danger.

— Vous êtes légionnaires ? interrogea-t-il.

Il lut lui-même la réponse dans les yeux de ses interlocuteurs.

— Déserteurs ? continua-t-il.

Grasset allait répondre oui. Mais Marcel intervint à temps.

— Non, on n'a pas déserté. On fait un stage « survie ». Vous savez, on nous lâche dans la nature, à cent kilomètres de notre camp, sans argent, sans rien, en pleine nuit. Et il nous faut rallier le camp en un minimum de temps.

Il ajouta en émettant un petit rire :

— Et sans se faire prendre par les gendarmes, sinon on est punis. Et drôlement… À la Légion, ça ne pardonne pas !

Les steaks géants débordaient des assiettes. Grasset s'attaqua farouchement au sien.

— Et la femme de tout à l'heure ? demanda Marcel au

boucher. Elle va pas nous balancer, au moins ?

— Pensez-vous. Elle est revenue sous prétexte de m'acheter une saucisse. Je l'ai rassurée en lui disant que vous étiez partis. Vous n'avez rien à craindre. Mais dites-moi plutôt, vous allez où ?

— À Ajaccio ! lança Grasset, la bouche pleine.

La gaffe. Il n'y a pas de camp de la Légion à Ajaccio. Le Corse ne pouvait pas l'ignorer. Pourtant, il ne releva pas l'anomalie. Mieux, il se proposa de les y conduire.

— J'y vais cet après-midi pour faire mes courses et amener ma voiture à la révision. Je peux vous y déposer. Comme ça, si ça se trouve, vous battrez le record de votre régiment !

Marcel posa ses coudes sur la nappe à carreaux rouges et blancs, prit son menton dans les mains et scruta le regard du boucher. L'autre ne baissa pas les yeux qu'il avait petits et malicieux. Son visage rond, débonnaire, sa bedaine pesante, tout en lui inspirait confiance. Pourtant, Marcel continuait à se méfier. Tout ça était trop beau.

Le Corse s'aperçut de la situation. Il tira une chaise, vint s'asseoir à côté de Marcel et posa sa main droite sur l'avant-bras du déserteur, dans un geste d'apaisement.

— Dis-moi. Tu as entendu parler des Bellacoscia ?

Marcel avoua son ignorance.

— Alors, écoute. Les Bellacoscia, Jacques et Antoine, ont été les bandits d'honneur les plus célèbres de Corse. Ils vivaient ici, à Bocognano, il y a plus de cent ans. Vous savez ce que c'est qu'un bandit d'honneur ?

Cette fois, ce fut Grasset qui répondit non.

— Eh bien, ici, en Corse, quand un cocu tue l'amant de sa femme, quand un homme tue celui qui l'a humilié ou humilié quelqu'un de sa famille, il part dans le maquis pour fuir les gendarmes. C'est un bandit d'honneur. Il a tué pour venger son honneur.

Il laissa passer quelques instants de silence de façon que ses invités puissent bien assimiler le sens de ce fameux honneur corse.

— Un jour, donc, Antoine Bellacoscia tue d'un coup de fusil le maire de Bocognano à cause d'un terrain qu'il estimait être sa propriété, mais qu'on lui chicanait. Aussitôt après le crime, il gagne la montagne où son frère Jacques vient le rejoindre. Ils y sont restés soixante-quatre ans dans la montagne. Sans redescendre une seule fois au village. Oui, Antoine avait quatre-vingt-quinze ans quand il s'est rendu aux gendarmes. Ils ne l'auraient jamais pris s'il ne s'était pas livré lui-même. On l'a acquitté et il est mort dans son lit.

Mais, s'ils ont pu rester plus de soixante ans là-haut, les deux frères, s'ils n'ont pas quitté la Punta Sfronditata, à deux mille mètres d'altitude, c'est parce que le village tout entier avait pris leur défense. Et que de père en fils, de génération en génération, on les ravitaillait dans la montagne. On prétend même qu'ils s'y sont mariés. Il faut vous dire qu'en Corse, Bellacoscia, ça signifie « belle cuisse ». On les avait surnommés ainsi parce qu'ils étaient plutôt chauds lapins.

Ni Marcel, ni Grasset n'avaient compris la morale de l'histoire. Le boucher, devant leur mine étonnée, finit par la

leur donner.

— Depuis, à Bocognano, c’est une tradition. On aime mieux les bandits que les gendarmes.

Et il partit d’un formidable éclat de rire qui laissa songeurs les deux légionnaires.

La « Renault 4 » bleue roulait depuis plus d’une heure dans la montagne. Le boucher chantait en conduisant d’une seule main, malgré la route escarpée, sinueuse, difficile. Son bras gauche pendait hors du véhicule et rythmait les chansons en frappant sur la carrosserie.

Ils n’avaient pas rencontré un seul barrage ni une seule patrouille, ce qui semblait indiquer que les recherches étaient circonscrites à Calvi, Bastia et Bonifacio.

À Mezzavia, à sept kilomètres d’Ajaccio, la voiture stoppa. Le boucher tendit la main à Marcel.

— Tchao ! Je vous laisse ici. On sait jamais. On peut faire de mauvaises rencontres en entrant à Ajaccio. Vous les éviterez mieux à pied.

— Tchao ! fit Marcel. Et merci.

— C’est rien, assura le boucher. Mais méfiez-vous. Pendant que vous vous reposiez dans ma chambre, les gendarmes sont venus. Heureusement, ce sont des copains. Ils recherchent des déserteurs de la Légion. Des criminels, m’ont-ils dit. Je leur ai répondu que je n’abritais pas de criminels. C’est vrai, non ?

— C’est vrai, assura Marcel.

La « Renault 4 » bleue repartit, les laissant sur le bord de la route. En mettant sa main dans sa poche, Marcel sentit tout d'abord un paquet de cigarettes. Puis un billet de cinquante francs. Grasset fit la même découverte.

— Tiens, fit-il simplement observer. Le Père Noël est passé pendant qu'on dormait. Puis, l'air subitement inquiet :

— Où va-t-on ?

— À Ajaccio, j'ai une adresse, le rassura Marcel.

Les deux déserteurs s'installèrent à une petite table ronde, dans un bistrot du port, boulevard du Roi-Jérôme. De là, ils apercevaient les quais, les cargos qui partaient de la jetée des Capucins vers la France continentale, les bateaux d'excursion qui décollaient de la jetée de la citadelle pour les îles Sanguinaires.

— Deux cognacs !

Le garçon, un jeune homme d'une vingtaine d'années, s'approcha de leur table, une éponge à la main.

— Je crois que c'est lui, fit Marcel.

À Aubagne, juste avant d'embarquer dans le camion qui le conduisait à Marseille pour prendre le *Fred Scamaroni,* Susini, un légionnaire corse, avait donné le tuyau à Marcel : « Si tu tailles la route, lui avait-il soufflé, va à Ajaccio, au Requin Bleu. C'est un bistrot sur le port. Le garçon est un copain. Il connaît les bateaux italiens qui acceptent les déserteurs de la Légion. »

— Vous avez le bonjour de Susini, dit Marcel.

Le garçon posa les deux verres de cognac sur la table, sans piper mot. Puis il retourna derrière son comptoir et entreprit d'essuyer consciencieusement les verres et les tasses qui s'amoncelaient près du bac à plonge. Il n'eut pas un mot, pas un regard pour les déserteurs.

Marcel commença à s'agiter sur sa chaise. Il éprouvait une vague inquiétude. Pas encore de la peur. Mais une pensée taraudante : « Et si Susini avait raconté des conneries ? »

Quand ils furent les seuls clients, que tous les consommateurs eurent quitté le bar, le garçon revint vers eux, et, tout en passant son éponge sur la table, demanda :

— Qu'est-ce qu'il vous a dit, Susini ?

— Que vous pourriez nous faire embarquer sur un bateau italien.

— Légionnaires ?

Marcel fit oui de la tête.

— Vous savez où dormir ? Non ? Bon, voilà ce que vous allez faire. Il y a un bateau qui part demain, à sept heures, pour la Sicile. À bord, vous retrouverez d'autres déserteurs. Le voyage est gratuit. Mais pour le rembourser, il faudra que vous travailliez six mois sans salaire, nourris et couchés, dans la plantation de M. Lorenzi. C'est d'accord ?

— OK, fit Marcel.

— Bien. Maintenant, allez au 22 de la rue Serge Casalonga. C'est juste derrière, en passant par le cours Napoléon. Dites à Maria, c'est ma petite sœur, que vous venez de la part de Georges. Elle vous donnera à manger et vous montrera les

chambres où vous pourrez dormir. Je vous réveillerai moi-même à 6 heures demain matin pour vous conduire au bateau.

— Mais, objecta Marcel, nous n'avons pas d'argent pour vous dédommager.

Georges haussa les épaules.

— M. Lorenzi s'occupe de tout. Ne vous inquiétez pas.

Maria devait avoir dans les vingt ans. À peine plus jeune que Georges. Elle était habillée d'un blue-jean très serré au travers duquel on devinait son petit slip, d'un pull vert, du même vert que ses yeux. Elle portait ses cheveux noirs très longs, lâchés sur ses reins cambrés. À plusieurs reprises, profitant de ce qu'elle leur tournait le dos, Grasset fit des gestes obscènes dans sa direction. Marcel lui demanda de la fermer.

Ils s'étaient assis dans la cuisine sombre, à une table de gros bois, recouverte d'une nappe en drap blanc. Maria leur préparait une omelette sur une vieille cuisinière en fonte. Les deux déserteurs mangèrent de grand appétit. Le rosé corse aidant, Grasset commença à bâiller sans retenue, la bouche grande ouverte, en poussant des soupirs.

— Tu vas te décrocher la mâchoire, fit observer Marcel.

Maria rit et prit Grasset par la main.

— Viens, je vais te montrer ta chambre.

L'Allemand se leva, fit un clin d'œil complice à Marcel et agita à plusieurs reprises son bas-ventre dans la direction de

Maria, dans une sorte de danse lubrique. La jeune fille ne le vit pas. Elle le précéda dans un couloir obscur et tous deux disparurent aux yeux de Marcel. Elle revint trente secondes plus tard.

— Il dort déjà, annonça-t-elle à Marcel. Et toi, tu as sommeil ?

— Non, se défendit le légionnaire, qui aurait donné cher pour plonger dans des draps propres, mais qui n'osait pas le demander.

— Alors, tu vas me raconter, dit la jeune fille en s'asseyant près de lui. Tout, depuis le début ! Et d'abord, tu as déjà tué quelqu'un ?

Il parla longuement de lui. Maria l'écouta sans l'interrompre, le visage posé entre ses deux belles mains blanches. De temps en temps, elle se levait en silence pour ajouter du charbon dans la vieille cuisinière qui ronronnait.

Marcel n'oublia pas Loriot. Il en fit un portrait saisissant de vérité, au point que Maria aurait pu le reconnaître entre mille. Quand ce fut terminé, que Marcel eut épuisé tous ses souvenirs, Maria lui sourit.

— Tu dois être fatigué ?

— Un peu, oui.

— Viens.

Elle lui tendit la main. Marcel la suivit à travers un dédale de couloirs plongés dans l'obscurité. Maria ouvrit une porte,

alluma et s’effaça pour laisser entrer le déserteur dans la pièce.

Il s’agissait d’une chambre qui avait dû être celle d’une petite fille. Un papier peint très gai, aux couleurs naïves et fraîches, des poupées et des ours en peluche géants un peu partout dans la pièce, quelques livres, un tourne-disques posé par terre. Seul, le lit, de bonne dimension, détonnait.

— C’est ma chambre, dit Maria.

— Elle est bien jolie, répondit Marcel. Mais, et toi, où vas-tu dormir ?

Maria ne répondit pas, mais se colla au légionnaire en plantant son regard dans le sien. Il sentit sa poitrine à travers le pull, ses hanches souples collées aux siennes. C’est elle qui lui prit le visage à deux mains et qui écrasa sa bouche contre celle du déserteur.

Marcel s’était appuyé au chambranle de la porte. Les longs mois d’abstinence l’avaient rendu maladroit, timide. Maria referma la porte avec le pied, sans décoller ses lèvres de celles de Marcel.

Maria ne se révéla pas experte en amour. Quant à Marcel, il se montra trop pressé. Il eut beau serrer les dents, il ne put empêcher ses reins de se libérer trop vite. La jeune fille lui caressa le visage.

— C’est pas grave, lui souffla-t-elle à l’oreille. On recommencera dans un petit moment.

Marcel fut traversé tout d’un coup par une pensée inquiète.

Et si Georges survenait ? Les Corses sont chatouilleux sur les principes. Gare à qui touche à leur sœur. Il n'allait pas tout compromettre pour une fille ?

— Et ton frère ?

— Il travaille jusqu'à minuit. De toutes façons, tu sais, il me fout la paix.

Et elle entraîna le déserteur dans une seconde manche dont il sortit vainqueur et elle épuisée. Ils se regardaient, étonnés de tant de plaisir. Puis il s'endormit sur elle, la tête bien logée au creux de son épaule douce et parfumée.

Une main énergique le secoua. Marcel se réveilla en sursaut. Dans la pénombre, il reconnut Georges, le frère de Maria. Aussitôt, il chercha des yeux la jeune fille, dans le lit défait. Il était seul.

— Ma sœur prépare le café, dit Georges. Dépêche-toi, il se fait tard.

Marcel s'habilla et descendit dans la cuisine. Maria, en peignoir, s'activait devant la cuisinière. Elle embrassa gentiment Marcel, sur la joue, au coin des lèvres.

— Tiens, bois ton café !

Grasset avait déjà terminé son petit déjeuner. Il jeta à Marcel un regard interrogateur accompagné d'un sourire égrillard.

— T'as bien dormi ?

— Ta gueule, fit simplement Marcel.

Sur le pas de la porte, Maria embrassa encore Marcel, qui chercha la bouche de la jeune fille. Mais elle se déroba en riant.

— Allez, va ! Vous allez vous mettre en retard.

L e *Lituria,* un petit caboteur, était accosté au quai l'Herminier, devant la garde maritime. Seule l'échelle de coupée était éclairée. On entendait tourner les turbines. Un peu de vapeur s'échappait de la cheminée rouge à croix de Malte blanche.

Georges consulta le cadran phosphorescent de sa montre de plongée.

— Il est 7 heures pile. Embarquez. Dites que vous venez de ma part. Ils sont prévenus.

Et il tourna les talons après avoir balancé une grande claque dans le dos de Marcel.

Les deux déserteurs approchèrent du cargo, l'inspectèrent du regard. Ils ne virent personne sur le pont. Pourtant, on le sentait sous pression, prêt à appareiller. On devinait une activité intérieure fébrile. Marcel grimpa l'échelle de coupée. Grasset resta sur le quai, planté sur ses jambes écartées, les mains dans les poches, la tête basse.

— Allez, viens, dit Marcel à mi-voix.

L'autre fit non, obstinément non, en secouant violemment sa grosse tête blonde. Marcel redescendit l'échelle de coupée, agrippant son camarade par les épaules et essayant de l'entraîner à bord. L'Allemand se dégagea.

— T’es dingue, non, cria Marcel. Tu vas pas te dégonfler à présent ?

— C’est un piège à cons, dit Grasset. Ça sent pas bon tout ce bordel. Fais ce que tu veux, moi, j’y vais pas. Je préfère me démerder tout seul.

— T’as les jetons, hein ?

— Oui, j’ai les jetons. Tout ça, c’est trop facile. Tu y crois, toi, aux déserteurs qu’on accueille pour pas un rond, qu’on baise pour pas un rond, qu’on embarque pour pas un rond ? Tu trouves pas qu’on a eu trop de chance depuis Corte ? Compte : la vieille de Vizzavona, le boucher, la fille, le garçon de café. Et à présent, ce rafiot qui n’attend que nous. Non, moi j’y vais pas. C’est un piège à cons, je te dis.

Marcel comprit qu’aucun argument ne viendrait à bout de la résistance de Grasset. Alors, il lui allongea, rageur, un coup de poing en plein visage. L’autre recula, se mit en garde.

— Fais pas ça Marcel ! Fais pas ça ! Je te crève si tu recommences !

— Bougre de con ! Essaie de faire fonctionner ta cervelle de « boulon ». Il n’y a pas de risques. On monte à bord, on débarque en Sicile et là-bas, on travaille six mois pour rembourser. C’est réglo, non ?

— Et après ? objecta Grasset. Après les six mois, si les carabiniers viennent te chercher pour te reconduire à la frontière française. T’auras l’air malin. Ce Lorenzi, c’est sûrement une crapule. J’ai bien réfléchi à son petit commerce. Il embarque des déserteurs à bord d’un bateau qui lui

appartient. Ça lui coûte pas un rond. Il les fait travailler six mois dans sa plantation, soi-disant pour rembourser le voyage. Six mois à l'œil. Ça non plus, ça ne lui coûte pas un rond. Et après, pour pas avoir d'emmerdes, il balance les déserteurs aux flics. Et il recommence. C'est un trafiquant d'esclaves. Pas autre chose. Moi, je refuse d'être le nègre de Lorenzi. Je veux pas être le nègre d'un Rital.

— Sacré putain de raciste ! lança Marcel.

Les arguments de Grasset tenaient debout. Marcel s'en trouva un instant ébranlé dans sa résolution. Mais il s'accrochait à l'espoir que représentait ce bateau en partance. Une fois encore, il franchit l'échelle de coupée, espérant entraîner Grasset.

Quand il prit pied sur le pont métallique du bateau, il se retourna et aperçut l'Allemand qui s'éloignait.

— Sacré connard de « boulon », jura-t-il.

Et il redescendit quatre à quatre les marches de la coupée.

— T'as gagné, Grasset, dit-il quand il eut rattrapé l'Allemand. On n'a pas fait tout ce chemin ensemble pour se séparer aujourd'hui. T'as une autre idée ?

— Oui, mais il faut en profiter tant qu'il fait encore nuit.

Grasset expliqua son plan à Marcel tout en marchant. Sur les hauteurs de la ville se trouvaient des villas disséminées dans la verdure. L'Allemand pensait avec raison que la plupart d'entre elles devaient se trouver inoccupées l'hiver, appartenant à des Français du continent.

— On va s’installer dans une de ces villas. On y sera à l’abri le temps que la Légion arrête les patrouilles. Après, on gagnera Bastia. C’est plus simple. On embarquera sur le *Fred Scamaroni* ou sur l’*Île de Beauté*.

— Et une fois à Marseille ?

— C’est grand, Marseille. Et puis, on n’est pas obligés d’y rester. Toi, t’auras qu’à remonter sur Paris. La Légion viendra pas t’y chercher. Moi, j’irai à Strasbourg, je passerai la frontière de nuit et, une fois en Allemagne, chez moi…

Il fit un vigoureux bras d’honneur, sans aucun doute destiné à la Légion étrangère. Marcel ne trouva pas l’idée géniale. Ils avaient une chance sur cent de s’en sortir. La vérité, et Marcel la sentit peser sur ses épaules, c’est qu’ils étaient paumés, foutus, traqués. Ils tournaient en rond et le capitaine Garrot n’avait pas de mouron à se faire. Il les récupérerait bientôt, ses disciplinaires. Quant à Loriot, il devait bander, le salaud. Oui, il devait bander sec.

Dans le quartier de San Salvadore, sur une colline boisée, ils trouvèrent ce qu’ils cherchaient. Une grande villa blanche aux volets rouges, silencieuse, endormie pour l’hiver. Ils stationnèrent un long moment devant le portail en bois verni. Sur la boîte aux lettres, ils avaient lu un nom rassurant : « Monsieur et Madame Mougin ». Un nom qui sentait le continent. Les deux déserteurs observèrent attentivement la maison et le parc. Près d’une heure. Rien ne bougea.

Ils escaladèrent le portail, franchirent en courant l’allée couverte de gravillons et contournèrent directement la villa.

En cinq minutes, Marcel eut raison du volet de la porte de la cuisine. Ensuite, il cassa un carreau, passa la main à l'intérieur et ouvrit. La villa était bien inoccupée. Pourtant, à la cuisine d'abord, à la cave ensuite, ils découvrirent de véritables trésors : des conserves, du vin, des alcools. De quoi soutenir un siège.

Pendant trois jours, ils mangèrent sans arrêt et ne dessoûlèrent pas. Le soir, chacun sa bouteille de cognac à la main, buvant à même le goulot, ils s'effondraient dans les fauteuils en cuir, devant la télévision. Et ils s'endormaient ivres-morts. Ils profitaient de cette vie avec d'autant plus de frénésie qu'ils se savaient perdus, sans jamais se l'être avoué. Ce n'était plus qu'une question de jours, peut-être d'heures. Mais la Section d'Épreuve allait les revoir. Ils le sentaient au plus profond de leurs tripes.

Au bout de trois jours, il ne restait plus une miette de nourriture dans la maison, plus une seule goutte d'alcool. Les deux déserteurs prirent une douche froide pour se dégriser, et, au petit matin, soulevèrent la porte métallique du garage. Ils avaient repéré dès le premier jour la « Renault 4 » de M. Mangin qui avait poussé la gentillesse jusqu'à laisser les clés sur le tableau de bord. Marcel prit le volant.

— Où va-t-on ? demanda-t-il, résigné.

— Direction Corte ! Ensuite Bastia !

Ils reprirent la route qu'ils avaient faite, pour la moitié, à pied, repassèrent à Bocognano, Vizzavone, Venaco. Une fois passé San Pietro de Venaco, ils arrivèrent à hauteur de la

Section d'Épreuve que Marcel aperçut, en contrebas. Il gara la voiture sur le bord de la route et descendit. Marcel voulait conjurer le mauvais sort en la regardant bien, s'exorciser en l'injuriant. Son vocabulaire argotique, pourtant étendu, s'avéra insuffisant pour assouvir sa haine.

Marcel remonta dans la voiture et claqua la portière. Grasset dormait. Il n'avait pas soulevé une paupière depuis le départ d'Ajaccio. La traversée de Corte posa quelques problèmes à Marcel. À tout moment, il risquait d'être reconnu par un gradé. Il conduisit de la main droite, la gauche cachant son profil à la rue.

Soixante-dix kilomètres séparent Corte de Bastia. Ils les couvrirent en une heure. En début d'après-midi, ils étaient à Montesoro, à cinq kilomètres de Bastia. Là, ils crevèrent une première fois, montèrent la roue de secours et repartirent. Grasset avait pris le volant. Il s'engagea sur un petit chemin qui serpentait à travers un maquis de broussailles roussies par de récents incendies. Ils crevèrent une deuxième fois et durent abandonner la voiture. Marcel plaça dans une couverture les couverts et les chandeliers en argent qu'ils avaient pris dans la villa d'Ajaccio. Ils espéraient en tirer le prix de leur passage sur un bateau.

Après un quart d'heure de marche dans le maquis, ils aperçurent une maison en bois qui paraissait inhabitée. Un gîte de chasse. Marcel, le spécialiste, s'occupa de la serrure. À l'intérieur, il faisait presque chaud.

Les deux déserteurs avaient passé la maison au peigne fin et ils avaient découvert des conserves et du vin. Ils

s'attablèrent. Grasset exhiba sa trouvaille : une carabine de chasse et une boîte de cartouches.

— On va passer la journée ici, décréta tout d'un coup Marcel tandis que Grasset allait et venait dans la pièce. On essaiera d'entrer cette nuit dans Bastia. Tu m'écoutes ?

L'Allemand se tenait debout près de la fenêtre. Il regardait au-dehors. Non, il n'écoutait pas Marcel. D'où il se trouvait, il pouvait observer quelque chose d'inquiétant.

— Les flics, dit-il, la mâchoire crispée. Un plein camion de flics.

Incrédule, Marcel bondit à la fenêtre. Grasset n'était pas victime d'hallucinations. Une vingtaine de gendarmes mobiles venaient de sauter d'un « GMC » bâché. Casques noirs, uniformes bleu marine, mitraillettes à la hanche, ils prirent position à une centaine de mètres de la maison : couchés, le canon des armes automatiques pointé sur la fenêtre derrière laquelle ils pouvaient voir les deux déserteurs. Un officier avança à découvert, dépassant ses hommes de quelques mètres. Il porta un mégaphone à sa bouche.

— Rendez-vous ! Vous êtes cernés !

Grasset, de la crosse de sa carabine, cassa le carreau de la fenêtre, épaula et tira plusieurs coups en direction des gendarmes. Puis il se plia immédiatement en deux, la tête dans les épaules. Les rafales des mitraillettes arrosèrent l'intérieur de la pièce, enlevant d'énormes morceaux de bois aux parois de la maison.

— Viens, on taille ! cria Marcel.

Il saisit un autre fusil de chasse au râtelier, rafla au passage une boîte de poivre sur la table et ouvrit la porte de derrière. Grasset tira encore un ou deux coups en direction des flics, histoire de les faire patienter. Et il courut sur les traces de Marcel.

Des aboiements se firent entendre. Les gendarmes mobiles progressaient sur la colline, précédés de chiens policiers tenus au bout de longues laisses en cuir. Marcel commença à jeter du poivre par terre pour égarer les chiens. Les deux déserteurs couraient, coudes au corps. De temps en temps, ils se retournaient et tiraient sur les gendarmes, pour qu'ils restent à distance.

— Rendez-vous ! mugit le mégaphone.

— Tiens, enculé ! hurla Marcel en vidant le chargeur de son fusil en direction du capitaine de gendarmerie.

Les deux déserteurs avaient gagné la bataille de la colline. Les gendarmes fouillaient le terrain, buisson par buisson. Les chiens, asphyxiés par le poivre, tournaient en rond au bout de leurs laisses.

Marcel et Grasset, qui ne possédaient plus une seule cartouche, jetèrent leurs armes et reprirent leur course effrénée. Ils traversèrent le Fiuminale à gué, firent un long détour et se retrouvèrent au col de Téghime, sur la nationale 199, à dix kilomètres de Bastia.

— C'est ce soir ou jamais, dit Marcel.

— Tu es fou ! Les rues vont être truffées de flics ! Ils doivent nous chercher partout comme des bêtes.

— Demain, ce sera pire. Jamais ils ne nous croiront assez gonflés ni assez fous pour rentrer ce soir dans Bastia.

La nuit tombée, ils pénétrèrent dans la ville par le boulevard Benoîte Danesi. Ils continuèrent par le boulevard de Montera et tombèrent sur le boulevard Paoli. Il n'y avait pratiquement personne dans la grande artère. Les deux déserteurs marchaient chacun sur un trottoir. Grasset était passé le premier. Marcel le suivait, sur le trottoir opposé, à une vingtaine de mètres en arrière. Leur objectif : le port, un bateau en partance, peu importait pour où.

En se retournant, Marcel aperçut la voiture des flics, avec son phare gyroscopique bleu sur le toit. Il s'engouffra sous un porche, retenant son souffle. Grasset n'avait rien vu. La voiture s'arrêta à sa hauteur, deux flics en jaillirent, revolver au poing, et encadrèrent l'Allemand.

— Où est Terrier ? Où est Terrier ?

Quelques coups de crosse endommagèrent le cuir chevelu de Grasset qui cessa de faire des difficultés.

— Derrière moi, à vingt mètres.

Marcel avait suivi la scène. Quand il se vit découvert, il traversa le boulevard en courant, prit une petite rue transversale et se retrouva près du parapet qui surplombe le port, à une vingtaine de mètres de hauteur. La voiture avait démarré presque en même temps que lui. Marcel la vit s'approcher, acculé au garde-fou en pierres. Des flics

descendirent, braquèrent leurs armes sur le déserteur.

— Rends-toi ! On a ton copain !

— Si vous approchez, je me balance en bas ! hurla Marcel en montant sur le parapet.

Un brigadier-chef se détacha du groupe des flics. Il ne portait pas d'arme. Cinquante ans environ, d'aspect débonnaire, il possédait un solide accent corse.

— Fais pas le con, petit ! Si tu tombes, tu te tues. Tu veux pas mourir aussi jeune. Joue le jeu. Sois beau joueur. T'as perdu, c'est pas grave. Tu gagneras peut-être la prochaine fois.

Le brigadier-chef ne manquait pas de psychologie. En ne fermant pas la porte à l'espoir, en laissant augurer à Marcel la possibilité d'une revanche, il le calma. Marcel leva les bras et s'avança vers la voiture. Aussitôt, il fut ceinturé, fouillé, on lui passa les menottes et il se retrouva sur le siège arrière, à côté de Grasset qui saignait de la tête.

L'inspecteur à la mine renfrognée portait avec raffinement un costume de flanelle anthracite finement rayé de blanc, un gilet du même tissu, une cravate bleue à pois blancs sur une chemise bleu pâle. Il devait avoir une quarantaine d'années. À l'annulaire de sa main droite, une énorme chevalière en or gravée de lettres carrées : « GP ». Si Marcel regardait surtout la chevalière, c'était parce qu'elle lui faisait très mal quand « GP » cognait.

On avait commencé par attacher le déserteur par les

menottes au chauffage central. Et les questions avaient plu. Les gifles aussi. À chaque silence de Marcel correspondait une baffe ornée d'une chevalière. Une baffe du dos de la main. Ça faisait longtemps que dans une pièce voisine, Grasset avait tout avoué. Tout, y compris un vol de bijoux imaginaire, mais qui arrangeait bien les flics de Bastia, lesquels en avaient justement un sur les bras.

— Et les bijoux ? demanda l'inspecteur à Marcel pour la vingtième fois.

— Mais quels bijoux ? On n'a jamais volé de bijoux, nous. Tout ce qu'on a pris, je vous l'ai dit. Une voiture et de la bouffe ? C'est tout !

— Et les fusils ? Hein, les fusils qui vous ont servi à tirer sur les gendarmes ? Tu sais que t'en as buté un, gendarme ? Tu vois, t'es mal barré. Tu devrais nous dire où t'as planqué les bijoux. Ça ferait peut-être passer un peu mieux le meurtre du gendarme.

— C'est pas vrai ! se révolta Marcel. On n'a pas tué de gendarme ! Je l'aurais vu !

— Puisque je te le dis, moi, mentit encore l'inspecteur. Je ne te comprends pas. Ton pote a avoué, lui, pour les bijoux. Alors, pourquoi il aurait avoué si vous les aviez pas fauchés ?

— Je sais pas, moi ! Parce que vous l'avez tabassé !

« GP » s'approcha, une règle de fer à la main. Il en cingla par deux fois le visage du déserteur qui se balafra de rouge.

— On cogne, nous, enfoiré ? On cogne, nous ?

Marcel resta toute la nuit attaché au radiateur du chauffage central. Ses bras s'étaient ankylosés. Il ne les sentait plus. « GP » était allé se coucher sur le coup de 4 heures du matin. L'inspecteur qui l'avait relevé portait un costume beaucoup moins beau. Mais surtout, il était encore moins sympathique que son prédécesseur. Lui, c'était à coups de pieds, qu'il avait entrepris Marcel.

Les bijoux. Toujours les bijoux. Ça ne suffisait pas qu'il ait déserté, volé une voiture, fracturé des portes de maisons, tiré sur des gendarmes. Il fallait encore qu'on lui colle une histoire de bijoux sur les reins. Au matin, un agent en uniforme entra et parla à l'oreille de l'inspecteur qui s'était assis dans son fauteuil, entre deux séances, pour y piquer un petit somme.

— Tes copains sont dehors, annonça-t-il à Marcel en se levant.

Puis, se tournant vers l'agent :

— Faites-les entrer.

Marcel reconnut tout de suite le sergent-chef Sprenger, de la Police Militaire de Corte. Un Allemand, champion de boxe de la Légion toutes catégories. Un visage accidenté, bosselé, au nez définitivement écrasé, aux arcades proéminentes, le front fuyant, les dents comme plantées au hasard dans les gencives, la lèvre supérieure zébrée d'une cicatrice large d'un bon centimètre. Sprenger roulait des épaules et marmonnait. C'était mauvais signe. Derrière lui, la matraque à la main, suivaient un sergent, un caporal-chef et deux légionnaires.

— Messieurs, on vous laisse ensemble ! déclara l'inspecteur, soudain très mondain.

Sprenger n'attendit même pas qu'il sorte. Il y alla carrément d'une droite sur la pommette de Marcel dont le visage, pourtant déjà pas mal marqué, prit tout d'un coup une drôle de teinte. La tête du déserteur se renversa sur son épaule. Une gauche la lui releva. Et ainsi de suite. Tout le monde y passa. Marcel n'aurait pas pu dire lequel des cinq légionnaires faisait le plus mal.

Une heure après, quand le flic en uniforme amena des sandwiches et le café destinés à l'inspecteur qu'il pensait trouver dans la pièce, il n'en crut pas ses yeux. Le déserteur, toujours attaché au radiateur du chauffage central, avait l'air évanoui. Un légionnaire lui versait de l'eau froide sur la tête. Dès que le déserteur ouvrait un œil, si petit soit-il, le chef fonçait les poings en avant. Marcel l'ignorait, mais il n'avait plus figure humaine. Et le flic prit peur en le voyant saigner abondamment par tous les orifices du visage. Il sortit précipitamment et revint bientôt avec l'inspecteur. On l'entendit dire, en courant derrière lui dans le couloir :

— Ils vont le tuer ici, c'est sûr !

L'inspecteur entra, jugea rapidement la situation et dit :

— Je crois que ça va comme ça. Vous pouvez l'emmener. On n'en a plus besoin ici.

Puis il s'approcha de Marcel, lui releva le visage par le menton. Quand il vit les yeux vagues, au fond des orbites violacées, il eut un mouvement de pitié.

— Tu veux voir un toubib avant de partir ?

Marcel murmura un « oui » presque inaudible.

— Pas la peine, intervint Sprenger. On le soignera à la Section d'Épreuve. Vous en faites pas pour lui !

7

Grasset, l'air hagard, la tête dodelinant sur les épaules, les rejoignit au dernier moment, poussé sans ménagement par deux flics en uniforme. Ils avaient réussi à lui faire signer sa déposition, mais on ne peut pas affirmer qu'il s'agissait là d'une grande victoire de la police française.

Les deux déserteurs furent hissés dans le camion et attachés par les menottes aux ridelles du « 4×4 » bâché de vert. Sprenger grimpa devant, dans la cabine, à côté du chauffeur. Derrière, avec Grasset et Marcel, les deux légionnaires de la PM, plus le caporal-chef. Tout le temps que le camion roula dans Bastia, on obligea les deux déserteurs à rester couchés sur le plancher. Il ne fallait pas que la population ait sous les yeux ce mauvais exemple. Quand le camion prit la route de Corte, ils purent s'asseoir sur le plancher. Marcel se laissa aller à fermer les yeux. Il sentait son visage enfler démesurément. Il n'y voyait presque plus. Surtout, il était exténué, lavé, vidé de tout ressort. Grasset, qui s'était montré plus coopératif, avait moins souffert.

Les deux légionnaires de la PM allumèrent des cigarettes sans en offrir aux deux déserteurs. Au fond du camion, le caporal-chef dormait, son béret vert sur les yeux. À leurs accents, Marcel avait reconnu un Allemand et un Yougoslave. L'Allemand parlait d'une fille avec qui il avait couché, à Corte. Une pute dont il entreprit de tracer, de ses grosses mains

rousses aux ongles rongés, le profil du corps dans l'espace. Le Yougoslave suivait les courbes imaginaires de la pute, les yeux ronds. L'Allemand, flatté de l'intérêt que lui portait son collègue, posa un pied sur le ventre de Marcel, se cala confortablement contre la banquette en bois et poursuivit sa description.

— Eh, le « boulon » ! Tu peux pas essuyer tes godasses ailleurs ?

L'Allemand regarda Marcel, surpris que cette quantité négligeable ait encore l'usage de la parole et lui balança son « ranger » dans le menton.

Grasset, qui était loin d'avoir compris la situation, profita de cette interruption pour demander poliment en allemand une cigarette à son compatriote. À la place, il reçut une énorme baffe qui l'envoya se recoucher au fond du camion.

— C'est vraiment un enculé, ce « boulon » ! émit Marcel.

Malgré l'évidence de la constatation, l'autre se fâcha, ramena par le col le visage de Marcel à un centimètre du sien, le fixa longuement dans les yeux, sans rien dire et le relâcha. Puis, calmement, ayant retrouvé un comportement normal il écrasa son énorme poing sur le nez du déserteur. Marcel tira en vain sur ses menottes pour se libérer les mains.

— Détache-moi ! hurlait-il. Détache-moi, salope !

L'Allemand regarda son poing rougi du sang de Marcel, souffla dessus comme pour le réchauffer et l'envoya à nouveau sur le visage du déserteur. Les tripes de Marcel se mirent en mouvement. Il retrouva l'envie de tuer, décuplée par le fait

qu'il était attaché et impuissant.

— Eh oui, constata l'Allemand sans enthousiasme, mais avec une justesse de ton éprouvée par des années d'expérience. Eh oui, l'enfer, mon pote, l'enfer !

« El Macho » se frottait les mains, autant de froid que de plaisir. Il conduisit lui-même Grasset et Marcel, à qui on avait laissé les menottes, dans l'ancienne chapelle de Grossetti et poussa les déserteurs dans deux cellules séparées par toute la longueur de la nef.

Son cinéma prenait des allures de rituel, tellement il y mettait d'application. Le premier soir, il déversa un plein seau d'eau dans la cellule de Marcel. Ensuite, il le fit se déshabiller, s'appuyer les mains au mur, jambes écartées à cinquante centimètres de la paroi. Il le « fouilla », laissant ses grosses mains calleuses traîner du côté du sexe. Comme Marcel se rebiffait, il eut droit à une série de coups dans tes côtes, donnés du tranchant de la main, qui lui coupèrent la respiration.

— Ce soir, pas la peine. Demain, tu demanderas.

Et il referma la porte sur ces paroles sibyllines. Au milieu de la nuit, « El Macho » vint faire sa ronde. Le faisceau de sa puissante torche électrique se posa longuement sur Marcel, pelotonné frileusement dans un coin de la cellule, de façon à échapper aux courants d'air glaciaux.

L'Espagnol s'attendait à ce que le déserteur lui demande à boire, à manger ou une couverture. Il avait des phrases toutes

prêtes pour lui refuser tout ça en bloc. Il fut déçu. Marcel ne demanda rien. Il était ailleurs. « El Macho » referma la porte de la cellule et Marcel l'entendit ouvrir celle d'à côté.

Il avait eu la journée entière pour faire connaissance de son voisin, entre deux rondes de l'Espagnol. Ils avaient communiqué par le trou, percé dans la paroi, et qui devait servir à enchaîner ensemble les prisonniers. Le voisin de Marcel était un jeune Belge qui attendait pour partir à la Section d'Épreuve. Il prétendait avoir déserté.

— Tu y es déjà allé, toi, là-haut ? l'avait interrogé le Belge qui semblait à moitié mort de peur.

— J'en viens, avait répondu Marcel.

— C'est dur ? C'est aussi dur qu'on le dit ? avait continué le Belge.

— On s'y fait, avait alors éludé Marcel qui savait que l'autre n'y tiendrait pas deux jours et qu'il ferait vite partie de ceux qui balancent les copains pour se tirer d'affaire.

À côté, la porte de la cellule se referma. « El Macho » devait dérouiller le jeune Belge car Marcel entendit des coups sourds et des jurons en espagnol. Puis, tout sembla se calmer. Et des gémissements étouffés lui parvinrent. Des gémissements de plaisir. Des petits cris de femme.

Qui ? « El Macho » ? Le Belge ?

De toute la journée du lendemain, Marcel n'eut droit qu'une fois à la visite de l'Espagnol. Il ne se plaignit pas de cette soudaine indifférence. « El Macho » poussa simplement le

judas, le temps de regarder Marcel qui faisait semblant de dormir, recroquevillé sur la planche étroite lui servant de lit. L'Espagnol cracha et referma le judas. Marcel, peu après, entendit un sifflement dans le trou de la paroi. Il approcha son oreille.

— Eh ! On vient me chercher tout à l'heure pour passer devant un tribunal civil, à Bastia. Pour une connerie que j'ai faite quand j'ai taillé la route. Avec un peu de chance, je vais prendre un an de taule. Ça m'évitera la Section d'Épreuve.

Marcel laissa le jeune Belge à ses illusions. Il savait bien, pourtant, que ni la taule, ni l'hôpital, n'évitent la Section d'Épreuve. Mais l'autre avait l'air si vulnérable.

— T'as à bouffer ? demanda Marcel qui connaissait la réponse, se doutant bien que « El Macho » ne devait pas se montrer ingrat. Le Belge poussa un petit morceau de pain par le trou. Puis un autre.

— Le caporal m'a à la bonne. Je sais pas pourquoi.

Marcel, lui, savait.

Un bruit de verrou réveilla Marcel. La porte de la cellule voisine s'était ouverte. Un piétinement dans le couloir. On emmenait le Belge vers ses juges. « El Macho » ne devait pas supporter la solitude. Sur le coup de 8 heures du soir, il fit une visite à Marcel.

— Tout va bien ? Besoin de rien ?

Cette soudaine sollicitude eut pour effet de tasser encore davantage Marcel dans son coin. Il connaissait trop ce genre

d'hommes pour ignorer que, lorsqu'ils parlent doucement, les heures qui suivent s'annoncent difficiles.

— Va te faire foutre ailleurs ! aboya Marcel.

« El Macho » s'agenouilla comme une mère inquiète, caressa le front de Marcel.

— T'es fâché ? T'as envie de fumer peut-être ? Tiens, fume !

Il tendit un paquet de cigarettes à Marcel. Cette fois, devant la perspective de fumer, le déserteur n'hésita pas. Il prit d'abord une cigarette, décidant d'aviser ensuite.

— Qu'est-ce qu'on dit à son caporal ? bêtifia l'Espagnol.

— Merci, caporal. Vous avez du feu, caporal ?

« El Macho » fit semblant de fouiller vainement dans ses poches. Marcel avait porté la cigarette à sa bouche, les mains tremblantes. Il salivait.

— Pas de feu. Mais je vais aller en chercher.

La main de l'Espagnol se posa sur le ventre de Marcel qui recula d'un bond.

— Sois gentil avec le caporal…

« El Macho » plongea sur Marcel qui ne put l'éviter. Ils roulèrent par terre. L'autre se frottait au prisonnier, les yeux renversés, murmurant des phrases en espagnol. Marcel le laissa d'abord faire. Mais quand « El Macho » entreprit de le retourner pour le plaquer sur le ventre, il se redressa d'un coup de reins et lui balança un premier coup de pied dans l'estomac. Le second obligea « El Macho » à se prendre le bas-

ventre à deux mains.

Marcel resta longtemps prostré sur sa douleur. L'Espagnol avait appelé du renfort. À trois, ils avaient cogné jusqu'à ce que le déserteur ravale le mot « enculé » qu'il répétait avec application et obstination. Et ça avait pris pas mal de temps.

Le lendemain, à midi, un légionnaire de la PM poussa du pied dans la cellule une gamelle pleine de soupe. Marcel l'avala d'un trait. Dix minutes plus tard, la chapelle sembla exploser. Des hurlements la traversèrent, faisant vibrer les voûtes.

— Au secours ! Au secours !

Marcel reconnut la voix de Grasset. Des hommes coururent sur le sol pavé du couloir. À en juger par leur affolement, ça devait être grave. Les hurlements de Grasset n'avaient pas cessé une seconde. Les allées et venues non plus. Une voix que Marcel connaissait couvrit les autres : celle du capitaine Garrot, chef de la Sécurité Militaire Légion de Corte.

— Qu'est-ce que c'est, ce bordel ?

— Cet enfoiré de « boulon » a avalé sa cuillère, mon capitaine !

— Vous avez fouillé partout ? Il l'a pas balancée dans un coin ? Vous êtes sûrs ?

— Il l'a avalée, mon capitaine ! Il a l'air de souffrir !

— On l'embarque à l'hôpital, intervint une autre voix, plus posée. Il faut l'opérer d'urgence.

— Non, toubib ! D'abord les radios ! Je suis sûr qu'il s'agit

d'un simulateur, reprit Garrot.

— L'hôpital ! L'hôpital tout de suite ! J'ai pas envie qu'il crève ici, gueula le médecin.

Garrot devait serrer les dents. Marcel, l'oreille collée au judas, l'entendit dire :

— S'il l'a pas avalée, sa cuillère, il a pas fini de souffrir, le « boulon ».

L'Espagnol jeta un vieux pantalon d'uniforme et une veste kaki élimée à Marcel.

— Habille-toi, ils sont dehors, ils t'attendent.

Marcel n'eut pas à demander qui l'attendait. Depuis que Grasset avait avalé la cuillère, il ne s'était pas écoulé une heure. Garrot, dans sa rage, avait dû insister pour que le transfert du déserteur à la Section d'Épreuve se fasse dans les délais les plus brefs.

Dehors, malgré le ciel gris et bas, Marcel cligna des yeux. La luminosité était intense. La neige recouvrait tout. La jeep de la Section d'Épreuve attendait, garée devant l'ancienne chapelle. À bord, le lieutenant Albertini, assis à côté du chauffeur, le sergent-chef Walk, le sergent Latasse et le caporal-chef Loriot. Ce dernier sauta à terre et passa les menottes à Marcel. Puis il le tira jusqu'à la jeep, le poussa à l'arrière et grimpa lestement à côté de lui. Albertini se tourna vers Marcel :

— C'est dommage pour ton copain. Il va manquer le meilleur !

L’allusion à Grasset était claire. Marcel allait payer pour deux. Du reste, il s’y attendait. Loriot, qui restait étrangement silencieux, sortit un béret vert de la poche de son « parka » et en coiffa Marcel. La jeep démarra, saluée par la sentinelle du poste de garde de Grossetti.

— Alors, Terrier, c’est beau la Corse ?

Walk plaisantait, mauvais signe. Albertini, le visage buté, donnait des ordres brefs au chauffeur.

— Par là !

Il voulait prendre au plus court. Il avait l’air bien pressé. La jeep prit la route d’Aléria, roula jusqu’à la Minoterie et tourna à droite, s’enfonçant d’une vingtaine de mètres dans la piste menant à la Section d’Épreuve. Pour la deuxième fois, Marcel retrouvait la « piste rouge ».

— Stop ! ordonna Albertini au chauffeur.

— Garde-à-vous !

Marcel, qu’on avait fait descendre, obéit instantanément. Loriot s’approcha de lui à grandes enjambées et le déserteur reçut la gifle sans broncher.

— T’as déjà tout oublié ? demanda le « Malgache ». Marcel n’avait rien oublié du tout. Comment aurait-il pu ? Seulement, il ne voulait pas y mettre du sien, entrer de lui-même dans le cirque infernal. Il voulait qu’on l’y pousse. Qu’ils sachent bien qu’ils avaient encore un homme devant eux. Que tout était à reprendre à zéro avec lui. Que la liberté l’avait pourri jusqu’à lui redonner le courage de la révolte. Il demeura muet. Une

deuxième gifle le décida enfin à dire le minimum.

— Disciplinaire Terrier, puni de six mois de Section d'Épreuve, je me mets au garde-à-vous, à vos ordres cheeeeef !

— Neuf mois ! rectifia posément Albertini. Neuf mois !

— Disciplinaire Terrier, puni de neuf mois de Section d'Épreuve, à vos ordres mon lieutenant !

Six mois plus trois pour tentative d'évasion de la Section Épreuve.

— Loriot, faites donc travailler un peu ce fainéant !

Le « Malgache » décrocha son sifflet. Debout, couché, marche canard, debout, couché, cinquante pompes. Loriot possédait le sens du rythme. Mais, curieusement, il obéit sans zèle excessif à l'ordre du lieutenant. Il ne poussa pas la « pelote » à ses limites, paraissant vouloir se réserver. En effet, il considérait l'évasion de Marcel comme un contentieux personnel avec le disciplinaire. Quelque chose ne concernant que lui.

— Terminé ! ordonna Albertini.

Walk fouilla au fond de la jeep et en sortit une seconde paire de menottes. Il referma l'un des bracelets d'inox autour de la chaîne qui reliait les poignets de Marcel et fixa l'autre au crochet de dépannage à l'arrière de la jeep. Puis il monta à bord du véhicule et le chauffeur embraya.

L'accélération brutale jeta Marcel à terre. Il essaya de se

relever, ses genoux heurtèrent un gros caillou et il retomba, traîné par la jeep, tournant comme une vrille autour de la chaîne des menottes. Le lieutenant Albertini leva la main et le chauffeur freina.

— Si tu veux pas courir, nous, on s'en fout, fit observer le sergent Latasse. On te traînera, c'est tout.

Le lieutenant abaissa la main. Marcel se mit à courir, essayant de bien garder sa distance avec le véhicule, de façon que la chaîne ne se tende pas trop et ne lui cisaille pas les poignets. La jeep accéléra progressivement, jusqu'au point de rupture, c'est-à-dire jusqu'à ce que Marcel ne puisse plus suivre et se laisse à nouveau tomber par terre. Il sentit le sol rocailleux lui déchirer les flancs. Et il gueula. Pas longtemps, la jeep stoppa presque aussitôt. Albertini attendit que Marcel se remette debout et abaissa la main.

— Plus vite, enculé !

Le lieutenant l'encourageait à sa façon.

Marcel, la bouche grande ouverte, balançant la tête de tous côtés, hors d'haleine, rattrapa la jeep et essaya vainement de monter à bord.

— Accélère, dit Albertini au chauffeur, cette salope veut nous dépasser.

Tout le monde rit. On appréciait beaucoup l'humour du lieutenant à la Section d'Épreuve. Marcel tomba à nouveau. Mais cette fois, il se laissa traîner sur le sol, décidé à crever plutôt que de courir encore, plutôt que de se faire la victime et le complice de ce jeu d'un autre âge. Albertini le comprit-il ? Il

demanda au chauffeur de s'arrêter et fit hisser Marcel à bord, la tête sur le plancher en ferraille, les jambes au-dehors.

Ils accomplirent ainsi une bonne partie du chemin. Mais, arrivés devant les ruines de la petite église, Albertini ordonna à Marcel de redescendre. Le déserteur recommença à courir derrière la jeep, qui roulait raisonnablement cette fois et qui franchit le grand portail de la Section d'Épreuve en klaxonnant, comme des chasseurs qui rentrent d'une bonne battue.

Marcel faisait face au mât en haut duquel flottait le drapeau français. Derrière lui, la Section disciplinaire au grand complet venait de s'aligner. Exceptionnellement, on avait arrêté le travail pour lui permettre d'assister, à titre d'exemple, au retour peu glorieux du déserteur, courant derrière la jeep du lieutenant comme les prisonniers des légions romaines couraient derrière le char de leur vainqueur.

— Demi-tour, droite !

Marcel effectua le demi-tour réglementaire et se retrouva face à la Section. De nouveau, il ressentit cette insondable impression de solitude. Ces hommes qui lui faisaient face paraissaient absents. La fatigue n'y était pour rien. Il s'agissait bien d'autre chose. Sans âme. Ils n'avaient plus d'âme. La vie qui habitait leur corps ne possédait plus de conscience. Les yeux cernés regardaient Marcel. Mais ces regards se perdaient loin derrière lui, comme si son corps avait été transparent.

Loriot s'avança vers le déserteur. Il portait quelque chose de très lourd dans les bras. Quelque chose que Marcel ne vit

pas du premier coup. Le « Malgache » s'agenouilla et, avec solennité, comme s'il procédait à un baptême, il releva le bas du pantalon de Marcel qui sentit aussitôt le carcan de fer qui se refermait sur sa cheville droite. Un déclic de cadenas. Marcel portait à présent, attaché à sa cheville au bout d'une lourde chaîne de deux mètres, un boulet de fonte d'une dizaine de kilos.

— Regardez bien ce pédé de Terrier ! gueula Albertini. Voilà à quoi ça mène de vouloir s'évader d'ici. Personne ne peut tailler la route de la Section d'Épreuve. Terrier, on savait où il se trouvait dès le premier jour. On aurait pu le reprendre aussitôt si on avait voulu. On a préféré le laisser s'enfoncer un peu plus dans sa merde. Que ça vous serve de leçon. Rompez !

Les premiers pas avec le boulet se révélèrent très pénibles. Quand il devait courir, Marcel prenait la boule de fonte sous le bras droit. Mais il s'empêtrait dans la lourde chaîne et tomba à plusieurs reprises.

Le premier soir, bien qu'il ait eu peu de trajet à accomplir puisqu'il tapa à la masse tout l'après-midi, sa cheville droite était entamée par le carcan de fer. À 19 h 30, après sept heures de masse, Loriot siffla la fin du travail pour Marcel. Le « Malgache » avait compté consciencieusement les coups de masse, à voix haute, allant jusqu'à noter les performances du disciplinaire sur un petit carnet rouge. Au coup de sifflet final, il l'accompagna à la douche que Marcel prit en courant, son boulet sous le bras. Sur le chemin des cellules, alors que le disciplinaire courait à son côté, Loriot, qui ne devait pas avoir

faim, commanda brusquement :

— Couché !

Marcel se jeta à terre, le nez dans les gravillons.

— Une heure de pompes, annonça tranquillement Loriot.

Les tractions épuisantes commencèrent. Une heure. Le bout du monde quand on souffre.

Loriot jubilait en tapant du doigt sur sa montre.

— C'est dur, hein, saloperie ?

Marcel essayait d'économiser ses forces au maximum. Il y allait doucement, méthodiquement, reprenait bien son souffle à chaque traction. Mais, brutalement, sans qu'il sache très bien pourquoi, ses bras se mirent à trembler. Et là commença son calvaire.

— Encore vingt minutes, c'est dur, hein, salope ?

Marcel éprouvait un mal de chien à se hisser au bout de ses bras. Tout son buste brûlait des feux de l'enfer.

— Encore dix minutes, c'est dur, salope ?

La jouissance ostentatoire de Loriot faisait plus de mal encore que les pompes. Elle donnait envie de tout laisser tomber. De se laisser aller aux coups, au vertige de l'abandon. Mais elle sécrétait aussi son propre antidote : le plaisir qu'on pouvait tirer de la freiner, en gagnant contre elle.

— Il te reste quatre minutes. C'est dur, quatre minutes quand on a mal aux bras, hein, pédale ?

La terre n'était plus pour Marcel qu'une énorme boule sale qu'il devait soulever à bout de bras, ramener doucement

contre sa poitrine, repousser ensuite de toutes ses forces.

— Terminé !

— Cheeeeef…, soupira simplement Marcel en se laissant aller sur les gravillons, les yeux au ciel.

Cette fois, on boucla Marcel dans un « frigidaire ». On appelait de ce nom les six cellules situées au bout du baraquement du groupe « rééducation », beaucoup plus froides que les quatre autres, enterrées dans la cave. Hergott voulait s'occuper de Marcel, mais Loriot s'y opposa. Il considérait comme son devoir de ne plus lâcher le disciplinaire d'une semelle.

Consciencieusement, il arrosa le sol de la cellule en prenant bien soin de ne pas laisser un centimètre carré de sec. Ensuite, il s'assura que Marcel, qui s'était déshabillé, ne cachait rien sous ses aisselles et dans son anus. Puis il rafla les vêtements et referma la lourde porte de la cellule.

Quelque chose clochait dans son comportement. Toute la journée, Marcel avait attendu une grêle de coups qui n'était pas venue. Il avait cru qu'il aurait à faire face à une colère dévastatrice du caporal-chef. À présent, il se retrouvait seul dans sa cellule, et Loriot n'avait pas levé la main sur lui. À peine l'avait-il insulté.

Marcel n'eut pas la candeur de croire à la pitié. Il comprit bien vite, au contraire, que Loriot faisait partie de ceux qui préfèrent jouir de la surprise. Marcel, il le savait, était à sa merci. Il n'avait qu'à tendre la main pour le cueillir. Il pouvait l'avoir à doses quotidiennes. Régulières. L'usure serait plus

profonde.

Marcel se demanda s'il pourrait tenir le coup. Sa réponse fut catégorique : non. Le cafard le prit à l'estomac. Comme un coup de poing. Ça commença comme ça : un creux subit dans le ventre. Et ça monta lentement. La boule nerveuse s'arrêta au larynx et le disciplinaire éprouva de la difficulté à déglutir sa salive. Jamais peut-être, il n'avait été aussi sensible à sa petitesse, à sa fragilité, à son insignifiance. Face à ce monde, il ne représentait rien. Il ne se trouvait nulle part sur la planète quelqu'un qui pense à lui. Et lui avait beau chercher dans son cœur et dans ses souvenirs, il ne voyait personne à qui dédier sa solitude.

Quand il fermait les yeux, il apercevait deux portes. Derrière la première, il y avait lui, couché, blême, immobile à jamais, la poitrine affaissée, sereine, calmée, inaccessible à la souffrance. Définitivement inaccessible à tout. Derrière la seconde se tenait Loriot plus Loriot plus Loriot. Une sorte de miroir déformant qui lui renvoyait une infinité de Loriot.

Il voulut ouvrir la première porte, chercha autour de lui quelque chose de coupant. La cellule avait été balayée avec soin. Pas le moindre morceau de verre. Pas de cuillère à avaler. On avait poussé le scrupule jusqu'à le débarrasser de son boulet. On agissait ainsi depuis que des disciplinaires avaient cherché à se pendre avec leurs propres chaînes.

Alors, il poussa un hurlement de kamikaze et se jeta la tête la première contre le mur. Du sang gicla, éclaboussant de rouge la chaux blanche. Marcel glissa à terre, évanoui.

8

Wolf venait de courir après des cailloux. Il s'était assis sur le cul, haletant, sa robe noire et brune encore toute hérissée, la langue pendante posée sur les redoutables canines comme une tranche de jambon de Paris.

Le lieutenant Albertini lui caressa affectueusement le museau. Le chien ne détourna pas la tête. Il regardait le disciplinaire, qui se tenait au garde-à-vous devant le bureau de son maître. Aucun de ses mouvements n'échappait à l'œil vigilant du chien. Il n'avait pas été spécialement dressé, Wolf. Non, c'était simplement un bon chien, bien fidèle, dont l'atavisme avait perdu jusqu'au souvenir de la liberté. Il aurait fait un disciplinaire exemplaire, Wolf.

— Terrier, pérora le lieutenant Albertini, je ne sais plus si je te l'ai dit, mais c'est confirmé par Paris. Tu feras trois mois de plus en Section d'Épreuve. Six plus trois. Tu connais le motif, pas la peine de revenir là-dessus. Mais un bon conseil, n'essaie plus de tailler la route. Ce serait si cher, la prochaine fois, que tu ne pourrais même pas payer. Tiens-toi peinard, et moi, je ferai le nécessaire pour te faciliter la vie.

Le lieutenant prit appui des deux mains sur son bureau, se hissa à demi de son fauteuil et se pencha. Walk le regarda, vaguement inquiet, prêt à intervenir.

— On t'a mis les chaînes. C'est bien. Comme ça, t'auras

moins de tentations. Et pour rattraper le temps perdu, comme tu n'as rien foutu pendant quelques jours, tu vas taper à la masse. Quinze jours. Le temps que tu réfléchisses. Aux ordres du caporal-chef Loriot. Dutertre ?

— À vos ordres mon lieutenant, hurla le responsable du groupe « rééducation » qui assistait à l'entretien.

— Allez me chercher Loriot.

Puis semblant découvrir le sang coagulé sur le visage de Marcel :

— Qu'est-ce que tu as au front, Terrier ?

Instinctivement, Marcel posa la main sur la bosse douloureuse, grosse comme un œuf et badigeonnée au mercurochrome, l'élixir magique de la Section d'Épreuve. Elle remontait à deux jours, cette bosse. Hergott avait découvert le disciplinaire évanoui dans sa cellule. Du sang coulait de son front largement entaillé. Mais, malgré quelques coups de « rangers » bien placés, il avait refusé de dire au caporal ce qui s'était passé.

— Je me suis cogné, mon lieutenant !

Loriot arriva en courant. Il se figea au garde-à-vous sans accorder un seul regard à Marcel.

— Je vous le confie, dit le lieutenant en désignant de la main ouverte le disciplinaire. Quinze jours de masse plus huit jours de « grand huit » histoire de le remettre en jambes. Ce sera tout !

— Demi-tour !

— Disciplinaire Terrier, puni de neuf mois de Section d'Épreuve, je fais demi-tour, à vos ordres, cheeeeef !

— Pas de gymnastique, direction le râtelier d'outils, marche !

Malgré la difficulté, Marcel termina à peu près entier ses quinze jours de masse. De mémoire de disciplinaire, c'était la première fois qu'une punition prenait cette ampleur. À la fin, le torse de Marcel n'était plus qu'un entonnoir bourré à craquer de muscles saillants et durs comme l'acier. Le disciplinaire s'offrait même le luxe de taper avec un seul bras avec la masse de seize kilos, ce qui mit Loriot dans des rages folles. Pourtant, le caporal-chef ne lui faisait pas cadeau d'un seul coup. Il avait fait ses comptes, Loriot. Douze heures par jour à 850 coups par heure, égale 10 200 coups. Il en tenait une comptabilité minutieuse, et Marcel ne s'arrêtait pas, le soir, avant d'avoir frappé très exactement 10 200 coups. Et ça, dans quelque état qu'il se trouve.

Trois fois par jour, avec une régularité qu'il devait tout autant à sa formation de sous-officier habitué à observer à la lettre le règlement ou la tradition qu'à son tempérament, Loriot frappait Marcel à coups de manche de pioche. Le matin au réveil, quand il lui cadenassait les chaînes aux chevilles, à midi, quand le disciplinaire mangeait en courant et tournait comme un cheval de cirque, et le soir, avant de le laisser seul dans sa cellule.

Un tel acharnement peut paraître morbide. Il faisait simplement partie d'un plan en trois points adopté tacitement

par tous les « cadres » de la Section d'Épreuve : « Briser les disciplinaires, leur fermer leur grande gueule, les obliger par tous les moyens au repentir. »

Après la masse, vint le « grand huit ». Marcel ne courait pas seul sur le circuit. Avec lui, un Polonais de vingt ans, Yvan Krapolski, matricule 150 249. Un déserteur, lui aussi.

Krapolski avait tout de suite plu à Marcel avec son visage imberbe, simple et franc, percé de deux yeux en perpétuelle agitation, et sa grande carcasse dégingandée de rouquin poussé trop vite. Ils n'avaient échangé que de brèves phrases, la nuit, par le trou de la paroi servant à passer la chaîne commune qui les attachait l'un à l'autre. Mais ils s'étaient reconnus comme frères. En tous points semblables. La même vie les habitait.

Courir avec des chaînes aux pieds, sur le circuit, constituait une difficulté supplémentaire que Loriot appréciait à sa juste valeur. Le bruit des maillons d'acier s'entrechoquant devait évoquer en lui la vieille Légion, celle qui jouait le jeu et portait ses chaînes avec dignité. « En ce temps-là, c'étaient des hommes, des vrais », disaient entre eux les vieux légionnaires.

— Yvan ! chuchota Marcel en courant, la main posée sur l'épaule gauche du Polonais.

— Douze, cheeeeef ! hurla Krapolski en passant, suivi de Marcel, devant Loriot qui comptait les tours.

— Yvan, tu veux tailler la route avec moi ?

Le bruit des chaînes traînant par terre permettait presque de parler à haute voix.

— T'as un plan ?

— Oui, je t'expliquerai cette nuit.

— Debout, pourriture !

Marcel se frotta les yeux. Il entendit gueuler Romero et s'ouvrir la porte de la cellule voisine, celle occupée par Krapolski. C'était pour ce matin. Ils en avaient décidé ensemble pendant la nuit.

Comme chaque jour, à 5 h 30 précises, Loriot entra dans la cellule de Marcel, un manche de pioche à la main. Il en porta deux ou trois coups cinglants, à la volée, sur les côtes du disciplinaire, comme pour se réchauffer le poignet.

— Debout, salope !

Loriot se pencha sur la cheville gauche de Marcel et la libéra du carcan de fer qui l'attachait à la chaîne commune. Marcel avala le quart de café tiède que lui tendit le caporal-chef, s'habilla rapidement puis sortit, au pas de gymnastique et se mit en position d'attente devant la porte, courant sur place.

— Repos !

Romero décrocha les deux chaînes du pilier et les jeta aux pieds des disciplinaires. Il s'agenouilla près de Krapolski et Loriot en fit autant près de Marcel. Ils s'apprêtaient à verrouiller les cadenas des carcans quand Marcel hurla :

— Go !

Les disciplinaires, avec un synchronisme d'autant plus surprenant qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de répéter, arrachèrent les chaînes des mains des deux « cadres », les firent tournoyer en l'air et les abattirent brutalement sur les visages stupéfaits de Loriot et de Romero. Les deux gardes-chiourmes étaient loin de se douter du coup. Ils tombèrent à la renverse, à moitié assommés. Marcel et Krapolski, dans la seconde qui suivit, débouchèrent dans la cour de la Section d'Épreuve. Personne. Tous les « cadres » prenaient leur café à la « popote ».

— Chacun pour soi ! gueula Marcel.

Il escalada le petit portail et s'engagea en courant sur la piste. Il ne fit pas dix mètres. Les phares d'une jeep qui remontait le chemin le prirent dans leurs faisceaux. Le lieutenant Albertini arrivait à pied d'œuvre. Sa journée commençait bien. Marcel quitta la piste et perdit pied, s'enfonçant d'un mètre dans la neige. Désespérément, il brassait la couche blanche comme un nageur de crawl. Mais il n'avançait presque pas. Le mur de neige ne se laissait pénétrer que lentement. Le disciplinaire sentit un bras musclé l'immobiliser à la gorge.

— Saloperie !

Il reconnut la voix du sergent Latasse. Le puissant étau du bras replié l'étouffait, l'asphyxiait. Marcel se dégagea d'un méchant coup de coude dans l'estomac du sergent. Il fit encore un mètre dans la neige, et tout à coup, quelque chose le stoppa net. Son crâne venait d'exploser silencieusement. Des milliers

de lucioles tournaient dans ses yeux. Il tomba à genoux. Loriot, le manche de pioche à la main, le traîna jusqu'à la piste.

— Venez ici, j'en ai un !

Krapolski, lui, avait réussi à semer ses poursuivants. Il fut ramené quinze jours plus tard, attaché au crochet de remorque de la jeep, courant comme un damné. Réfugié sur les flancs du « Kyrie Eleïson », il avait été trahi par un berger corse, effrayé par ce voisinage inhabituel.

Romero et Loriot transportèrent Marcel, évanoui sous les coups, jusqu'à sa cellule. Une heure plus tard, vers 8 h 30, Romero revint, accompagné d'Hergott.

— À poil !

Marcel n'esquissa pas un geste de révolte. La séance, il le prévoyait, allait être dure. Il aurait besoin de toutes ses forces pour s'en sortir. Il se déshabilla entièrement. Dehors, Loriot l'attendait. Marcel frissonna. Il ne devait pas faire plus de deux ou trois degrés au-dessus de zéro. Le caporal-chef demeura muet tout le temps qu'il attacha les chaînes aux chevilles du disciplinaire. Quand il se releva, il le fixa dans les yeux, un étrange sourire figé au coin des lèvres.

— Voilà ce que tu vas faire…

Une minute après, Marcel, nu comme au premier jour, traînant ses chaînes bruyantes, parcourait au pas de gymnastique les allées de la Section d'Épreuve, les mains en porte-voix autour de sa bouche.

— Je suis un con ! gueulait-il. J'ai voulu m'évader, mais je

suis trop con pour réussir. Je suis le roi des enculés ! Je suis un con…

Personne ne riait à cet étrange spectacle. Les disciplinaires moins encore que les autres. Aucun n'aurait voulu se trouver dans la peau de Marcel. À 9 heures, toujours nu, on le fit mettre au garde-à-vous devant le mât-drapeau, en présence de toute la Section silencieuse et immobile. Albertini s'approcha du disciplinaire.

— Terrier est trop con pour le comprendre. Mais je le répète, on ne s'évade pas d'ici. Loriot, à vous !

Le caporal-chef se détacha des rangs. Sa mission, sans être précisée, lui paraissait claire : en faire baver un maximum à Marcel. Il allait pouvoir donner libre cours à son talent, le « Malgache ».

— Garde-à-vous !

Les coups de poings et de pieds déséquilibrèrent Marcel qui fit un écart et rompit la position.

— J'ai dit garde-à-vous !

Re-séance.

— Dis-moi merci, salope !

— Disciplinaire Terrier, puni de neuf mois de Section d'Épreuve, merci, cheeeeef !

— Merci pour quoi, enfoiré ?

— Disciplinaire Terrier, puni de neuf mois de Section d'Épreuve, je vous remercie pour vos coups de pieds, à vos ordres, cheeeeef !

— Regarde ce drapeau. Regarde-le bien. C'est lui qui te nourrit. Dis-lui que t'es un con.

— Je suis un con ! cria Marcel en fixant le drapeau tricolore.

— Demande-lui pardon d'être un pauvre pédé !

— Pardon d'être un pédé !

Cette fois, les « cadres » rigolaient ouvertement.

— C'est bon ! décréta le lieutenant Albertini qui avait regagné son bureau, suivi de Marcel et de Loriot. Puisque cet enfoiré a voulu jouer au trappeur, on va l'encourager à continuer.

Ils poussèrent le disciplinaire, toujours nu, toujours enchaîné, vers l'extérieur de la Section d'Épreuve. Devant le mur d'enceinte. La couche de neige y atteignait une épaisseur de 1,20 mètre par endroits.

— Tu vas bien t'amuser, Terrier ! Tu vas creuser des tunnels dans la neige avec tes mains. Au coup de sifflet, tu te mettras au garde-à-vous et tu nous donneras de tes nouvelles ! Vu ?

Marcel plongea dans la neige qui lui brûla le corps. Ses mains s'engourdissaient de froid malgré leur activité fébrile. Il creusait comme un fou, sans y voir, respirant à peine, de la neige dans les yeux et dans la bouche.

Coup de sifflet. Marcel se redressa et se mit au garde-à-vous. À dix mètres de là, Loriot et Albertini l'observaient.

— Disciplinaire Terrier, puni de neuf mois de Section d'Épreuve, je creuse un tunnel, à vos ordres, mon lieutenant !

Un spectacle à peine imaginable : un homme enchaîné, violet de froid, pissant le sang de la tête et des jambes, au garde-à-vous dans la neige qui rosissait à son passage. Le sergent Bertos prenait des photos, malgré l'interdiction formelle. C'était trop beau. Il fallait immortaliser ça sur la pellicule.

À midi, les estomacs des cadres commencèrent à manifester quelque impatience. Les gradés, Albertini en tête, décidèrent de mettre fin au jeu du « trappeur » et d'aller déjeuner. Loriot, lui, reconduisit Marcel jusqu'à sa cellule.

— Regarde-la bien, lui dit-il. Ce sera ta « cagna » dorénavant. Albertini t'a filé trois mois de cellule. Et le caporal-chef s'en fut manger. À 13 heures, il revint, l'air très en forme, ragaillardi par un bon repas. Il traînait avec lui une odeur de frites qui fit saliver Marcel.

— Mets-toi au garde-à-vous, et chante jusqu'à ce que je te dise d'arrêter.

Loriot s'installa confortablement dans le couloir, le cul sur une chaise, le dernier *Lui* dans les mains. Marcel, nu, debout au milieu de la cellule dont la porte était restée ouverte, commença son récital. Tous les airs de la Légion y passèrent. Il dut même les bisser, les trisser.

« Nous sommes les hommes des troupes d'assaut… »

« Soldats de la vieille Légion. »

À plusieurs reprises, la tête lui tourna, les murs de la cellule se jetèrent à sa rencontre. À chaque fois, Loriot le releva à

coups de pieds.

— Chante !

« Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin, voilà du boudin… »

À 19 heures, après six heures de ce supplice, le caporal-chef rangea la chaise.

— Terminé pour ce soir. Je vais bouffer.

Marcel ne se faisait aucune illusion. Lui n'aurait rien. Pas le moindre quart d'eau. Pas le plus petit croûton de pain. Rien d'autre que la solitude, le froid et le cafard.

— Tiens, avec ça tu n'auras pas froid.

Loriot, debout dans l'encadrement de la porte de la cellule, se marrait comme un fou. Derrière son épaule, le visage béat de Romero, l'Espagnol, attendant la divine surprise.

Marcel prit la capote kaki. Et il comprit l'hilarité des deux hommes. C'était du jamais vu à la Section d'Épreuve. Loriot avait pris la peine de découper le manteau militaire avec une lame de rasoir, en fines lanières de deux centimètres de large. Il avait dû y passer une bonne heure. Cette nuit-là, le froid, qu'il considérait jusqu'alors comme un accident saisonnier de la nature, sembla plus vif et plus humiliant à Marcel.

Il resta vingt jours sans sortir de la cellule. Au régime maigre. Les dix premiers jours, il eut droit quotidiennement à un quart d'eau et un gros morceau de pain. Les dix jours suivants, son ordinaire s'améliora sensiblement. Il lui arriva

même de manger de la viande que Loriot jetait par terre, à même le sol de la cellule. Marcel, à ce régime, perdit une dizaine de kilos.

Un soir, Krapolski réintégra la cellule voisine. Mal en point lui aussi, après son évasion. Mais les deux copains purent reprendre leurs petites conversations nocturnes et leur moral remonta en flèche. Grasset, l'Allemand, le compagnon d'évasion de Marcel, les rejoignit peu après. Le coup de la cuillère, les chirurgiens de l'hôpital de Bastia commençaient à le connaître et ils lui avaient ouvert l'estomac de main de maître.

Au bout de vingt jours, le lieutenant Albertini estima que Marcel avait suffisamment mijoté dans sa cellule et ordonna qu'il travaille. Loriot, Dutertre et Latasse assuraient la « reprise en mains » – c'était le terme officiel – des trois « fortes têtes ». Le « Malgache » eut l'idée de les attacher ensemble par des chaînes aux pieds.

— Comme ça, ils ne pourront plus tailler la route !

Toute la Section d'Épreuve prit l'habitude de voir Grasset, Marcel et Krapolski courir ensemble, enchaînés les uns aux autres. Les cadres leur trouvèrent même des surnoms : « Le petit ménage à trois », « Les Dalton », « Les Pieds Nickelés ». Mais celui qui s'amusait vraiment de cette situation, c'était Loriot. Il avait trouvé un gag qui faisait se plier de rire les disciplinaires les plus endurcis. La petite comédie avait lieu quand les trois hommes tapaient à la masse sur le rocher.

— Krapolski, viens à côté de moi !

— Disciplinaire Krapolski, puni de six mois de Section

d'Épreuve, je viens à côté de vous, à vos ordres cheeeeef !

Les deux autres, soudés par les chaînes, suivaient, tirés par le Polonais.

— Grasset et Terrier, je vous ai pas dit de venir. Retournez au travail !

Bien sûr, ils entraînaient le Polonais avec eux.

— Krapolski, tu te fous de ma gueule ? Je t'ai dit de rester ici !

Krapolski revenait, tirant les deux autres par les chevilles.

— Grasset et Terrier, je vous avais dit de ne pas bouger. Une série d'enclume pour vous apprendre à obéir.

L'enclume pesait soixante-dix kilos. Il fallait la soulever cinquante fois au-dessus de la tête. Sans l'avoir souhaité, les « Dalton » étaient devenus les vedettes de la Section d'Épreuve. Le soir, à la « popote », à la troisième tournée de pastis, Loriot racontait leurs exploits aux autres « cadres ».

Girondi, un Italien de vingt-trois ans, rejoignit le trio en cellule. Il avait pourtant réussi le double exploit de s'évader et de ridiculiser les cadres.

Girondi avait été affecté à des travaux divers dans la Section d'Épreuve. Tantôt sous la responsabilité du sergent Dutertre, tantôt sous la responsabilité du sergent Negro, tantôt sous celle du sergent Bertos. Un après-midi l'italien décida de profiter de cette confusion dans le cahier d'ordres. Il alla tout d'abord se présenter au sergent Dutertre qui dirigeait

une corvée à l'extérieur de la Section d'Épreuve.

— Disciplinaire Girondi, puni de six mois de Section d'Épreuve, je dois me mettre aux ordres du sergent Negro !

Dutertre acquiesça et lui fit signe de disposer. L'Italien se présenta ensuite au sergent Negro qui travaillait, avec une équipe, à creuser une canalisation près du baraquement du groupe « rééducation ».

— Disciplinaire Girondi, puni de six mois de Section d'Épreuve, je dois me mettre à la disposition du sergent Bertos pour l'après-midi, à vos ordres cheeeeef !

Negro ne vit aucune malice là-dedans. Il demanda même à Girondi de se dépêcher de rejoindre son poste.

L'Italien se présenta à Bertos, qui faisait lui aussi creuser une canalisation, mais près de la porte de sortie.

— Disciplinaire Girondi, puni de six mois de Section d'Épreuve, je suis aux ordres du sergent Dutertre, à la tranchée extérieure !

Sur un signe de Bertos, il franchit le portail au pas de gymnastique, une pelle sur l'épaule et on ne le revit que huit jours plus tard. À cause d'une boîte de petits pois.

Girondi, réfugié dans le maquis, faisait chauffer une boîte de conserves dérobée dans une épicerie. Des paysans corses, méfiants, apercevant une fumée suspecte dans les broussailles, prévinrent les gendarmes qui vinrent cueillir l'italien en plein déjeuner. Lui aussi fut ramené derrière la jeep du lieutenant Albertini. Dutertre, Bertos et Negro faisaient partie du comité de réception qui l'attendait dans sa cellule.

— Relevez-vous et ramassez cette terre, nom de Dieu !

Quand Latasse jurait, les coups ne tardaient plus. Et les disciplinaires s'activèrent, l'échine courbée, la tête dans les épaules, tout leur corps tendu pour amortir au mieux les coups de manche de pioche.

Les trois mousquetaires étaient quatre à présent. Il y avait Grasset l'Allemand, Krapolski le Polonais, Girondi l'italien et Marcel le Français. Une belle illustration de l'Europe enchaînée. S'ils ne pouvaient plus faire un pas l'un sans l'autre, l'amitié n'y jouait que pour très peu. Les chaînes qui unissaient leurs chevilles les rendaient inséparables.

C'était l'époque où les disciplinaires travaillaient à la « colline ». Sisyphe le Corinthien lui-même aurait reconnu là la marque incontestable des Enfers. Le travail consistait à creuser dans le sol pour élever à côté du trou une colline de terre d'une dizaine de mètres de hauteur. Quand la colline avait atteint un volume satisfaisant aux yeux des « cadres », les disciplinaires l'effaçaient en commençant par son sommet et ils la transportaient dans un autre coin de la Section. Ainsi, la « colline » avait déjà fait plusieurs fois le tour du quadrilatère. Les disciplinaires affectés à ce travail déplaçaient la terre dans des « gamates », c'est-à-dire des fûts ayant servi au transport de l'huile de moteur et contenant environ une cinquantaine de kilos. Ces « gamates » avaient ceci de particulier que leur rebord inférieur, celui qui reposait sur l'épaule, était suffisamment tranchant pour attaquer les chairs. On vit même des tendons coupés par la ferraille.

La « colline » constituait bien un travail infernal, jamais

terminé, toujours recommencé, destructeur, inutile, absurde. Mais pour Grasset, Krapolski, Girondi et Marcel la « colline » s'était faite montagne. En effet, ils devaient remplir eux-mêmes leurs gamates de terre, les charger sur l'épaule, descendre ou monter la « colline » selon qu'elle était en construction ou en destruction – au pas de gymnastique avec leurs cinquante kilos de charge, en synchronisant leurs mouvements de façon qu'aucun d'entre eux ne soit déséquilibré par les chaînes qui le reliaient aux autres. Courir dans ces conditions, chargés comme des mulets et les pieds entravés par les chaînes communes tenait du prodige. Évidemment, l'effet recherché par les « cadres » était souvent atteint. Et les gamates des quatre mousquetaires se retrouvaient une fois sur deux cul en l'air. La punition – cinquante « enclumes » chacun – n'empêchait rien. Leur aurait-on promis de leur couper le cou qu'ils n'auraient pu mieux faire.

— Ramassez cette terre et garde-à-vous ! gueula encore le sergent Latasse.

Les quatre disciplinaires, se servant de leurs mains comme de pelles, ramassèrent la terre qu'ils avaient eu tant de mal à amener jusque-là. Puis ils se mirent au garde-à-vous.

— Terrier, à toi l'enclume !

Marcel souleva cinquante fois la masse de fonte et la passa à Girondi. L'Italien compta lui aussi, en grimaçant, jusqu'à cinquante. Quand le tour de Krapolski arriva, le Polonais prit l'enclume, la souleva au-dessus de sa tête et la balança le plus loin possible. C'est-à-dire qu'elle alla s'écraser à deux mètres

de là, aux pieds de Latasse qui fit un bond en arrière.

— C'est vraiment trop con, ce petit jeu, laissa tomber Krapolski en se crachant dans les mains.

Latasse souffla si fort dans son sifflet que tous les cadres présents accoururent, le manche de pioche à la main, croyant à une révolte générale.

— Cet enfoiré a essayé de me balancer l'enclume sur la gueule ! En-cu-lé-va !

Le sergent ponctuait sa phrase de coups de pieds dans le bas-ventre du Polonais qui esquivait du mieux qu'il pouvait.

— Fais-lui donc faire une heure de pelote ! suggéra Loriot.

Latasse, qui savait reconnaître ses maîtres même quand ils étaient ses subordonnés, approuva le caporal-chef.

— Krapolski, une heure de pelote !

Naturellement, on ne le dissocia pas des trois autres.

Grasset, Girondi et Marcel le suivirent fidèlement dans l'harassant exercice, firent le même nombre de pompes que lui, marchèrent en canard comme lui, rampèrent comme lui. Les chaînes communes créaient une indescriptible communauté de souffrance. Girondi, surtout, prit très mal ce surcroît de travail.

— Salope de Polak ! Ce soir, je te fais une tête au carré !

Krapolski avança sa lèvre inférieure et leva un sourcil méprisant vers l'italien.

— Ta gueule, Rital ! Des mecs comme toi, j'en chie tous les matins !

Les deux hommes étaient en sang et ne tenaient plus sur leurs jambes flageolantes. Latasse et Loriot se marraient, le képi en arrière sur leurs crânes, comme le dimanche, après l'arrivée du tiercé, quand ils voyaient Hergott jeter ses tickets perdants à terre et les piétiner en les injuriant. Latasse et Grasset regardaient les deux disciplinaires se régler leur compte.

Girondi avait attaqué le premier. D'ailleurs, il avait insulté Krapolski tout l'après-midi, entretenant en lui avec une démesure toute latine une haine farouche qui venait enfin de se concrétiser. Dès que Latasse lui avait décadenassé ses chaînes, il s'en était saisi et avait bondi sur le Polonais. Ce dernier, que Loriot désentravait, s'était lui aussi armé d'une chaîne. Et les deux disciplinaires, comme des chevaliers ayant dérogé à leur rang et combattant à pied, se balancèrent à tour de rôle les lourds maillons sur la tête, dans les jambes, sur le torse.

Deux minutes suffirent pour qu'ils se neutralisent. Ils titubaient, prenant appui contre le mur, dégoulinant de sang et de sueur, la bave aux lèvres, exsangues. Chacun avait retrouvé sa langue maternelle pour insulter l'autre, leurs connaissances du français s'avérant insuffisantes pour exprimer correctement leur haine réciproque. Mais ils ne faisaient plus que s'insulter. Toute force les avait quittés. Les chaînes pesaient des tonnes au bout de leurs bras ballants.

— Fini de rigoler, annonça Loriot. Girondi et Krapolski, une heure de pelote pour avoir semé le bordel dans les cellules.

Loriot pensait qu'il n'était pas mauvais que les

disciplinaires fassent de temps en temps leur propre police. Cela constituait même sa méthode favorite de gouvernement. Mais il fallait que même le vainqueur, si vainqueur il y avait, de ces « jugements de Dieu », sente qu'au-dessus de lui planait la loi suprême du « cadre ».

Les deux hommes partirent en courant, au milieu de la cour, sous les projecteurs, vers cette heure supplémentaire de souffrance. Ils avaient épuisé leur stock d'injures internationales. Et chacun d'eux en était à salir la mémoire de la quatrième génération de l'autre.

— Quelle engeance ! soupira Loriot.

Grasset venait de fumer sa première cigarette depuis des siècles. Il sortit des chiottes en titubant, les yeux extatiques, la respiration bloquée sur la dernière bouffée. Les trois autres disciplinaires étaient restés debout, au garde-à-vous, devant la porte percée d'un cœur romantique. Ils ne pouvaient pas bouger. Toujours les chaînes communes.

Il régnait un intense trafic de cigarettes à la Section d'Épreuve. On échangeait les petits cylindres blancs contre n'importe quoi. Contre de la nourriture, contre la promesse de faire une partie du travail de l'autre. Certains y mêlaient le trafic de leur corps. Contre cinq cigarettes, on pouvait leur faire l'amour. Mais ni Grasset, ni Krapolski, ni Girondi, ni Marcel ne pouvaient encore accéder à ce trafic que les « cadres » toléraient plus ou moins selon leur humeur. Isolés le soir dans leurs cellules, les quatre disciplinaires n'approchaient que rarement les autres.

Le caporal Romero avait fourni la cigarette dont Grasset s'était délecté dans les chiottes. Les quatre hommes travaillaient à la colline. Ils avaient montré de la bonne volonté ce matin-là. Et puis, Loriot passait une visite médicale à Corte. L'ambiance s'en trouvait plus détendue. Romero, l'Espagnol, était passé devant eux. Ostensiblement, il avait laissé tomber un mégot allumé long de quatre bons centimètres. Grasset s'était montré le plus vif. Sa main couverte de boue s'était abattue sur le mégot une fraction de seconde avant celle de Girondi. L'Italien, malgré ses grognements furieux, n'avait rien pu faire, battu sur le fil. L'Allemand s'était alors redressé, mis au garde-à-vous, cachant dans sa main droite repliée le mégot qui se consumait lentement en laissant échapper de lourdes volutes grises visibles à dix mètres.

— Disciplinaire Grasset, puni de six mois de Section d'Épreuve, je demande l'autorisation d'aller chier, à vos ordres cheeeeef !

— Autorisation accordée, avait balancé Romero, complice.

— Autorisation accordée, à vos ordres cheeeeef !

Et Grasset avait couru jusqu'aux chiottes, entraînant les trois autres disciplinaires derrière lui.

Girondi, mauvais perdant, avait bien essayé de le faire tomber en bloquant brutalement la chaîne qui reliait sa cheville à celle de l'Allemand. Rien à faire. La cigarette avait accompli un miracle. Grasset volait.

— Tu m'en fileras, Grasset ? avait gueulé Marcel au risque d'être entendu.

— Mes couilles ! avait répondu l'Allemand en s'engouffrant dans les chiottes.

Et les trois autres avaient attendu, au garde-à-vous devant la porte en bois, inspirant à pleins poumons les miasmes épouvantables de la fosse, mais porteuses aussi de cette odeur âcre et jouissive du tabac qui se consume.

Le disciplinaire Tordjmann, un Allemand de vingt ans, avançait au pas de gymnastique. Tordjmann, pour toute la Section d'Épreuve, c'était « Toto ». Un doux dingue, pas méchant pour deux sous. Il s'était fait prendre plusieurs fois à vider les poches de ses camarades, à Djibouti, et on l'avait gratifié de trois mois de Section d'Épreuve. Il s'agissait de ce qu'on peut appeler un « irresponsable ». Lourd de corps et d'esprit, le grand Bavarois promenait sa carcasse disloquée, plantée d'une tête bouffie qu'il n'était pas besoin d'autopsier pour savoir qu'elle ne contenait rien d'autre que du vent.

Tout le monde jouait avec Tordjmann, qui s'était fait peu à peu l'apparence et le comportement de l'idiot du village. À la Section, on lui donnait des travaux légers à faire. Pas compliqués surtout. Creuser un trou. Le reboucher. Porter les outils à ses camarades. Aller chercher des bières au foyer. « Toto » paraissait être le seul disciplinaire heureux. Un sourire permanent sous ses yeux de Pierrot, il semblait toujours courir à la recherche de lui-même.

Bref, « Toto » était jobard. Comme on dit à la Légion, il « gobait les mouches ». Le bélier mascotte de la Section d'Épreuve pouvait se montrer jaloux. « Toto » avait pris sa

place dans le cœur des cadres. Ils l'aimaient bien, les gradés. Ils ne le bousculaient jamais. Parfois même, ils jouaient avec lui. Tordjmann croisa le sergent Latasse au coin du baraquement des douches.

— « Toto », viens ici !

— Disciplinaire Tordjmann, puni de trois mois de Section d'Épreuve, à vos ordres cheeeeef !

— « Toto », rappelle-moi… Comment s'appelle ta mère ?

— J'ai pas de mère, chef !

— Et ton père ?

— J'ai pas de père, chef !

— Bon… Bon… Et, comment ça s'appelle quelqu'un qui n'a ni mère ni père ?

— Un bâtard, chef !

— Et qu'est-ce que ça fait, à la Légion, un bâtard ?

— Cinquante pompes, chef !

« Toto », sans se départir de son sourire béat, plongea aux pieds de Latasse et fit sans broncher ses cinquante pompes. Il se releva, secoué d'un gros rire idiot. Il aimait bien qu'on l'aime, Tordjmann. Il aimait bien qu'on le fasse travailler. Ça le rassurait. Dix mètres plus loin, Romero, qui avait observé la scène, l'arrêta à son tour.

— Ça va, « Toto » ?

— Disciplinaire Tordjmann, puni de trois mois de Section d'Épreuve, ça va cheeeeef !

— Dis-moi, « Toto », je me demandais… Comment s’appelle ta mère ?

— J’ai pas de mère, chef !

— Ton père alors ?

— J’ai pas de père, chef !

— Comment ça s’appelle, d’après toi, quelqu’un qui n’a ni père ni mère ? Un bâ…

— Un bâtard, chef ! cria Tordjmann tout heureux d’avoir devancé le caporal.

— Bien. Et qu’est-ce que ça fait, un bâtard ?

— Cinquante pompes, chef !

« Toto » plongea et commença les pompes.

— Vas-y « Toto », t’es le meilleur ! l’encouragea Romero.

Tordjmann rougit du compliment et accéléra sensiblement l’allure de ses pompes. Il se releva, fier comme un pape.

— Merci, chef !

Depuis cinq mois, Marcel portait les chaînes la journée et dormait en cellule. Il avait fini par s’y créer ses habitudes. Il en connaissait chaque recoin, chaque aspérité. Une petite pièce, même absolument vide, cache des tas de secrets lorsqu’on n’a rien d’autre à faire que de les découvrir.

Jusqu’à présent, hormis Krapolski, son voisin, Girondi et Grasset, Marcel n’avait eu que peu de contacts avec les autres disciplinaires de la Section. Même quand ils travaillaient

ensemble à la « colline », ils ne s'observaient que très peu. Et l'interdiction de parler bloquait toute tentative de faire connaissance. Et puis, lui, Marcel, porteur de chaînes, faisait partie de l'aristocratie des disciplinaires. Ne taille pas la route qui veut. Ça crée des jalousies, ces petits détails. Il se trouvait des disciplinaires pour se montrer jaloux des chaînes de Marcel. Il s'en rendit compte le soir où il réintégra le groupe « rééducation ».

— Terrier ! T'as compris à présent ?

— Oui mon lieutenant !

Albertini nageait dans la douceur de vivre. Un très bon jour. L'équipe de hand-ball de la Section d'Épreuve avait battu celle de la CIS de Corte par quatorze buts à douze. Albertini avait marqué quatre buts. Loriot, toujours aussi poli, trois seulement. Il suffit finalement de peu de chose pour transformer l'atmosphère d'un camp disciplinaire. Marcel se demandait quand même quel tour de salaud on allait encore lui jouer. Albertini le rassura tout de suite.

— Si je t'ai fait venir, c'est pour te dire qu'on va te remettre dans le groupe « rééducation ». Tu garderas les chaînes quelque temps encore. Pour qu'on soit bien sûrs que tu as compris. On verra dans un mois. Loriot, accompagnez-le !

Le « Malgache » escorta directement Marcel jusqu'au baraquement du groupe « rééducation ». Là, il le remit entre les mains d'Hergott.

— T'inquiète pas, Terrier, lui dit Loriot avant de le quitter.

Je suis toujours ton ange gardien. Toi et moi, on ne se quitte plus.

Marcel, qui croyait être débarrassé de Loriot, entra dans le baraquement de tôle ondulée sans aucun enthousiasme. Il regrettait presque sa cellule.

Les disciplinaires du groupe se tenaient debout devant les tables, au garde-à-vous. Ils attendaient Hergott pour commencer. Marcel prit une place en vitesse. Les deux hommes entre lesquels il se faufila se poussèrent en marmonnant des injures.

Hergott entra dans sa « cage à poule » grillagée et siffla une fois. Aussitôt, les disciplinaires plongèrent le nez dans leurs gamelles et l'on n'entendit plus que des déglutitions bruyantes et pressées. N'ayant ni cuillère, ni fourchette, ni couteau, ils étaient obligés d'aspirer leur nourriture comme des porcs qui fouillent le sol de leur groin. Deuxième coup de sifflet. Tout le monde reposa sa gamelle. Tant pis pour ceux – rares – qui n'avaient pas terminé.

— Une heure de chant ! annonça Hergott.

Chacun prit place au pied de son lit, au garde-à-vous. Et pendant une heure, les disciplinaires chantèrent, les yeux vagues, absents.

Coup de sifflet. Tout le monde au lit. Et Hergott éteignit l'électricité. Marcel allait se coucher lui aussi quand un grand maigre, au nez crochu et à la mâchoire chevaline, lui barra le passage.

— Tu sais qu'à cause de toi, on a eu droit à trois « corridas » la semaine dernière ?

C'était vrai. À trois reprises, la semaine passée, Loriot avait trouvé que Marcel « ne branlait rien », selon sa propre expression. Il avait même observé que les « gamates » de terre qu'il transportait n'étaient pas toujours pleines à ras bord.

Au lieu de punir Marcel, il trouva plus habile de punir les autres disciplinaires. Ça vous casse un esprit de corps en moins de deux, ce genre de procédé. Et c'est bon pour les « cadres ». Avec ça, ils ont la certitude que les disciplinaires ne s'entendent pas sur leur dos.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute, répondit Marcel en écartant du bras le grand mec à la mâchoire chevaline.

Il allait se hisser jusqu'à son lit, lorsqu'il sentit qu'on le retenait par les pieds. Marcel se laissa retomber à terre. Ils étaient trois cette fois. L'obscurité ne permettait pas de mettre un nom sur leurs visages.

— Faut pas te croire tout permis parce que t'as les chaînes ! fit l'un d'eux.

C'est lui qui donna le signal de la curée. Une dizaine de disciplinaires accoururent et tombèrent sur Marcel qui avait saisi un tabouret pour se protéger. Il ne put rien, submergé par le nombre. Et les autres ne l'abandonnèrent par terre que lorsqu'ils eurent la certitude qu'il était bien assommé.

Depuis sa « cage à poule », Hergott n'avait rien perdu de la scène. Il se fâcha, pour la forme.

— Terrier, une heure de pelote pour t'apprendre à foutre le bordel au groupe !

Deux ou trois seaux d'eau réveillèrent Marcel qui suivit docilement Hergott dans la cour.

9

Faucon se tenait au garde-à-vous tout en haut de la butte de terre. Grand, très maigre, un visage d'enfant soucieux. À ses pieds enchaînés, les autres disciplinaires s'affairaient, la gamate sur l'épaule, la pelle ou la pioche à la main. À quelques mètres de là, un groupe cassait les cailloux à coups de masses et des hommes ramenaient au pas de course sur la colline de pleines brouettes de gravillons.

Un cordon de « cadres » encerclait le pied de la colline. Tous étaient là, mains derrière le dos, un gourdin à proximité : Dutertre, Latasse, Negro, Bertos, Romero, Retter, Loriot et les autres. En principe, un par disciplinaire, chacun couvant d'un œil inquisiteur le poulain dont il avait la charge. Retter, lui, ne quittait pas Faucon du regard.

Un cas, ce disciplinaire. Entré au début du printemps à la Section d'Épreuve pour « insultes répétées envers des supérieurs », il avait, depuis, passé son temps à dire « non ». Il refusait catégoriquement d'entrer dans le système répressif, de s'en faire le complice. Sa révolte, toute passive, consistait en une définitive inertie. Les seuls gestes qu'il ait faits lui avaient servi à se nourrir. Et encore, faiblement. « Faucon, tape à la masse ! » « Non sergent ! » « Faucon, cinquante pompes. » « Non sergent ! » Et rien n'avait pu changer son attitude d'un iota. Ni les coups, ni les jours de cellule à poil, sans manger, ni les rallonges de punition. Albertini lui-même avait dû

renoncer.

« On peut quand même pas le fusiller, cet enculé ! », tonnait, le soir, à la « popote », le caporal Retter qui avait la charge de ce disciplinaire français de vingt-quatre ans. Pour la première fois, un homme leur posait un vrai problème. La Légion, qui avait percé des montagnes à la main, qui avait livré les combats les plus héroïques, n'allait quand même pas capituler devant un « cabochard ». Toujours est-il qu'un mois après son entrée à la Section d'Épreuve, le cas Faucon n'avait pas encore trouvé de solution. On l'aurait tué sur place, mais on ne lui aurait pas fait déplacer un caillou.

« Puisqu'il ne veut rien foutre, on va le gâter », avait proposé Loriot. Et les « cadres » avaient fini par décider que Faucon resterait debout, au garde-à-vous, toute la journée, sur les lieux de travail.

Faucon, du haut de sa butte de terre, vit l'horizon tournoyer. Les oliviers et les châtaigniers prirent à ses yeux fous une insoutenable vitesse giratoire. Le disciplinaire se laissa tomber.

— Relevez-le ! gueula Retter.

Quatre hommes se précipitèrent sur Faucon, le prirent sous les aisselles et le remirent debout.

— Faucon, reprends ta place en haut de la butte !

Silencieusement, muet – il ne s'était non plus jamais présenté réglementairement – le disciplinaire se hissa péniblement au sommet de la « colline » de terre.

— Reprenez le travail !

De nouveau, les pelles raclèrent le sol, les lourdes gamates se remplirent sur les épaules déchirées ; les disciplinaires, au pas de gymnastique, déplaçaient la « colline » d'une vingtaine de mètres. Faucon, lui, demeurait immobile sur la butte. Jusqu'à ce que son socle de terre s'effrite sous les coups de pelle et de pioche et qu'il tombe, sans quitter sa position de garde-à-vous, raide comme un bateau qui sombre.

— Faucon, relève-toi !

Le disciplinaire remonta sur son socle qui s'était abaissé d'un bon mètre. La tête lui tourna presque aussitôt. Quatre heures qu'il restait ainsi immobile. Il battit l'air de ses deux bras, cherchant un appui qu'il ne trouva pas et retomba, le nez dans la terre gluante.

— Terrier ! Krapolski ! Relevez-le !

Marcel s'approcha de Faucon, le prit sous un bras. Le Polonais en fit autant de l'autre côté. Faucon murmura quelque chose pendant qu'ils le traînaient jusqu'au sommet de la butte de terre.

— Quoi ? grogna Krapolski entre ses dents.

Marcel, tout en marchant, approcha son oreille des lèvres blêmes et craquelées de Faucon.

— Les gars, soyez chouettes, envoyez-moi à l'hôpital…

— Ces conneries… lança Krapolski.

Ils le redressèrent sur son pic de terre mouvante où il trouva un équilibre précaire. Les deux disciplinaires n'avaient pas tourné le dos que déjà Faucon se laissait à nouveau glisser en bas de la butte.

— Terrier, Krapolski, relevez-le !

Marcel souleva Faucon. Un peu plus brutalement cette fois. Il en avait marre. Krapolski en avait marre. Tout le monde en avait marre de Faucon. Même les disciplinaires se désolidarisaient de lui. Ils ne comprenaient pas bien son entêtement tout passif. Ils auraient peut-être soutenu un révolté véhément.

À leur décharge, il faut dire qu'à cause de lui, à cause de son refus de travailler, le groupe « rééducation » avait droit à une « corrida » ou deux par soirée. Le fameux principe de Loriot. Ne pas châtier les coupables, mais punir ses camarades. La politique des otages.

Marcel venait juste de s'endormir après une heure de chant et une série d'obus. Il s'était jeté en travers de son lit, sans même le défaire. Trop crevé.

Comme dans un mauvais rêve, il entendit des coups de sifflet. Il remua un peu et se rendormit. Les coups de sifflet se firent plus autoritaires. Cette fois, il se redressa et aperçut les autres disciplinaires qui s'étaient déjà mis au garde-à-vous au pied des lits. Retter, Loriot et Romero sifflaient à perdre haleine.

— Tout le monde dehors ! Corrida ! Et n'oubliez pas de remercier votre copain Faucon !

Au pas de gymnastique et à la queue-leu-leu, les disciplinaires quittèrent le baraquement et, dociles comme des lions déchus, édentés et bien dressés, ils se mirent à tourner

en rond, en courant au milieu de la cour.

La « corrida » se composait de trois parties bien distinctes. Une, les disciplinaires quittaient le baraquement, nus, et pendant ce temps, les « cadres » démolissaient les lits, mélangeaient les draps, les couvertures et les paquetages au milieu de la pièce.

Deux, les disciplinaires tournaient en courant à l'extérieur, jusqu'à ce qu'un « cadre » décide d'en finir. Ça pouvait durer dix minutes comme ça pouvait durer une heure. Ils appelaient ça la « Piste aux Etoiles », du nom d'une célèbre émission de télévision sur le cirque.

Trois, les disciplinaires rentraient et devaient refaire leurs lits, retrouver chacun son paquetage et le présenter à l'inspection bien « au carré ».

Une « corrida » pouvait raccourcir de deux heures le sommeil déjà insuffisant des disciplinaires[25]. Généralement, vicieux, les cadres attendaient minuit pour en donner le signal, les surprenant ainsi quelques minutes à peine après leur assoupissement. Régulièrement, les « corridas » étaient suivies de séries de pompes pour ceux qui n'avaient pas montré assez de zèle. Ce fut le cas de Marcel ce soir-là.

— Terrier, gueula Loriot, cinquante pompes ! La prochaine fois, tu feras attention à mieux présenter ton paquetage.

Quand Marcel se hissa dans son lit, il était presque 2 heures du matin. Il s'endormit comme une brute. À 3 heures, Retter et Romero, saturés de bière, firent une autre incursion dans la chambrée en sifflant à pleins poumons. Quelques coups de bâton firent taire les récalcitrants qui grognaient des injures.

Et tout le monde repartit à poil tourner dans la cour tandis que les deux caporaux s'en donnaient à cœur joie avec les lits et les paquetages.

À 4 heures, les disciplinaires rentrèrent. Cette fois, il n'y eut pas de séries de pompes. Les cadres, congestionnés, montraient des signes de fatigue. Et le réveil avait lieu une heure et demie plus tard.

Au matin, les disciplinaires, harassés par cette nuit de folie, montrèrent peu d'enthousiasme à chanter au pied du mât-drapeau. Quelques coups tombèrent au hasard sur les têtes et les gradés distribuèrent une bonne dizaine d'heures de pelote.

Faucon, enchaîné, qu'on avait tiré de sa cellule, était demeuré ostensiblement muet tout le temps que ses camarades avaient chanté. Mais lui, constituait un cas « clinique » pour les cadres. La joie qu'ils auraient éprouvée à lui taper dessus, ils la reportèrent entièrement sur les autres disciplinaires.

— Pelles, pioches et gamates ! hurla Latasse.

Cela signifiait qu'ils allaient encore se payer une journée de « colline ». La déplacer une fois de plus. Combien de tours du camp avait-elle déjà faits, cette montagne de terre ?

Les disciplinaires gagnèrent au pas de gymnastique, à la queue-leu-leu, chacun accroché à l'épaule de celui qui le précédait, les râteliers d'outils, tout au fond de la Section. Et le travail absurde recommença. Les mains, rongées par les ampoules, reprirent contact avec les manches en fer des

pioches et des pelles. Les épaules meurtries reçurent à nouveau les lourdes et tranchantes gamates. Faucon, comme à l'accoutumée, se dressa au garde-à-vous en haut de la butte, drapeau dérisoire, souillé et loqueteux.

Vers 11 heures, coups de sifflet. Le travail s'arrêta et tous les disciplinaires s'interrogèrent du regard. Quelle mouche venait encore de piquer les cadres ?

— Faucon, à genoux ! gueula le caporal-chef Alban.

Faucon obéit, l'air ailleurs. Il s'agenouilla au pied de la butte. Et les disciplinaires reçurent l'ordre de vider dorénavant sur lui leurs gamates de terre. Ils le firent, sans se poser d'autres questions.

Vers 11 h 30, la pluie se mit à tomber. Faucon resta agenouillé. Son visage, couvert de boue noirâtre, laissait apparaître des filets de sang que la pluie diluait. Des cailloux l'avaient blessé à la tête. Mais il ne bougea pas d'un millimètre, immobile comme un sphinx de pierre. Quand la terre arriva à hauteur de sa poitrine, Alban lui ordonna de se relever et de s'agenouiller un peu plus loin. Les disciplinaires tournèrent à nouveau en courant autour de lui, chacun lui déversant sa gamate de terre mouillée sur la tête.

À midi, le groupe « rééducation », au garde-à-vous autour des tables, commença à manger au coup de sifflet. Faucon, lui, l'obus de vingt kilos dans les bras, regardait faire ses camarades.

— Tu boufferas pas tant que tu travailleras pas ! avait

décrété Alban, qui surveillait le repas.

Après l'obus, Faucon dut faire le « crapaud ». Cela consistait à rester en équilibre à un mètre du sol, écartelé, le corps en suspension, les extrémités des membres reposant sur quatre tabourets. Sous le corps du disciplinaire, un obus à l'ogive pointue qui lui rentrait dans le ventre à la moindre défaillance.

Faucon ne put supporter cette position plus de deux minutes. Il se laissa aller tout à coup, et sans le réflexe du caporal Alban qui balança l'obus d'un coup de pied, il se serait sérieusement blessé au ventre. L'après-midi s'annonçait des plus sinistres. En fait, il constitua une véritable torture pour tous.

— Dorénavant, c'est Faucon qui vous commandera ! décida Loriot après la reprise du travail.

Personne ne voyait où il voulait en venir. Le « Malgache », pourtant, se montrait sûr de son fait. Faucon regagna le sommet de la « colline ».

— Dis-leur d'aller plus vite à ces enculés ! gueula Loriot.

— Plus vite, enculés, répéta Faucon d'une voix neutre.

— Dis à Terrier de courir.

— Terrier, cours !

Interdits, les disciplinaires ralentirent la cadence comme un seul homme. Loriot distribua quelques coups de manche de pioche pour montrer qu'il ne plaisantait pas.

— Dis à Krapolski de faire cinquante pompes pour lui

apprendre à parler !

— Krapolski, dit Faucon, cinquante pompes !

— Compte-les toi-même, Faucon, hurla Loriot. C'est toi le chef de ces enculés !

Faucon descendit de sa butte et se plaça à côté du Polonais qui s'était jeté à terre.

— Krapolski, cinquante pompes, répéta-t-il. Une… deux…

Le Polonais serrait les dents.

— Cette ordure de Faucon qui joue les chefs à présent, râla-t-il. Il va pas s'en tirer comme ça…

— Faucon, sur ton perchoir, et dis-leur d'accélérer la manœuvre !

Faucon se hissa péniblement jusqu'au sommet de la butte.

— Plus vite, gémit-il.

Marcel s'approcha de lui avec sa gamate pleine sur l'épaule. Il la lui déversa sur les pieds en lui décochant un coup de coude au passage.

— Si tu continues, murmura-t-il, il va t'arriver des bricoles.

— Cinquante pompes à Terrier pour avoir parlé ! triompha Alban.

— Terrier, cinquante pompes, transmit Faucon qui redescendit de son piédestal et compta les tractions avec Marcel.

Le petit jeu dura tout l'après-midi. Faucon avait distribué cinq cents pompes environ, à son corps défendant. Loriot

l'avait obligé à faire accélérer les rotations de gamate jusqu'à un point que les disciplinaires n'avaient jamais atteint. Le soir, il fallut que tous les gradés s'y mettent pour leur enlever Faucon des mains. Girondi et Krapolski, réconciliés par la haine, voulaient l'étrangler sous la douche. La nuit ne fut pas plus clémente que le jour. Deux « corridas ». Les disciplinaires étaient brisés. Tous avaient le même nom sur les lèvres, synonyme de vomissure : Faucon. Pour un peu, Loriot aurait passé pour une victime.

Le lendemain était un dimanche. Les disciplinaires, toujours sous les ordres de Faucon, travaillèrent toute la matinée à la « colline ».

— Envoyez-moi à l'hôpital, les gars, supplia Faucon à plusieurs reprises.

— D'accord, on va se démerder, finit par dire Krapolski qui passa le mot à ses camarades.

Mais la surveillance trop sévère ne leur permit pas de mettre leur projet à exécution. Bayern, l'Allemand, essaya tout de même de casser une jambe de Faucon avec sa masse. Il ne réussit qu'à l'érafler, lui arrachant un hurlement de douleur.

L'après-midi était consacré au raccommodage des vêtements à l'intérieur du groupe. Faucon, lui, fut enfermé en cellule. Vers 5 heures, les disciplinaires repassèrent avec application les vêtements des gradés. Après le repas, ils durent, comme d'habitude, cirer le sol cimenté. À 22 h 30, sur l'ordre de Loriot, de garde cette nuit-là, ils se déshabillèrent et chantèrent trente minutes durant, au garde-à-vous. Ensuite,

pendant quinze minutes, Loriot leur fit exécuter des mouvements d'assouplissement. Enfin, vers 23 heures trente, ils purent se mettre au lit.

Pas longtemps. À minuit pile, des coups de sifflet stridents réveillèrent tout le monde. C'était Faucon, enchaîné, que poussait Loriot dans le dos. Il était blême, avec son sifflet à la bouche. Blême et chancelant.

— Corrida, les gars, dit-il en sifflant encore.

Loriot lui ordonna de défaire lui-même tous les lits et d'apporter draps et couvertures au milieu de la pièce. Puis, le caporal-chef sortit précipitamment, sans commander aux disciplinaires d'aller tourner dehors. Tous comprirent que le moment était venu et que les cadres approuvaient ce qu'ils allaient faire.

Krapolski s'approcha de Faucon, une couverture à la main. Il en recouvrit le disciplinaire, et d'un croc en jambe, le fit tomber à terre. À ce signal, chacun se rua sur le malheureux Faucon. À coups de pieds, de poings et même de tabouret, ils tapèrent sur la masse mouvante recouverte d'une couverture. Faucon poussait des gémissements étouffés. Mais à aucun moment il ne demanda aux autres d'arrêter de taper.

— Tu vas y partir, à l'hôpital, hurlait Girondi, hors de lui, et qui tapait sur la tête de Faucon à coups de « rangers ».

Dix minutes plus tard, Loriot, Retter, Romero et Alban, entrèrent en courant, feignant la surprise.

— Si vous l'avez tué, vous allez le payer !

Ils soulevèrent la couverture. Faucon, méconnaissable, le

visage ensanglanté, geignait doucement à terre.

— Terrier et Hilger, ramenez-le en cellule !

Les deux disciplinaires désignés traînèrent Faucon jusqu'aux « frigidaires ». Sans ménagement pour le corps désarticulé. Il y avait tant de haine en eux. Ils le déshabillèrent eux-mêmes, lui arrachant rageusement ses vêtements.

— Allez le passer sous la douche, ordonna Loriot, qui dut prendre peur en voyant Faucon, toujours évanoui et couvert de sang.

Quand ils le ramenèrent des douches, les deux disciplinaires n'étaient toujours pas calmés. Ils allèrent de leur propre initiative remplir d'eau une gamate qu'ils déversèrent sur le sol de la cellule. Et ils poussèrent le raffinement jusqu'à poser une serpillière contre la porte pour que l'eau ne sorte pas de la cellule et que Faucon puisse patauger dedans toute la nuit, qui était froide.

Ils ne se couchèrent qu'à 4 heures du matin, après avoir rangé la chambre, refait leurs lits et leurs paquetages. Loriot, pour une soirée, avait trouvé des complices. Les victimes s'étaient faites bourreaux.

« Faucon Philippe, matricule 149 663, SE[26], plaie par coup de couteau, fosse lombaire gauche. Évacué sur Bastia. » C'est ce que note le médecin de l'infirmerie de Grossetti, à Corte, au feuillet 75 du registre des « consultants ».

D'où vient ce coup de couteau ? Pas des disciplinaires, puisqu'il est bien évident qu'ils ne disposaient pas d'armes et

devaient déchiqueter la viande avec leurs dents. Ils se sont contentés de battre Faucon, excédés par les punitions et cédant à sa propre volonté. Ce coup de couteau, il l'a reçu dans la nuit du 11 au 12 mai 1973 puisqu'il a été transporté à l'infirmerie au matin du 12. Or, il a dormi en cellule cette nuit-là. Et qui pouvait ouvrir les portes des cellules ?

Que les disciplinaires organisent leur propre justice était donc implicitement admis par les cadres. Ainsi, les hommes, punis par leurs compagnons de misère, se sentaient-ils plus isolés, plus traqués. Ils n'avaient nul endroit où ils puissent respirer en paix. Ni pendant le travail, ni pendant le repos puisqu'alors les disciplinaires prenaient de leur propre chef la relève répressive des cadres. Cela créait dans le groupe une division très profitable à l'ordre. Mais sur un plan strictement humain, ces méthodes constituaient quelque chose de répugnant. Quand les victimes s'érigent en juges, on n'est jamais loin de l'abus de pouvoir.

De plus, cette justice sans loi ouvrait la porte à tous les abus. Il n'était pas nécessaire de voler des mégots à un copain ou de refuser de travailler pour se trouver puni par les autres disciplinaires. Parfois, un défaut physique – une sale gueule – faisait prendre pour cible le « canard noir » de la couvée.

— Nacrer, toi qu'as un grand pif, tu dormiras aux chiottes ce soir ! disait un autre disciplinaire avec l'approbation silencieuse de la chambrée.

Dormir dans les chiottes était considéré comme la punition la plus pénible et la plus humiliante. Il fallait que le « puni »

pose sa tête au-dessus de l’orifice à la turque, recroquevillé sur le ciment glacé et humide d’urine, respirant toute la nuit les effluves les plus exécrables. D’autre part, il devait, plusieurs fois par nuit, laisser la place à ceux qui avaient un besoin urgent. Comme il n’y avait qu’un WC pour quarante hommes, le « puni » le plus chanceux était réveillé une vingtaine de fois. Sans compter ceux qui ne prenaient même pas la peine de le réveiller et qui lui urinaient purement et simplement sur le visage. Pour l’empêcher de sortir, les autres disciplinaires coinçaient la porte avec des tabourets.

Charles Nacrer, un disciplinaire belge, devint un habitué des chiottes. D’abord parce que la nature l’avait affublé d’un nez ridiculement long. Ensuite parce que, battu par les cadres, rejeté par les autres disciplinaires, il ne mettait pas au travail toute l’ardeur voulue. À cause de lui, les punitions pleuvaient sur le groupe. Après une semaine entière passée à dormir dans les chiottes, Nacrer subit le sort de Faucon. Un soir, toute la chambrée lui tomba dessus. Seulement, il se protégea mieux que les autres ou plus simplement il fut l’objet de moins de haine.

« Nacrer Charles, matricule 145 090, SE, petite plaie du cuir chevelu, soins faits », peut-on lire dans le registre d’infirmerie de Grossetti. Un coup de tabouret amorti par une couverture. Mais Nacrer revint au groupe dès la fin de la visite. Et il ne dut son salut qu’à l’arrivée à la Section d’Épreuve d’une autre tête de Turc.

— Tiens, voilà un bouquin, va te branler aux chiottes !

La masturbation constituait pour le sergent-chef Host Wagner la récompense suprême qu'il pouvait accorder à un disciplinaire ayant montré de la bonne volonté au travail. Il sortait alors de la poche de son treillis une revue pornographique et la balançait au pauvre bougre qui ne manquait jamais une pareille occasion de se « distraire ».

— Disciplinaire Untel, je vais me branler aux chiottes, à vos ordres cheeeeef !

Et, au pas de gymnastique comme il se doit, la revue bien cachée sous sa veste, le disciplinaire allait s'accorder quelques moments de joie dans la petite cabane en planches.

Contrairement à ce qu'on peut penser, la vie sexuelle des disciplinaires n'était pas éteinte, leur corps de vingt ans n'avait rien oublié malgré les coups et la fatigue. Et l'homosexualité fleurissait.

— Terrier, tu dors ?

Marcel releva la tête de l'oreiller. Il venait d'être admis à l'infirmerie de Grossetti pour une angine. Il ne se montrait pas mécontent de ce repos inespéré, même si les barreaux qu'on avait fixés à toutes les issues, après sa première évasion, l'empêchaient de penser à tailler la route. Dans le lit voisin du sien, Rache, un Espagnol admis pour une foulure au poignet droit. L'Espagnol répéta sa question :

— Tu dors ?

L'infirmier de garde avait éteint le plafonnier depuis environ un quart d'heure. Dans les autres lits, les malades

semblaient dormir.

— Qu’est-ce que tu veux ?

— T’as pas une sèche ?

Marcel souleva son matelas et en tira une cigarette toute aplatie. Il la coupa en deux avec précaution. Il manipulait de l’or. Mais au moment de tendre le mégot à l’Espagnol, une idée folle lui traversa l’esprit. Et son cœur se mit à cogner plus fort. Il connaissait bien ce genre d’émotion. La dernière, c’était Maria, à Ajaccio, qui l’avait motivée. Rache était plutôt beau. Petit, les membres et le torse frêles, un peu efféminé, il dégageait un charme très équivoque.

— D’accord, dit Marcel. Je te file une sèche, mais tu viens coucher avec moi.

L’autre inspecta rapidement la pièce du regard et se glissa dans le lit de Marcel.

— Donne la sèche d’abord ! chuchota-t-il comme une putain confirmée avant d’ôter son pyjama.

Revenus à la Section d’Épreuve, Marcel et Rache poursuivirent ces relations privilégiées. Le plus souvent la nuit, aux chiottes, debout. C’était moins risqué que dans un lit où le cadre de garde aurait pu les surprendre.

Marcel en avait parlé à d’autres disciplinaires qui commencèrent eux aussi à faire les yeux doux à Rache. Du coup, devant l’affluence, il monta ses tarifs de une à cinq cigarettes. Pourtant, il avait de la concurrence. Le groupe rééducation compta jusqu’à cinq « femmes ». Suivant la loi de

l'offre et de la demande, le tarif redescendit à trois cigarettes.

Vers la fin du mois de juillet, la Section d'Épreuve connut trois ou quatre jours d'intense agitation. Le colonel Fouroux – aujourd'hui général de brigade – commandant le Groupement de la Légion étrangère, devait inspecter la Section disciplinaire. Ce fut pour les « cadres » l'occasion de donner la pleine mesure de leurs capacités.

Les disciplinaires, sans cesse poursuivis par des coups de gueule monumentaux, n'arrêtèrent plus de courir que pour se jeter à quatre pattes afin de nettoyer la cour. Ils avançaient en rangs serrés, au coude à coude, les yeux au ras des gravillons, comme un énorme aspirateur à quarante bouches. Derrière eux, les encourageant de la voix et du pied, les gradés au grand complet vérifiaient s'ils n'avaient rien oublié. Une seule allumette ou un vestige de mégot laissé de côté et toute la Section revenait en courant au point de départ pour replonger la tête dans les cailloux. Le soir, après le dîner, les disciplinaires repassaient les uniformes des cadres et rapiéçaient les leurs. Des journées de dix-huit heures.

Tout fut repeint, tout fut astiqué, tout redevint comme neuf. Enfin, le grand jour arriva. Les disciplinaires en avaient assez bavé pour gagner le droit de contempler le « big boss » de la Légion.

Son hélicoptère le déposa presque à la porte de la Section d'Épreuve. En trois enjambées, le colonel Fouroux fut dans l'enceinte. Il s'arrêta un instant.

La cour était partagée en deux. D'un côté, les cadres en

tenue de parade, de l’autre côté, leur faisant face, les disciplinaires en treillis propre. Albertini présenta les sous-officiers à Fouroux qui les salua au pas de charge. Arrivé devant les disciplinaires, il ne parut s’intéresser qu’à ceux qui portaient les chaînes.

— Ton nom ? demanda-t-il d’une voix cassante.

— Disciplinaire Terrier Marcel, puni de six mois d’Épreuve pour tentative de désertion, à vos ordres, mon colonel !

— Pourquoi les chaînes ?

— Disciplinaire Terrier Marcel, puni de six mois de Section d’Épreuve pour tentative de désertion, deux tentatives d’évasion, à vos ordres mon colonel !

Krapolski, Bayern, Girondi, Grasset, y passèrent eux aussi.

— Bon, fit le colonel apparemment satisfait, si vous avez les chaînes, c’est que vous les avez méritées !

On aurait dit qu’il s’agissait de décorations.

Cinq minutes plus tard, il remontait dans son hélicoptère après avoir, comme le veut la simple politesse, félicité Albertini pour la « tenue de ses hommes ». Disciplinaires et gradés ne purent s’empêcher de se sentir frustrés. « Veni, vidi. » Il était venu. Il avait vu. Mais c’était tout. Il manquait une conclusion.

Les grandes pales de l’hélico battirent l’air et couchèrent les branches des oliviers. Au pas de gymnastique, les disciplinaires repartirent à l’assaut de la « colline » maudite.

Quelques mots de vrai chef auraient suffi peut-être à leur faire admettre qu’ils avaient eu tort de fauter « contre

l’honneur et la discipline ». Mais l’attitude de Fouroux leur donnait raison. Dieu, descendu cinq minutes d’un hélicoptère, Dieu pressé, Dieu sûr de lui, Dieu d’ailleurs, ne pouvait pas comprendre ce qui agitait le cœur des petits hommes. Et ils se retrouvèrent seuls face à leurs problèmes.

— Merde, mais c’est moi !

Marcel n’avait pu retenir une exclamation. Il nettoyait la chambre du sergent Bertos, le matin, avant de regagner son poste de travail. Il ne détestait pas cette corvée qui présentait l’exceptionnel avantage de lui permettre de s’approvisionner en cigarettes. Marcel les volait sans scrupule dans les tiroirs du petit meuble de chevet. Quand il ne trouvait pas de cigarettes, il vidait le cendrier dans sa poche. Bertos possédait une réputation de grand fumeur et il laissait d’impressionnants mégots partout où il passait.

Mais ce matin-là, ce furent des photographies que Marcel trouva dans le tiroir. Celles que le sergent avait prises le jour de sa deuxième tentative d’évasion, quand il jouait les « trappeurs » sous les ordres d’Albertini et de Loriot. On le voyait nu, ensanglanté, au garde-à-vous dans la neige. Il y avait quatre photos en tout. Marcel les reposa à leur place. Bertos s’apercevrait de leur disparition et le disciplinaire préféra continuer à fumer.

Coups de sifflet autoritaires dans la cour. Marcel partit en courant aussi vite que ses chaînes le lui permettaient, vers le tas de tuiles qui l’attendait sous une soupente, au fond de la Section. Quatre tonnes de tuiles qu’il fallait concasser,

transformer en farine afin d'en recouvrir le court de tennis destiné aux officiers de la Minoterie.

— Terrier, tu t'entraînes à courir avec tes chaînes pour tailler la route ?

Loriot ne manquait pas une provocation. Au fond de lui-même, sans doute, il devait souhaiter ardemment que Marcel tente encore une fois de s'évader. Ça l'aurait conforté, lui, Loriot, dans l'idée qu'il avait qu'un disciplinaire n'est jamais assez cassé.

Marcel retrouva Bousicaut, Grasset et Krapolski. Il prit une « dame » de vingt kilos et commença le concassage des tuiles. Pas n'importe quel concassage. Loriot se trouvait à un mètre d'eux pour s'assurer qu'il se déroulait bien dans les règles. Le disciplinaire devait soulever la « dame » jusqu'à hauteur de la ceinture et la laisser retomber sur les tuiles. Si la « dame » ne montait qu'à hauteur des genoux, le coup n'était pas bon et Loriot intervenait. La norme avait été fixée à deux gamates de farine de tuile par jour. Tant que cette norme n'était pas atteinte, les quatre disciplinaires continuaient le travail. Quand la nuit tombait, on les attachait tous les quatre ensemble.

Il leur arriva de travailler ainsi jusqu'à 23 heures. Albertini, il est vrai, avait donné sa parole au colonel Piramal, commandant la Minoterie, que « ses hommes » termineraient le travail en un mois. Et une parole de lieutenant, ça vaut bien l'épuisement de quatre disciplinaires.

Grasset, pour sa part, n'en pouvait plus. La « dame » constituait un travail plus pénible encore que la masse. Un après-midi, dans un geste désespéré, il laissa retomber la

lourde plaque de fonte sur son pied. Il comptait bien se broyer suffisamment les os pour être réformé. Douleur perdue. Il ne fit que quelques jours d'infirmerie et il revint à la Section d'Épreuve avec le motif suivant : « Tentative de mutilation volontaire. » Ça lui promettait de beaux jours avec Loriot.

Marcel regarda la paume de ses mains, déchirée, brûlée, ensanglantée. Il hésita un instant à reprendre le manche de la « dame ». Loriot, à côté de lui, n'hésita pas.

— Terrier, qu'est-ce que tu branles ?

— Disciplinaire Terrier, puni de neuf mois de Section d'Épreuve, j'ai mal aux mains, à vos ordres, cheeeeef !

— Bon... Cinquante pompes, là, dans l'eau, ça te fera circuler le sang.

La flaque d'eau avait gelé pendant la nuit. La série de pompes dura une dizaine de minutes. Quand il retira de l'eau ses mains bleuies, Marcel, effectivement, n'avait plus mal. Le froid les avait anesthésiées.

— Tu vois que j'avais raison, pérora Loriot.

Mais quelques minutes plus tard, la douleur revint, beaucoup plus forte, lancinante. Marcel, dans un geste de colère, balança la « dame » loin de lui. Le Malgache ne perdit pas son calme pour autant.

— Terrier, vingt-cinq fois la colline avec l'enclume !

Marcel prit l'enclume, chargea ses soixante-dix kilos sur l'épaule droite et commença l'ascension. Il devait monter la

colline avec l'enclume, redescendre de l'autre côté, effectuer le demi-tour de la butte de terre afin de se retrouver à son point de départ, annoncer à voix haute le nombre de tours accomplis et recommencer l'ascension.

Au dixième tour, l'effort trop violent le terrassa. Son cœur s'emballa tout d'un coup. Les battements désordonnés s'accélérèrent, semblant ne jamais devoir atteindre leur paroxysme, se répercutant jusque dans sa tête. Marcel chercha en vain sa respiration. Ses yeux se voilèrent et il tomba. L'enclume dévala la pente jusqu'aux pieds de Loriot. Quand le caporal-chef vit les yeux révulsés de Marcel, il prit peur. Il envoya Krapolski chercher de l'eau et en aspergea le disciplinaire évanoui.

Albertini, qui passait par là, demanda :

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Une défaillance, mon lieutenant.

— Grave ?

— Je ne crois pas, mon lieutenant. C'est Terrier !

— Bon, foutez-lui la paix pour la matinée.

On appuya Marcel contre un tronc d'arbre et jusqu'à midi, on le laissa récupérer.

Après le repas, Loriot appela Marcel qui avait repris sa dame.

— Terrier, tu m'as pris pour un con ce matin, mais tu vas le payer…

Le « Malgache » n'était pas près de digérer la réflexion d'Albertini. Il attendit l'occasion. Elle se présenterait forcément. Quelques minutes plus tard, la « dame » glissa malencontreusement des mains de Marcel et atterrit mollement sur le tas de poudre de tuile.

— On va vérifier que tes reins sont plus solides que tes bras, Terrier !

Loriot obligea le disciplinaire à se coucher en travers d'une tranchée de canalisation large d'un mètre cinquante environ. Marcel sentit que le « Malgache » lui marchait dessus, dansant même un instant sur ses reins.

— C'est OK les gars, vous pouvez y aller !

Krapolski, Grasset et Bousicaut durent suivre l'exemple du caporal-chef. L'épreuve, pour Marcel, s'avéra plus humiliante que difficile. Il se releva calmement et reprit sa place au travail. Dans l'après-midi, Loriot le gratifia encore de cinq ou six séries de cinquante pompes, puis il sembla s'en lasser et la fin du travail le surprit en train de somnoler, appuyé confortablement contre l'aile d'un « GMC ».

À minuit, corrida. Loriot, cette fois, semblait survolté. Il avait dû ingurgiter quelques dizaines de bières au foyer.

— Tout le monde dehors ! Piste aux étoiles !

Les disciplinaires tournèrent en courant devant le bâtiment, sous la surveillance de Romero et Alban. À l'intérieur, Loriot, Retter, Latasse et Dutertre s'activaient à mélanger draps et couvertures. À minuit trente, Romero et Alban firent rentrer les disciplinaires, lesquels, avec un

courage décuplé par l'envie de dormir, se hâtèrent de refaire leurs lits.

— C'est ça, un lit au carré ?

Marcel n'essaya pas de protester. Loriot, déjà, avait rejeté draps et couverture.

— Dehors !

Loriot conduisit Marcel au beau milieu de la cour, en plein sous les projecteurs. Tous les autres cadres suivaient avec intérêt la séance. Marcel, sur l'ordre de Loriot, prit une grosse pierre pesant une trentaine de kilos et la chargea sur son épaule.

— Allez, hue cocotte ! Tourne en rond !

— Disciplinaire Terrier, puni de neuf mois de Section d'Épreuve, je tourne en rond, à vos ordres, cheeeeef !

Il fit quelques tours tandis que Loriot, jouant les « Monsieur Loyal », présentait le spectacle aux cadres hilares, qui se régalaient à voir cet homme nu, porteur d'un gros caillou, tourner sans raison apparente, au milieu de la cour, à 1 heure du matin.

— Halte !

Loriot parut réfléchir un instant, le menton dans sa main.

— Tu vois, cette pierre que tu portes, c'est ton bébé. Avec les couilles que t'as, tu peux pas espérer mieux. Alors, berce-le, ton môme.

Marcel savait que ce divertissement constituait l'un des préférés du sergent-chef Bourrier, « Tarass-Boulba », du

temps où Siegfried commandait la Section d'Épreuve. Mais il ignorait que le « Malgache » connaissait aussi bien ses classiques. Il s'assit en tailleur, prit la grosse pierre entre ses bras et la balança de gauche à droite, comme on berce un enfant.

— Il veut pas dormir, ton mouflet ! Chante-lui « Mon p'tit quinquin » !

Le moyen de refuser ?

— Dors mon p'tit quinquin, mon p'tit pouchin…

— C'est pas beau, ça ? gueula Loriot à l'adresse de ses camarades.

Les autres cadres approuvèrent et chacun y alla de son petit commentaire.

— Oui, mais le bébé pleure pas.

Marcel imita le bébé qui pleure.

— Oui, mais il a pas pissé !

Marcel fit « pisser » son rocher « Psssiii… Psssiii… ».

— Il a pas promené bébé !

Marcel, que Loriot tira par l'oreille, se dirigea en courant vers la colline.

Il la monta au pas de course, fit le tour et revint se planter devant le Malgache.

— Comment il va le bébé ?

— Disciplinaire Terrier, puni de neuf mois de Section d'Épreuve, le bébé va bien, à vos ordres, cheeeeef !

— Alors, continue de le promener.

À deux heures du matin, le jeu prit fin. Romero mit une grande claque dans le dos de Marcel.

— Bravo ! Tu feras un bon père !

Au garde-à-vous face à face, les yeux féroces, les joues incandescentes, Krapolski et Girondi se giflaient à tour de rôle avec de larges mouvements du bras. Alban, qui connaissait l'antipathie que les deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre, avait trouvé ce moyen pour les punir d'une certaine mollesse au travail.

— Garde-à-vous face à face et baffez-vous ! C'est Girondi qui commence ! avait ordonné Alban.

Le jeu avait commencé doucement. Les deux disciplinaires, pas dupes, savaient très bien qu'ils ne réglaient pas leur propre contentieux, mais qu'au contraire, ils étaient les dindons de la farce. Et malgré leur antagonisme à fleur de peau, ils avaient démarré par des soufflets légers. Mais ils s'étaient pris au jeu. Il avait suffi que l'un rende une baffe un peu plus appuyée que celle qu'il venait de recevoir, pour que tout dégénère. Ils en étaient à se frapper le visage à poings fermés.

Girondi, soudain, eut une hémorragie nasale. Le sang coula à flots.

— Halte ! ordonna Alban qui passa une éponge mouillée sur le visage de l'italien.

— Terrier, prends la place de Girondi ! ordonna Loriot.

Marcel regarda le grand Polonais qui devait, en cet instant précis, haïr l'humanité tout entière, lui-même y compris.

— Va te faire foutre, caporal-chef, laissa tomber Marcel.

Il n'éprouvait aucune envie de prendre des baffes pour amuser les deux cadres.

Loriot blêmit. Sept mois de Section d'Épreuve n'avaient donc pas réussi à écraser totalement ce puceron de Terrier.

— À l'enclume !

Marcel courut docilement vers l'enclume. C'était devenu un exercice facile pour lui. Il l'accomplissait sans trop d'effort, même s'il grimaçait pour donner le change. Il allait la poser sur son épaule, quand Loriot l'arrêta dans son geste.

— Non, non, pas ça, pas ça… Prends la « Johnny » et casse l'enclume.

Marcel prit la lourde masse, se mit en position devant l'enclume et commença à taper dessus. Le bruit devint vite infernal à ses oreilles. Il l'assourdissait. Le manche en fer de la masse vibrait dans ses mains à chaque coup, communiquant ces vibrations à son corps tout entier{27}.

Quatre heures durant, il cassa l'enclume. Quand Loriot jugea la punition suffisante, Marcel n'entendait plus des deux oreilles. Un roulement de locomotive en marche résonnait en permanence dans ses tympans. Et il remuait difficilement le bras droit.

Le nouvel arrivant, ses deux sacs marins attachés à ses

poignets par des menottes, refusait de ramper malgré les coups. Il demeurait silencieux et immobile.

— Celui-là, il ira pas loin… fit observer un caporal.

Marcel et un groupe de disciplinaires travaillaient ce matin-là à la réfection de la « piste rouge ». C'était un lundi de la fin du mois d'août. Il tombait du plomb fondu du ciel. Toute la corvée s'était arrêtée de travailler pour regarder Bruno Tourond, un jeune Français de vingt ans, condamné à six mois de Section d'Épreuve pour désertion, refuser d'entrer dans le système répressif. Il restait obstinément debout devant la jeep qui l'avait déposé à l'entrée de la « piste rouge », ses yeux noirs crânement fixés sur les cadres qui le battaient.

Bruno regarda les disciplinaires, sur le bas-côté du chemin de terre, et ce regard-là disait clairement qu'il ne deviendrait jamais comme eux. Il avait raison, Bruno. Il est mort avant.

À la fin, il se décida brusquement. Il se jeta à terre et commença à ramper. Tous les disciplinaires respirèrent. Ils étaient contents pour lui et pourtant, ils connaissaient le prix de l'obéissance.

Tourond mit près de trois heures pour atteindre les murs de la Section d'Épreuve. Présageait-il, en entrant dans l'enceinte, qu'il n'en sortirait jamais vivant ? Savait-il qu'il crèverait silencieusement derrière ces indécents barbelés ? Il se releva sans en attendre l'ordre. Il semblait n'écouter que ses propres impulsions. Tourond refusait la loi de ces gros murs en moellons. Il rejetait tout en bloc : la Légion, les cadres, les autres disciplinaires. Le système.

Fou ? Peut-être. Sans doute même. Il fallait être fou pour

ne pas comprendre que rien n'arrêterait la machine grotesque avant qu'il soit, lui, le déserteur, totalement broyé. Mais il fallait de l'héroïsme pour lui tenir tête. Tourond fut jeté directement en cellule où il demeura deux jours sans manger, comme la tradition l'exige. Au matin du troisième jour, le sergent Bridel le conduisit jusqu'au rocher et lui mit la masse entre les mains.

— Disciplinaire Tourond, puni de six mois de Section d'Épreuve, je refuse de travailler, à vos ordres, cheeeeef !

Bridel rejeta son képi noir en arrière et, de deux coups de poing, plia en deux le récalcitrant.

— Et à présent ? gueula-t-il, essoufflé.

— Disciplinaire Tourond, puni de six mois de Section d'Épreuve, je refuse de travailler, à vos ordres, cheeeeef !

— À poil ! hurla Bridel. Je veux te voir à poil !

Un homme nu est plus vulnérable. Ce n'était pas de la psychologie de la part du gros sergent mais du pragmatisme. Il commençait, comme on dit, à « avoir l'habitude ».

Tourond se déshabilla docilement. Bridel, à grandes enjambées, l'accompagna à coups de pieds jusqu'à la butte de terre.

— Grimpe là-haut ! Et que tout le monde l'entende que t'es un pédé !

Un homme qui résistait ne pouvait être qu'une épave sexuelle, aux yeux du sergent Bridel.

— Disciplinaire Tourond, puni de six mois de Section

d'Épreuve, je suis un pédé, à vos ordres, cheeeeef !

— Un enculé !

— Disciplinaire Tourond, puni de six mois de Section d'Épreuve, je suis un enculé, à vos ordres, cheeeeef !

Quand enfin Bridel comprit qu'il lui ferait dire n'importe quoi sans que cela change son attitude, il capitula et le ramena dans sa cellule.

L'après-midi n'apporta aucun changement dans le refus obstiné de Tourond. Alban et Bridel se relayèrent pourtant, manches retroussées, pour le convaincre de travailler. Mais ils n'eurent aucune prise sur lui. Quand il eut reçu assez de coups, il se laissa glisser à terre et ne bougea plus. Alban et Bridel le prirent chacun par une jambe et le tirèrent jusqu'à sa cellule. Là, ils appelèrent Marcel et Krapolski qui furent chargés de le ranimer avec de l'eau froide. Le soir, tout le groupe « rééducation » fut réveillé à deux reprises pour des « corridas ».

— Dites merci à Tourond, gueulaient les cadres.

Un mois passa à ce régime. Tourond, qui avait considérablement maigri, refusait toujours de prendre en mains le moindre outil. Les autres disciplinaires payaient le prix de son refus.

Vers la fin du mois de septembre, Tourond tenta de se sectionner les veines du bras avec un morceau de verre ramassé dans la cour. Un cadre non identifié le vit à temps et arrêta son geste. Mais Bruno, déjà, avait dû décider de mourir. Et de la même manière qu'il avait refusé de travailler, il alla

jusqu'au bout de ses actes. Il avala un morceau de ferraille, un après-midi, près du rocher dont il repoussa une dernière fois l'existence, au prix de sa propre vie.

Tourond devait souffrir horriblement. Et pourtant, il ne se plaignit que faiblement. C'est sans doute cela qui convainquit les cadres qu'il bluffait.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda le soir un disciplinaire affolé par son visage torturé.

— J'ai mal au ventre, gémit-il simplement.

On le ramena dans sa cellule. Le lendemain matin, Marcel, de corvée dans les cellules, le découvrit recroquevillé par terre, « enroulé comme un serpent »[28]. Un cadre gueula « Debout ! » et lui décocha un coup de pied. Tourond ne bougea pas. Hergott comprit le premier.

— Préviens le lieutenant ! dit-il à Alban. Il est mort !

Un quart d'heure plus tard, l'ambulance pénétrait en hurlant dans la Section d'Épreuve. Marcel et Krapolski avaient eu toutes les peines pour déplier le corps de Tourond avant de le mettre sur la civière. La sirène de l'ambulance hurla de nouveau. Comme un adieu glacé[29].

10

Marcel taillait les arbustes et les haies de la Section. Depuis un mois environ, l’attitude des cadres avait changé à son égard. Ils se montraient plus coulants, moins présents. Il ne restait guère que Loriot pour s’agripper aux basques de Marcel comme « un chancre mou » suivant les paroles de Krapolski, qui en connaissait un rayon en matière d’avatars vénériens.

On confiait à Marcel les travaux les moins pénibles, un peu comme si on le considérait en convalescence. On lui avait même ôté les chaînes après s’être assuré qu’il ne manifesterait plus de velléités de révolte. L’examen dut satisfaire tout le monde : le tigre avait perdu ses griffes.

De fait, Marcel venait d’entrer dans la phase passive de sa détention. Les coups ne l’atteignaient plus. Les corvées humiliantes non plus. Le disciplinaire, brisé par le régime infernal, ne possédait plus l’ombre d’un sentiment. Même d’un ressentiment. Il semblait un étranger sur la planète des hommes. Les arbres et les haies seuls l’intéressaient. Il avait pris goût à leur entretien. Il leur parlait. Il vivait leur vie.

Marcel ne participait plus à l’existence de la Section d’Épreuve. Il était très loin d’elle. Pas dans un rêve. Nulle part. Il réagissait aux coups de sifflet comme un robot bien réglé. Mais jamais il n’avait un regard de haine ou un geste de révolte. Il était « maté » comme disent les cadres. Les autres

disciplinaires ne l'intéressaient pas davantage. Il se sentait d'une espèce à part et n'était pas loin de désapprouver ses camarades quand ils se révoltaient contre la discipline étouffante. Il fumait ses cigarettes sans jamais en demander, sans jamais en offrir non plus.

Loriot avait très intelligemment observé le changement, la mutation du disciplinaire. Et parfois, il s'amusait à humilier Marcel en présence des autres cadres pour leur montrer ce qu'il en avait fait. Un peu comme le dompteur introduit sa tête dans la gueule du lion le plus féroce du cirque. Marcel ne mordait plus.

Il n'eut aucun geste de colère, aucun sursaut de dégoût quand Loriot lui cracha dans la bouche, le 29 octobre 1973, à l'instant précis de sa libération.

Le ressort était bien cassé.

Marcel resta quarante-cinq jours à Aubagne, à la « maison-mère » de la Légion. Les vingt premiers jours, il vécut au rythme normal des autres légionnaires. Les vingt-cinq autres, il les passa en prison. Il s'était endormi, un soir, pendant la garde. Il fut envoyé à Orange, au 1er REC, où il retrouva le capitaine d'Arques, qui commandait le 1er peloton du 2e escadron.

Ce fut quelques semaines seulement après son affectation que les premiers troubles sérieux se manifestèrent. Marcel s'évanouit à plusieurs reprises. Il piqua de fréquentes crises de nerfs. Un jour, en manœuvre, il cassa son fusil contre un rocher, sans explication. Et il éclata en sanglots. Mais surtout,

il avait une phobie : les caporaux-chefs. Trois fois il en poursuivit un, à la peau un peu colorée, le menaçant d'un couteau et gueulant : « Je te crèverai sale Malgache ! »

La nuit venait de tomber sur le campement des légionnaires en manœuvre et Marcel creusait sa tombe. La pioche rebondissait sur les roches profondes, mais l'homme au béret vert attaquait le sol avec hargne. Au petit matin, Marcel jugea le tombeau assez profond. Il se glissa au fond et s'endormit.

Le tombeau constitue l'une des plus anciennes brimades de la Légion. Il consiste, pour le puni, à creuser un trou suffisamment profond pour y enterrer un homme et à se coucher au fond, pour y passer la nuit, qu'il pleuve, gèle ou vente. Une façon symbolique de montrer aux légionnaires qu'ils ne sont que des morts en sursis.

Personne n'avait contraint Marcel à creuser son tombeau. Il l'avait fait de lui-même, au retour d'une marche harassante de cinquante kilomètres, le sac à dos rempli de cailloux. Son esprit affaibli lançait-il de cette manière un dernier SOS ? Depuis longtemps déjà, le peloton tout entier ne l'appelait plus que « gobe les mouches ». C'est-à-dire « le fou ». Personne ne le contraria et les gradés, surpris par son geste malgré la réputation qu'il s'était faite, le laissèrent creuser tranquillement sa tombe.

Quand il se réveilla, aux environs de midi, il saisit sa pelle « US » et le plus naturellement du monde en assena un coup violent au premier caporal-chef qui passa à sa portée. D'Arques prit alors la décision de le porter « consultant » à

l'hôpital Laveran de Marseille.

Marcel subit à Laveran une série de tests dont les résultats demeurent un secret médical. À la suite de ces examens, il fut enfermé en cellule capitonnée, à la section « Psychiatrie 2 » de l'hôpital Laveran. Chez les fous, Marcel fut traité avec égards et sollicitude. On lui administra de fortes doses de tranquillisants et d'antidépresseurs. Il y resta trois mois.

Le 3 décembre 1974, la Commission de Réforme de Marseille résiliait le contrat de Marcel avec le motif suivant : « déséquilibre mental majeur ». L'armée lui accorda une pension d'invalidité de 10 % bien que, d'après la Commission de Réforme, il ne soit pas besoin d'examiner l'imputabilité éventuelle au service de cette infirmité.

On peut comprendre la décision des médecins de la commission de ne pas approfondir le problème. Aucun d'eux n'avait jamais mis les pieds à la Section d'Épreuve. Et quand bien même… La Légion pouvait difficilement reconnaître qu'elle mutilait les hommes qui se confiaient à elle. Les médecins se contentaient de mettre le mot « fin » au bas de la dernière page de l'histoire d'un légionnaire comme les autres. Et, fidèles aux principes des trois petits singes, ils ne voulaient rien voir, rien entendre, rien dire. Leur carrière, espérons-le, dut en être facilitée d'autant.

Le 4 décembre au soir, Marcel, nanti d'un petit pécule, se retrouva seul, en civil, dans les rues de Marseille. Il erra longtemps, but beaucoup et passa la nuit avec une vieille

putain, dans un hôtel suant la misère.

Il avait vécu quatre ans en marginal. Sa réinsertion aurait demandé de l'amitié, de la chaleur, de l'amour peut-être. Toutes choses dont il était absolument démuni. Il se hâta, pour se protéger, pour s'accrocher quand même à une société, à n'importe quelle société, de rejoindre les autres marginaux de Marseille. De fil en aiguille, de désespoir en désespoir, d'ivrognerie en ivrognerie, avec tous les paumés du grand port, il finit par se convaincre qu'il avait atteint le fond. Et le soir de Noël 1974, il arpenta pour la première fois le trottoir de la rue de la Bibliothèque, à la recherche d'un « client ».

Marcel, inconsciemment, accéléra-t-il sa déchéance pour culpabiliser la Légion, pour pouvoir dire un jour à Loriot, avant de se venger : « Vois ce que tu as fait de moi ? » C'est probable. Mais la fête se faisait sans lui. Noël le rejetait, solitaire parmi les solitaires, épave parmi les épaves. Ce soir-là, il eut l'impression, en noyant son regard dans les pavés mouillés sur lesquels se diluaient les rares lumières de la rue, que Michel Trouvain lui murmurait : « Morte la bête, mort le venin. Tue Loriot et Terrier mourra ! »

11

La voiture ralentit jusqu'à se mettre au pas. Elle glissa silencieusement le long du trottoir, tous feux éteints. Une tête passa par la portière à la vitre baissée.

Seule l'enseigne au néon de l'hôtel de « Bretagne » jetait un peu de lumière dans la rue de la Bibliothèque. Un vrai trou à rats, cette rue. Le rendez-vous des homosexuels de Marseille. Une faune étrange, dangereuse, avec ses rites qui tournaient souvent à la manie, son folklore, ses scènes de ménage sur la voie publique, ses codes, ses mystères. Et la pesante, l'étouffante loi non écrite qui régit toutes les communautés marginales du monde.

La voiture s'arrêta. Une « Peugeot 504 » noire. L'homme qui la conduisait jeta un coup d'œil d'une tonne sur la silhouette masculine qui stationnait sur le bord du trottoir, au coin de la rue Adolphe-Thiers, dans une zone de pénombre.

— Tu montes avec moi ?

Michel regarda attentivement l'inconnu. Il devait avoir une cinquantaine d'années si on en jugeait par la voix. Quant au reste... Allez savoir avec cette nuit d'encre. La voix de l'inconnu possédait quelque chose d'autoritaire malgré le ton feutré qui s'était voulu enjôleur.

Aussitôt, Michel gambergea. L'autre était sans doute un bourgeois. Pas con, ça s'entendait du premier coup. Un paumé

qui avait dû planter sa femme et ses gosses devant la dinde de Noël pour aller se payer un « micheton » en haut de la Canebière.

Michel hésitait encore à répondre. Alors, l'autre renouvela son invite, mais avec de l'agacement cette fois.

— Alors, tu viens, oui ou non ?

Michel remonta le col de sa veste en frissonnant. Il tombait une petite pluie fine mais glaciale. Il fit le tour de la voiture et ouvrit la portière. Le plafonnier éclaira le visage de l'homme en accusant chacun des traits, creusant impitoyablement chacune des rides du front.

Il avait bien cinquante ans. Peut-être soixante. Il portait un costume gris anthracite en flanelle anglaise de bonne qualité. À son poignet gauche, une montre en or. Une « Cartier » extra-plate. Huit mille francs minimum. Michel monta et claqua la portière. Il avait une idée derrière la tête.

— Où va-t-on ? demanda-t-il, vaguement inquiet quand même.

L'autre tapota de sa main manucurée le volant gainé de cuir. Il paraissait réfléchir, les sourcils froncés, les lèvres pincées, la bajoue triste. À la vérité, il devait avoir un peu honte. Ne tenant pas à passer pour un habitué de la chose, il faisait semblant d'être un peu paumé, de ne pas avoir pour manie, pour vice secret, de grimper des minets. Il craignait son propre jugement plus que tout au monde, le « pépé ». Enfin, il se décida :

— On va chez un ami, pas très loin. Il a un studio, rue de

Rome. En ce moment, il est aux sports d'hiver, à Courchevel. Alors, il m'a laissé les clés.

Le studio, à n'en pas douter, lui appartenait. Il devait y dissimuler sa double vie.

La voiture redescendit la Canebière sur quelques centaines de mètres et tourna à gauche, rue de Rome. La rue était en sens interdit. Mais même les flics réveillonnent en famille le soir de Noël. L'homme freina devant le numéro 63. Michel descendit le premier et examina la façade de l'immeuble, apparemment cossu, ravalé de fraîche date. L'inconnu, aussitôt descendu, fit le tour de la voiture pour vérifier, plutôt deux fois qu'une, que les portières et le coffre avaient bien été fermés à clé.

Un type qui ne laissait rien au hasard. Sans doute un maniaque de la propreté et de l'exactitude. Michel se dit que ce serait peut-être plus facile avec lui. C'est qu'il y avait pensé pendant des heures, à son premier client, quand il cafardait dans son minable studio de la rue Curiol, en se demandant s'il allait ou non plonger. S'il allait ou non se décider à les faire, ces cent pas de gonzesse sur le trottoir à pédés, ces clins d'œil vicelards, ces appels discrets aux vomissures qui encombraient les rues du quartier des « Réformés ».

On ne s'improvise pas pédé. On l'est ou on ne l'est pas. Michel ne l'était pas. Et c'était pour ça qu'il germait des idées de meurtre dans sa tête. Mais là, devant cet homme d'aspect viril, manifestement aussi paumé que lui, Michel se trouvait presque soulagé. Ce serait sans doute plus facile avec lui.

« Pépé » lui fit signe de passer devant. Pour mieux

l'examiner. En pleine lumière cette fois. Il dut être satisfait de son examen car il revint bien vite à la hauteur de Michel, sous le porche violemment éclairé, et lui souffla à l'oreille :

— T'es pas mal du tout, tu sais…

L'estomac de Michel se noua. Cette voix suave, qui lui parlait comme on parle à une gonzesse, qui lui susurrait des compliments, comme à une pute, lui révoltait les entrailles. Ses poings se serrèrent au fond des poches de son pantalon. Il se retint à grand-peine de cogner tout de suite. Il esquissa même un sourire crispé. « Pépé » appela l'ascenseur.

— Quel âge as-tu ? interrogea-t-il.

— Vingt-trois ans, répondit Michel en examinant le bout de ses chaussures.

— Et tu t'appelles ?

— Michel.

— Je t'appellerai Michou. D'accord ?

— D'accord.

Et les poings de Michel se serrèrent davantage. Pourtant, c'était vrai, il était d'accord. D'accord pour tout. D'accord pour se laisser embarquer par des bourgeois pédés, d'accord pour coucher avec eux, d'accord pour leur piquer leur fric.

L'important, c'était de tenir. De tenir bon. Un mois, deux peut-être. Jusqu'à ce qu'enfin il aperçoive Loriot descendre la passerelle du *Fred Scamaroni*. Alors, ce jour-là, l'autre paierait pour tout. Michel le crèverait lentement, très lentement, pour qu'il sache bien, Loriot, ce que c'était de

souffrir.

— Tu me demandes pas comment je m'appelle ? gémit « pépé » en introduisant la clé dans la serrure de sûreté du studio, au deuxième étage.

— Je m'en fous ! répondit Michel avec beaucoup de sincérité.

L'homme referma la porte avec précaution derrière lui et fit faire à Michel le tour du propriétaire.

— Ici, c'est la salle de bains. Confortable, non ?

— Oui, répondit évasivement Michel qui pensait surtout à ce que l'autre allait exiger de lui.

— Déshabille-toi que je te regarde nu, supplia « pépé » en ramenant Michel vers le lit étroit à la tête duquel était accroché un crucifix.

Au moment de payer, « pépé » discuta comme un marchand de tapis. Michel exigeait 500 francs. L'autre ne voulait en lâcher que 300.

Alors, Michel se fâcha. Il ne voyait plus, soudain, que la bedaine blanchâtre et malsaine de l'autre qui s'était ridiculement assis sur le lit, le portefeuille à la main. Et ce ventre ballonné et tremblotant, cet abdomen celluliteux, rappelaient à Michel sa souillure.

— Donne-moi ça ! ordonna-t-il, les dents serrées.

D'un geste brutal, il arracha le portefeuille des mains de « pépé » qui se mit à hurler comme un possédé du démon.

— Rends-moi mon portefeuille !

Il eut à peine le temps de finir sa phrase. Michel, déjà, s'était jeté sur lui, lèvres pincées, blême, la haine à la bouche.

— Ta gueule ! Vieux pédé !

D'une cravate accompagnée d'un « han » de bûcheron, il l'avait endormi pour le compte. « Pépé » s'était cassé en deux. Il poussait de petits râles à peine audibles, les bras ballants, la tête sur les genoux. Michel le prit par les pieds et l'allongea sur le lit. Ensuite, il lui enleva la montre en or qu'il enfouit dans la poche de sa veste, avec le portefeuille. Le vol, c'est comme la bicyclette, ça ne s'oublie pas.

Il se dirigea vers la bibliothèque et effeuilla tous les livres, un par un, soigneusement, en prenant son temps. La musique qu'il entendait, provenant de l'appartement voisin, le rassurait. Personne n'avait pu entendre hurler « pépé ». Du *Journal d'un curé de campagne,* de Bernanos, tombèrent six billets de cinq cents francs.

L e *Fred Scamaroni,* en provenance de Bastia, accosta, comme à l'accoutumée, au môle A du bassin de la gare maritime, à Marseille. Des matelots en uniforme de la « Trans-Méditerranée » lancèrent les aussières à terre. Sur le quai, des hommes les enroulèrent aussitôt autour des bites en fonte. Quelques instants plus tard, les passagers commencèrent à descendre.

Caché derrière un pilier en béton de la gare maritime, Michel observait attentivement chacun des nouveaux

arrivants. Surtout les légionnaires. Les simples soldats, ceux qui portaient le képi blanc, ne l'intéressaient pas beaucoup. Il les détaillait quand même, cherchant parmi eux un visage connu, un ancien de sa compagnie avec qui, peut-être, il aurait pu passer la soirée à se soûler dans les bars du port. Mais ceux que Michel observait minutieusement, c'étaient les sous-officiers, ceux qui portaient le képi noir avec la grenade dorée à sept flammes.

Il y a des hommes qui vivent pour un idéal. Pour la paix, pour la science, pour la politique. Ils ne vivent que pour lui, ils y consacrent toutes leurs forces et le meilleur d'eux-mêmes. Ils sacrifient à cet idéal toutes les secondes de leur existence. Ils ne pensent qu'à lui et considéreraient comme sacrilège toute force qui ne tendrait pas à le servir. Et cet idéal finit par leur cacher toutes les autres raisons qu'ils auraient de vivre. L'idéal de Michel, c'était de tuer Loriot. Et cela constituait à ses yeux quelque chose d'extrêmement respectable. Au point même qu'aucune déchéance ne lui paraissait vraiment dégradante si elle lui permettait de se venger.

Le dernier passager débarqua. Michel attendit encore un bon quart d'heure, pour être bien certain de ne pas manquer son rendez-vous avec la haine. La passerelle demeura vide et Marcel comprit qu'il devrait encore revenir.

« Les flics ! Les flics ! » Le cri hystérique du pédé traversa comme une flèche la rue de la Bibliothèque. Aussitôt, ce fut comme lorsqu'on donne un coup de pied dans une fourmilière. Des cohortes d'homosexuels, affolés par les coups de sifflet des agents, s'engouffrèrent dans les hôtels de passe pour y

chercher un abri bien précaire. D'autres se mirent à courir en criant dans les petites rues adjacentes, essayant de profiter de la nuit pour échapper au filet des flics. Les clients en puissance, qui draguaient à bord de leurs voitures, démarrèrent comme si leur vie en dépendait. Mais bien peu échappèrent à la rafle.

Michel n'avait pas bougé d'un centimètre quand le pédé avait crié. Il monta à son tour, sans se presser, dans le « panier à salade ». Il faillit suffoquer. L'odeur de sueur des flics et le parfum corrosif des pédés… Insupportable.

Michel regarda sa montre. Il était 4 heures du matin. Ça faisait déjà une bonne heure qu'il attendait, assis sur un méchant banc de bois, dans le couloir des locaux de la police des mœurs, à l'Évêché, le commissariat central de Marseille. Dans le bureau à côté, un flic gueulait contre ces « putains de pédés qui lui gâchaient la vie ». À 4 h 35, un agent vint chercher Michel.

— Allez, à toi, lui dit-il en le saisissant par le bras.

Et il le poussa dans un bureau vétuste, triste et laid comme une putain au réveil. Michel s'assit en face d'un jeune inspecteur qui n'avait même pas pris le temps d'enlever son imperméable.

— Qui t'a dit de t'asseoir ? interrogea brutalement le flic en uniforme qui montait la garde près de l'entrée.

Michel se releva posément. Assez vite pour ne pas énerver les « poulets », assez lentement pour ne pas avoir l'air de faire du zèle.

— Tes papiers !

Le jeune inspecteur tendit la main. Michel lui donna la carte d'identité rouge de la Légion qu'il avait conservée malgré le règlement. Le flic parut d'un coup tout rêveur.

— Tu t'appelles bien Marcel Terrier, né à Genève, Suisse ?

— Oui.

— Et… Tu es légionnaire ?

— Oui, je suis effectivement légionnaire.

— Qu'est-ce que tu faisais, rue de la Bibliothèque ? Le tapin ?

Michel parut indigné. Peut-être même ne fit-il aucun effort pour le paraître vraiment.

— Le tapin ? Ça va pas, non ? Je connais mal Marseille et je me suis perdu. Ça arrive…

Le jeune inspecteur se grattait le crâne.

— Oui. Ça arrive… Ça arrive… Mais qu'est-ce qu'ils diraient, à la Légion, s'ils savaient que tu fais la pute pendant tes permissions ?

Michel comprit qu'il devait monter d'un ton dans son indignation. Mais d'un ton seulement pour qu'elle paraisse sincère.

— Qu'est-ce que vous allez chercher ? J'ai une tête de pédé, moi ?

Le jeune flic regarda le crâne aux cheveux blonds très courts, les traits virils quoique encore juvéniles, jaugea la musculature puissante sous le veston de tweed.

— Bon, ça va, ça va.

Il tendit la carte d'identité rouge au gardien en uniforme.

— Vérifiez au fichier ! lui ordonna-t-il. Et vous, attendez dans le couloir. Au suivant !

Un quart d'heure après, Michel inspirait à pleins poumons le vent glacé qui soufflait en rafales devant l'Évêché. Il était libre.

Un mois passa. Fidèlement, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, Michel s'était rendu au rendez-vous du *Fred Scamaroni*. Mais à chaque fois, il en était revenu un peu plus abattu. Par moments, il se demandait sérieusement s'il n'allait pas devoir passer sa vie entre son petit studio à trois cents francs de la rue Curiol et le trottoir suintant de la rue de la Bibliothèque.

Un soir, fin janvier, un énorme coup de cafard le jeta, abruti de détresse, en travers de son divan. Il dormit une heure. Quand il se réveilla, il éprouva le besoin impérieux de parler à quelqu'un. Depuis deux mois qu'il se trouvait à Marseille, il n'avait encore jamais tenu une conversation complète. Des bribes par-ci, par-là avec des clients ou avec des putes. Mais se vider le cœur, pas une fois.

Il gagna à pied la rue Barbaroux, au-dessus de la place des « Réformés ». Quand il aperçut de la lumière « Chez Clairette », il se mit à chantonner en accélérant le pas. « Chez Clairette », c'était un bar à légionnaires que Michel avait fréquenté assidûment pendant un séjour qu'il avait fait à

Aubagne, près de Marseille, au QG de la Légion étrangère. Et il avait le sentiment que ce soir-là, seul un légionnaire pourrait écouter ce qu'il avait à dire. Se faire entendre sans se faire juger. C'était capital pour Michel. Et ça, seul un légionnaire le pouvait. Un prêtre aurait cherché à le dissuader de tuer. Pas un képi blanc.

Michel poussa la porte du bar. Aussitôt, il constata avec regret que la serveuse vietnamienne avait été remplacée. Pourtant, les clients n'avaient pas perdu au change. Lui avait succédé une jolie brune aux yeux bleus et à la poitrine confortable.

Michel se hissa sur un tabouret, au comptoir. Derrière le zinc étaient posés à l'envers une dizaine de képis blancs, avec chacun un portefeuille à l'intérieur. Une tradition dans la Légion. On ne garde jamais l'argent sur soi quand on boit. Le fric, c'est con et c'est déshonorant. Michel commanda un double scotch et effectua un demi-tour sur son tabouret.

Au fond de la salle enfumée, quelques légionnaires étaient assis autour d'une table hérissée de bouteilles de bière. On n'entendait rien de leur conversation, couverte par la musique assourdissante du juke-box. Mais le sort du monde devait dépendre de ce que racontaient les képis blancs car ils gesticulaient comme des moulins à vent et, de temps à autre, l'un d'eux assenait avec conviction un violent coup de poing sur la table, renversant quelques bières qu'aucun ne se souciait de relever. La serveuse, habituée à cette clientèle, se contentait alors de poser sur la table de nouvelles bouteilles de bière que personne n'avait eu besoin de lui commander.

Michel dévisagea un par un les légionnaires. Il s'arrêta longuement sur un petit, râblé, brun de peau et de cheveux. Il était sûr de le connaître, mais il eut beau chercher, son nom ne lui revint pas en mémoire. Un second double scotch laissa ses souvenirs tout aussi brumeux. Mais au moins, il lui donna le courage de se diriger vers le fond de la salle.

Il alla directement vers le petit noiraud et lui posa la main sur l'épaule. Toutes les conversations s'interrompirent et les regards inquisiteurs des légionnaires se posèrent sans aménité sur l'intrus.

— Tu n'étais pas au REC à Orange ? interrogea Michel.

L'autre se tourna vers ses camarades comme pour leur demander l'autorisation de répondre à « l'étranger » en civil.

— Si, répondit-il après quelques secondes d'hésitation. Si, j'étais au REC.

Son accent espagnol mit Michel sur la bonne piste.

— Attends, ton nom me revient ! Jimenez ! Tu t'appelles Jimenez !

Le nom avait éclaté comme une bombe dans le cerveau de Michel, le surprenant lui-même.

— Oui, moi Jimenez. Et toi, c'est ?

— Terrier. Terrier Marcel, matricule 148 910.

— Ouaih ! explosa l'autre. Ça y est ! Terrier ! Mais qu'est-ce que tu fous là ? Assieds-toi !

L'Espagnol fit les présentations. Une heure après, Michel était complètement ivre.

Aux environs de minuit, Michel et Carlos Jimenez sortirent ensemble de « Chez Clairette ». Ils titubaient en passant la porte. Mais, l'air frais aidant, quelques mètres plus loin, ça allait déjà mieux.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Michel.

Jimenez, qui sentait la terre bouger autour de lui, s'appuya contre un mur. Il avait tourné son képi sur sa tête, la visière derrière. Il ressemblait à un coureur cycliste du Tour de France. Il réfléchissait tout en hoquetant bruyamment.

— On va aller « Au Soleil », rue Mazagran. Je connais bien la patronne. Je l'ai grimpée il y a deux ans.

Michel voulut s'y opposer. La rue Mazagran, c'était trop près de la rue de la Bibliothèque. Il risquait d'y faire de fâcheuses rencontres. Mais aucune force au monde n'aurait pu empêcher Jimenez de se rendre « Au Soleil ».

— J'ai dit qu'on allait « Au Soleil » et on va « Au Soleil », dit-il en bégayant, la langue soudain très épaisse.

Se tenant par le cou, comme deux vieux copains, ils passèrent devant l'église Saint-Vincent-de-Paul et se retrouvèrent sur la Canebière. La grande artère marseillaise grouillait de monde. C'était la sortie des cinémas. Les deux amis prirent la rue du Théâtre-Français et tournèrent aussitôt à gauche, rue Mazagran.

« Le Soleil » était violemment éclairé de néon rouge. Une musique douce parvenait jusque dans la rue. On devait danser à l'intérieur. Jimenez poussa la porte et gueula :

— Salut tout le monde et tutti quanti ! C'est moi, le grand

Jimenez de Cordoba.

Cinq ou six couples « frottaient » sur la piste de danse minuscule. Deux d'entre eux échangeaient des baisers passionnés. Assis sur un tabouret, au bar, un civil, la main sur le sein d'une jeune femme qui lui faisait face, riait bruyamment. Tout le monde avait l'air très excité. Mado, que son bas-ventre ne trahissait jamais, reconnut immédiatement Jimenez.

— Carlos ! Qu'est-ce que tu bois ?

— Bière. Je te présente un ami, Marcel.

— Salut Marcel ! T'es dans la maison, toi aussi ?

— Non, intervint Jimenez, c'est un ancien. Mais c'est un pote.

— Et les potes de nos potes sont nos potes, enchaîna Mado en cherchant une bouteille sous le comptoir.

Elle versa une bière tiède à Jimenez.

— Et pour toi ? demanda-t-elle à Michel.

Michel la regardait. Une vraie caricature de pute retirée des affaires. Des yeux cernés de crayon noir, des cils épaissis par le rimmel, des cheveux trop blonds et trop bouclés, une robe bleue trop échancrée qui laissait voir des seins flasques retenus à grand-peine par un soutien-gorge en dentelle noire. Quarante ans à peine. Mais déjà vieille de plusieurs siècles. Sa voix était presque totalement voilée par la fumée des gitanes et par les nuits sans sommeil.

— Moi, dit Michel, ce sera la même chose.

Mado se pencha encore derrière le comptoir. Sa bretelle de soutien-gorge glissa et elle la remit en place, en lui parlant affectueusement, comme à un chien.

— Reste en place, toi, salope.

Et elle rit. Michel et Jimenez trinquèrent et trempèrent leurs lèvres dans la mousse blanchâtre.

— Alors, dit Jimenez. Raconte !

— Oh, tu sais, j'ai rien fait d'intéressant. Je me débrouille...

Michel préférait rester dans le vague. Il ne se sentait pas mûr pour parler. Ils vidèrent plusieurs bouteilles sans rien dire, se contentant de regarder les couples évoluer sur la piste de danse. L'un d'entre eux était bien parti. L'homme avait soulevé la jupe de sa compagne et sa main s'activait dans la petite culotte blanche. La femme dansait, les yeux clos, un sourire béat sur les lèvres, la tête collée dans le cou de l'homme, le cul à l'air, se souciant peu du voisinage.

— Eh ! dit Jimenez à Mado. Donne-leur une chambre, sinon ils vont nous faire ça ici !

— T'inquiète pas, répondit Mado. Si ça leur fait du bien, ça ne peut pas nous faire du mal.

Et elle éclata d'un rire gras et vulgaire. Vers 1 heure du matin, deux hommes entrèrent dans le bar. L'un d'eux portait un blouson de daim et un pantalon foncé. L'autre, un blouson d'aviateur, matelassé avec un col de fourrure, et un pantalon qui paraissait blanc dans l'obscurité. Ils avaient l'air un peu ivres.

Le plus jeune, celui qui portait un blouson d'aviateur, avait

fixé son regard sur Michel, dès l'entrée. Et il ne l'avait plus quitté des yeux. Michel se sentait observé. Et il eut une réaction brutale.

— Y en a un qui me cherche ! dit-il très haut à Jimenez de façon à être entendu, malgré la musique, à l'autre bout du comptoir.

L'Espagnol se retourna et aperçut les deux jeunes. Il n'hésita pas une seconde, posa sur le comptoir la bouteille de bière qu'il était en train de vider, et se dirigea vers eux.

— Qu'est-ce qui ne va pas, l'ami ? demanda-t-il au voyou. La tête de mon pote ne te revient pas ?

L'autre leva vers Jimenez des yeux rougis par l'alcool.

— Ton pote ? Tu sors avec des pédés ?

Il y a des mots qui déclenchent des réflexes conditionnés chez certains hommes. Pédé est de ces mots-là.

Le poing droit de Jimenez partit sans même qu'il l'ait commandé. On entendit un bruit sourd suivi d'un juron. Et le jeune voyou essuya du revers de la main le sang qui coulait de son nez. Son copain, celui qui portait un blouson de daim, descendit de son tabouret, l'air menaçant. La droite de Jimenez reprit le chemin du nez de l'adversaire. Mais l'autre la bloqua. Et, d'une main ferme, emprisonna l'avant-bras du légionnaire.

— Un peu que c'est un pédé. Demande-lui ce qu'il fait, toutes les nuits, sur le trottoir de la rue de la Bibliothèque ?

Mado intervint et calma l'atmosphère en offrant une tournée générale que les deux voyous refusèrent. Ils sortirent.

Celui qui portait un blouson d'aviateur maintenait avec sa main droite un grand mouchoir à carreaux sur son nez ensanglanté.

Jimenez revint vers Michel qui, pétrifié, n'avait pas bougé. Il finit tranquillement sa bouteille de bière. Puis il dit simplement à Mado :

— Je te dois combien ?

— C'est moi qui offre ! dit l'ancienne pute, trop heureuse que la bagarre n'ait pas fait plus de dégâts.

L'Espagnol, qui n'aimait pas les cadeaux, surtout ceux des femmes, jeta trois billets de dix francs sur le comptoir.

— Garde tout ! Allez, tchao !

Il plongea derrière le comptoir, récupéra son képi blanc et sortit. Il n'avait pas dit un mot à Michel.

Jimenez fit quelques pas dans la rue. Puis il s'arrêta pour cracher. Michel le rattrapa.

— Il faut que je t'explique.

L'Espagnol le toisa avec mépris.

— Tu n'as rien à expliquer. Tu fais ce que tu veux, c'est toi que ça regarde.

Michel l'agrippa par le bras.

— Bon Dieu, écoute-moi !

Jimenez cracha deux fois par terre.

— J'aime pas les pédés. Un homme n'a pas d'excuse pour devenir pédé.

Il partit, plantant là Michel qui sentit monter en lui l'envie de tuer. L'envie d'étrangler.

Jimenez, à dix mètres de là, s'arrêta pour cracher à nouveau deux fois par terre. Son dégoût n'était sans doute pas feint. Mais Jimenez, lui, n'était pas passé par la Section disciplinaire de la Légion étrangère.

Michel regardait le *Fred Scamaroni* manœuvrer pour accoster. Un remorqueur, trapu comme un bison, le poussait du nez vers le quai. Dans un quart d'heure environ les passagers débarqueraient. Michel passa tout ce temps à écouter parler un douanier. L'autre lui racontait sa guerre d'Algérie, déjà ancien combattant à trente ans. On a les Verdun qu'on peut.

S'aidant des deux mains, il montrait à Michel comment, un jour, il avait abattu deux fellagas qui voulaient se rendre à son unité. Le jeune homme eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que sa guerre, il pouvait se la foutre au cul, qu'il n'en avait rien à faire. Vexé, le douanier retourna à sa guérite bleu-blanc-rouge, mais ne quitta plus de l'œil Michel qu'il trouva tout à coup très suspect.

Michel reconnut tout de suite Bousicaut – bien qu'il ait grossi – quand il descendit en uniforme la passerelle du *Fred Scamaroni,* le képi blanc incliné sur l'oreille, un sac marin à la main. Il se précipita à sa rencontre, ce qui eut pour effet d'arracher le douanier à sa guérite. Une poignée de mains énergique. Ils prirent un taxi pour remonter en ville.

Michel fit stopper le taxi devant le « Cyntra », un bar du

Vieux Port. Devant une bière, les deux hommes parlèrent longtemps de la Légion et de la Section d'Épreuve.

— Il te reste combien à faire à la Légion ? interrogea Michel.

— Encore quatre mois et mon contrat est fini. La quille ! Je rentre à Louvain, après. Ras le bol la Légion. Mon père est mort, je vais reprendre son épicerie.

Depuis la seconde où il avait revu Bousicaut, une question brûlait les lèvres de Michel. Il se décida à la poser. Mais il redoutait la réponse. Un pressentiment.

— Et Loriot ? Tu as des nouvelles ? Tu sais où il est ? On m'avait dit qu'il devait passer par Marseille un jour prochain.

— Loriot la salope ? Cette ordure a été mutée aux Comores, il y a six mois. Ça valait mieux pour lui. Il paraît qu'il se trouve pas mal d'anciens de la Section d'Épreuve qui l'attendent pour lui faire la peau.

Michel, malgré le gouffre qui s'ouvrit sous ses pieds, ne trouva rien à dire. Les Comores. Le bout du monde. Il ne savait même pas exactement où ça se trouvait, les Comores. Il avait toujours confondu l'Atlantique et le Pacifique. Alors, l'océan Indien… La faute à qui s'il avait dû quitter l'école à treize ans pour travailler dans une usine de porte-clés ?

Loriot aux Comores. Inutile, désormais, de revenir deux fois par semaine à l'arrivée du *Fred Scamaroni*.

Michel ne se délivrerait pas tout de suite de sa haine, n'accoucherait pas encore de la pieuvre rouge qui lui bouffait la mémoire.

Loriot. Michel devrait encore supporter quelque temps l'idée que cette salope buvait, mangeait, baisait. Mais il paierait, Loriot. Il crèverait, Loriot. Michel eut un mouvement brusque. Le verre de bière tomba et se cassa.

— C'est du verre blanc, dit Bousicaut. Chez nous, on prétend que ça porte bonheur.

Le garçon se précipita, un torchon à la main. Mais Michel se montra plus rapide que lui. Il ramassa les morceaux de verre dans le creux de sa main et il serra très fort. Au bout de quelques secondes, une grosse goutte de sang alla s'écraser par terre. Puis une autre. Et une autre encore. De plus en plus vite. De plus en plus grosses.

La sciure de bois que le garçon avait jetée par terre but le sang de Michel. Tout le sang qu'il lui donna, insatiable, avide, goinfre. Michel regarda le sol et il le vit. Loriot « la sciure ».

12

Silencieux, les coudes sur les genoux, le menton affaissé sur sa poitrine, il regarda longuement son sang qui coulait à grosses gouttes dans la sciure répandue au pied de la console. La farine de bois le buvait goulûment, jamais rassasiée, assoiffée de sang comme mille bouches.

Le garçon du « Cyntra », conscient de son impuissance, restait immobile devant lui, campé sur ses deux jambes, hochant la tête, son torchon blanc logé dans le creux de son coude. Michel ne voyait que ses deux gros souliers noirs aux bouts ronds et luisants. Et la sciure. La soif ardente de la sciure.

Le temps, dans le bar, restait suspendu. Tout ce qui vivait s'était figé. Autour d'eux, les conversations avaient cessé. Les regards des autres consommateurs s'étaient portés sur ce jeune homme blond, dont la main puissante serrait des morceaux de verre avec tant de force qu'elle avait pris le même ton blême que son visage creusé. Bousicaut comprit qu'il fallait éteindre la mèche avant que tout explose dans le bar.

— Garçon, puisque vous êtes là, apportez-nous deux autres bières s'il vous plaît. Allez, Terrier, laisse tomber. Il faut l'oublier, Loriot. C'est une merde, Loriot. Il est foutu. Toi, t'es jeune. Il vaut pas le coup, oublie-le. Oublie tout, la Légion, tout. C'est un mauvais souvenir. Ça passera…

Michel leva les yeux vers le légionnaire. Et Bousicaut, en professionnel, vit la mort dans ce regard-là. Il comprit que Michel tuerait. Les pupilles dilatées ne pouvaient pas le tromper. Michel puait la mort. C'était écrit dans ses yeux fiévreux.

— Ferme ta gueule, Bousicaut. Ferme ta gueule, dit Michel, avec un calme impressionnant.

Il voulait se concentrer sur son sang qui coulait. Lui trouver une logique. Une cohérence. Rien.

Tout le monde avait entendu ses paroles. Un murmure inquiet parcourut la vaste salle : « C'est un fou… fou… fou. Il a essayé de se suicider… suicider… cider… cider… Il doit être saoul… être saoul… être saoul… légionnaire… gionnaire… gionnaire… gionnaire… C'est affr… »

— Assez ! gueula Michel.

Il avait très mal à la tête. Les mots, les sons, lui parvenaient comme amplifiés.

— On va appeler la police, déclara un jeune homme très élégant en se dirigeant vers le téléphone.

Michel ouvrit lentement sa main déchirée par le verre. Il la porta à son visage blafard et se barbouilla les joues de sang. Puis il se leva doucement en grimaçant comme quelqu'un qui souffre de partout, regarda un par un, dans les yeux, chacun des consommateurs et fit la tournée des tables en approchant à les toucher son visage des leurs. Ils reculèrent tous, épouvantés par ce qu'ils voyaient et par ce qu'ils croyaient deviner.

Enfin, le clown sanglant ouvrit la double porte vitrée et sortit. Il remonta la Canebière à pas lents, les yeux fixes.

Quand il passa dans une zone violemment éclairée par une vitrine encore illuminée d'une multitude de guirlandes de Noël, les passants se retournèrent brusquement sur lui. Et une femme hurla.

ÉPILOGUE

J'ai rencontré Michel Trouvain à Paris, vers la fin du mois de février 1975.

Je faisais alors passer, depuis des semaines, dans plusieurs journaux, une petite annonce priant les anciens disciplinaires de venir me raconter ce qui se passait en Corse, sur la route d'Aléria, derrière les murs sinistres de la Section d'Épreuve, que j'avais découverte en août 1974 et dont j'étais décidé à écrire l'histoire.

À la suite de la publication de ces petites annonces, j'avais reçu des dizaines de visites et recueilli de nombreux témoignages, tous concordants, tous confirmant le climat de violence et de sauvagerie qui régnait dans la Section disciplinaire de la Légion étrangère.

Michel – ou plutôt son frère Daniel – répondit parmi les derniers. Daniel vint seul au rendez-vous. Il m'expliqua que ce serait très difficile de faire parler son frère : « Il est encore sous le choc, me dit-il. Il a beaucoup souffert. » Michel pourtant vint au second rendez-vous, dans un bar appelé le « Brazza », situé au coin de la rue Montmartre et de la rue d'Aboukir, à Paris. Je découvris alors ce qu'il reste d'un homme quand quelque chose d'énorme et d'incoercible s'empare de lui pour le broyer.

Michel était pâle, ses mains perpétuellement agitées de

tremblements nerveux qu'il ne réussissait pas à réprimer malgré ses efforts, ses phrases souvent incohérentes, son ton monocorde, ses souvenirs très flous.

À plusieurs reprises, après cette rencontre, il me téléphona de divers hôpitaux parisiens où il se réfugiait quand « ça n'allait pas ». Cette insistance pathétique, cette fidélité rare, m'incitèrent à écrire « son » histoire de préférence à toute autre.

Il me fallut attendre de longs mois avant de pouvoir commencer ce travail. À présent que c'est fait, aujourd'hui que ces pages sont pleines de la vie la plus secrète d'un homme, que personne, jamais, ne juge Michel. Que personne ne juge ce qu'il a fait. Que personne ne juge ce qu'il fera.

Sur quelque mauvais rivage que le pousse son souvenir, Michel ne sera jamais le vrai coupable. La légitime défense l'absoudra jusqu'à ce que sa mémoire s'éteigne.

Paris le 9 octobre 1976.

ANNEXES



Portail d’entrée de la Section d’Épreuve.



Vue générale. Devant les baraquements,
des disciplinaires font la “pelote”.



Les vasistas des six cellules surnommées les “frigidaires”





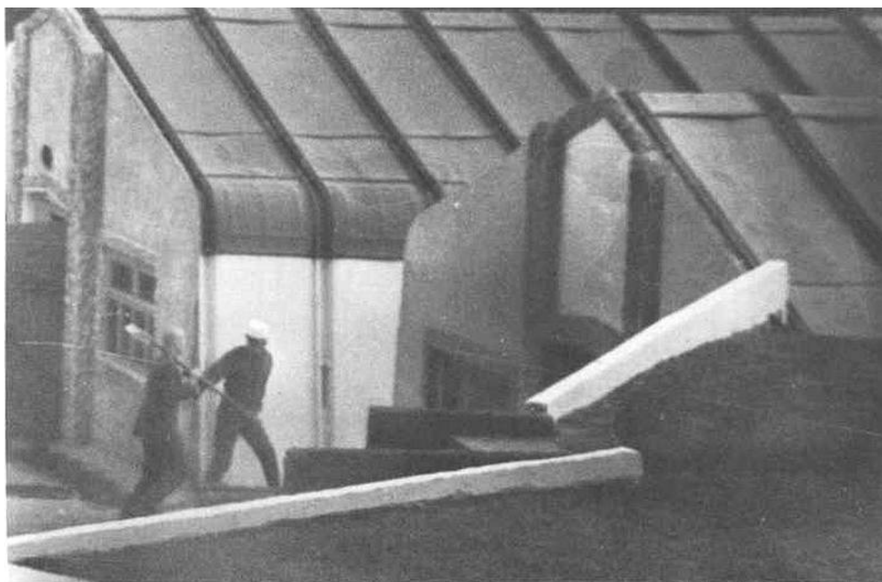
Deux disciplinaires rangent leurs outils.
Le cadre chargé de leur surveillance,
leur donne le “garde-à-vous” et les laisse seuls,
immobiles, une heure trente.



Départ pour une corvée à l'extérieur.
Un surveillant ouvre le petit portail.



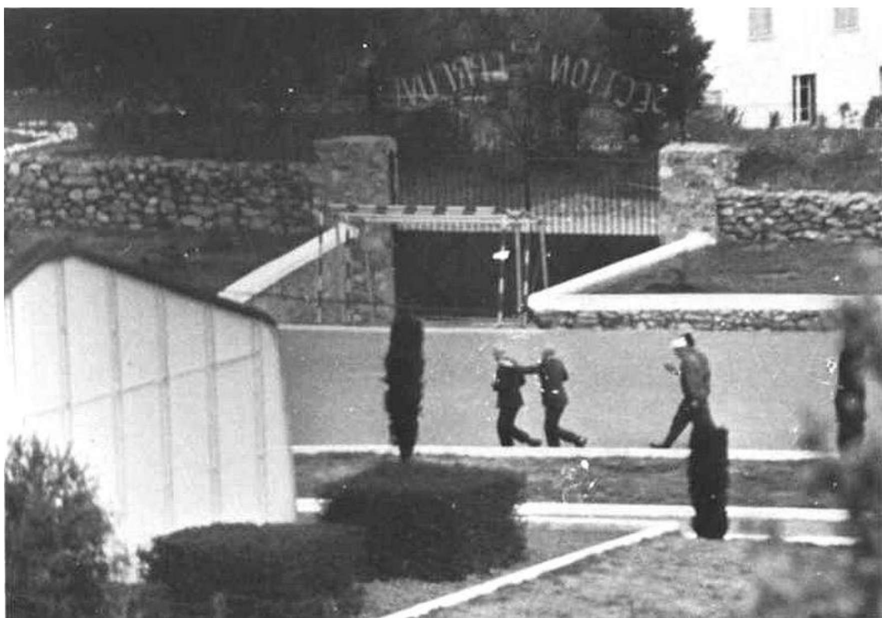
Ils courent avec les brouettes,



… ils courent avec les outils…



... ils courent pour prendre la douche du soir...



… ils courent même quand les cadres marchent…



... ils courent toujours...



La "colline" que les disciplinaires promènent autour de la Section. Des dizaines de mètres cubes de terre. Des centaines de lourdes gamates portées sur l'épaule, et cela douze heures par jour.





La corvée de bois. Ce n’est pas vraiment la planque, mais au moins on ne s’arrache pas les mains sur les manches de pioche.

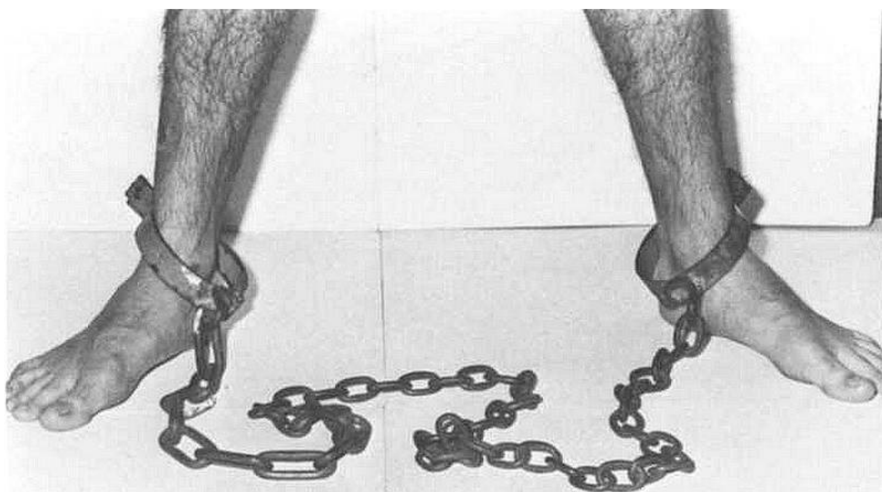




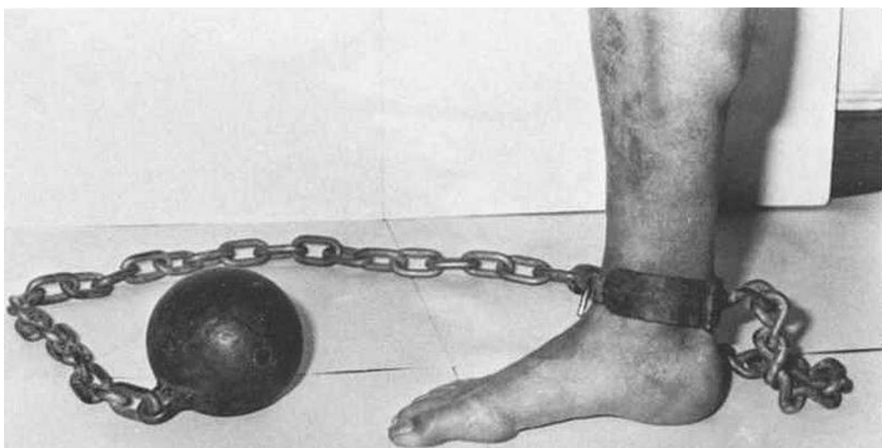
Un disciplinaire a reçu l'ordre de décapsuler une bouteille de bière, avec ses dents. Il obéit et se remet, respectueusement, au garde-à-vous. Le cadre lui souffle la mousse au visage et boit.



Le poteau. Le disciplinaire peut y rester attaché plusieurs jours. On remarque, en haut de la photo, le contrepoids destiné à empêcher sa tête de tomber en avant. Ainsi, la nuque raidie par l'effort, il ne pourra pas s'endormir.



Les chaînes. Michel les a portées pendant cinq mois. Ses chevilles portent encore la cicatrice des carcans de ferraille.



Le boulet. Celui qui le tire n’est pas, pour autant, dispensé de courir.



Les mains d’un disciplinaire hospitalisé à Laveran, près de Marseille. Des crevasses, des plaies, des doigts déformés à force de taper à la masse. Cet homme était soigné pour un blocage du genou, consécutif à plusieurs jours de “grand huit”. Il lui restait plusieurs mois de Section d’Épreuve à “tirer”. Il y est reparti dès que les médecins l’eurent remis sur pied.



Trois disciplinaires ont assisté aux couleurs du soir. Des privilégiés.

NOTES

[1] Le jeune Français est même devenu suisse. En effet, les Français n’ont pas droit, en principe, de s’engager dans la Légion étrangère. Aussi, pour tourner le règlement, la Légion leur attribue une fausse nationalité, belge, suisse, monégasque ou canadienne. Quant au nom patronymique, il est changé d’office. Cette tradition permet à la Légion de conserver sa réputation d’asile en accueillant et en cachant des hommes qui fuient la justice de leur pays ou qui veulent disparaître de la circulation pour des raisons diverses.

[2] Territoire Français des Afars et Issas.

[3] 13e Demi-Brigade de la Légion étrangère.

[4] Cafés indigènes.

[5] En TFAI, la coutume exige que l’on arrache le clitoris des petites filles et qu’on leur couse les « petites lèvres » de façon qu’elles ne puissent pas avoir de rapports sexuels. Ce n’est que lors du mariage que l’époux « découd » sa fiancée de façon à pouvoir consommer son union.

[6] Les miliciens djiboutiens, ainsi appelés parce que leur uniforme est entièrement rouge.

[7] Surnom donné aux Allemands, dans la Légion, parce qu’ils ont la réputation d’avoir la tête dure.

[8] Régiment d’infanterie de marine.

[9] La loi interdit aux jeunes Français de s'engager dans la Légion avant d'avoir vingt ans.

[10] 2e régiment étranger.

[11] En fait, selon d'autres témoignages, le disciplinaire était simplement évanoui.

[12] Voir hors texte.

[13] Ce système est très visible sur les photographies.

[14] Malgré les nombreuses recherches, je n'ai pu déterminer si Frise était sorti vivant ou mort de la Section d'Épreuve (note de l'auteur).

[15] Compagnie d'Instruction et des Services.

[16] Groupement d'Instruction de la Légion étrangère.

[17] Wermer était à la Section d'Épreuve, en même temps que Marcel, pour tentative de désertion.

[18] Les motifs les plus divers conduisent à la Section d'Épreuve. Vol, insultes, homosexualité, ivrognerie, etc. (voir en annexe)

[19] Cet euphémisme désigne le travail au rocher, toujours en pratique (note de l'auteur).

[20] L'hôpital Laveran est situé à Marseille.

[21] Hôpital Militaire Interarmée.

[22] Surnommé, à cause de ce fer à cheval « porte-bonheur » et du régime sévère que les disciplinaires y suivent, le « stage jockey ».

[23] À cette époque, de nombreux disciplinaires furent

admis à l'infirmerie avec le même diagnostic : « Douleurs genou gauche ».

{24} Ce double crime souleva une émotion considérable en Corse. Les autonomistes saisirent ce prétexte pour organiser de violentes manifestations. Des attentats furent commis contre des légionnaires et des locaux de la Légion. Le maire de Corte, M. Michel Pierucci, demanda et obtint le départ de Corte du GILE (Groupe d'instruction de la Légion étrangère). Voici ce qu'il déclarait à cette occasion : « Les nouvelles recrues de la Légion subissent dans ce centre une « prise en main » de six mois au cours de laquelle le futur légionnaire est soumis à des entraînements physiques au-delà des limites humaines, et à des pressions d'ordre psychologique difficilement supportables pour un homme normalement constitué. On comprend de ce fait que certaines de ces recrues, au bout d'un certain temps, n'aient plus qu'une seule idée : quitter cette Légion devenue pour eux un véritable enfer. »

{25} M. Tagi, ancien légionnaire, aujourd'hui professeur dans un lycée du Havre, fut chargé en 1971 de chronométrer la durée moyenne du sommeil des disciplinaires. Le résultat indiqua une moyenne de 4 h 16 par nuit.

{26} SE : Section d'Épreuve.

{27} J'ai vu et interviewé, à l'hôpital Laveran, à Marseille, en septembre 1974, un jeune légionnaire de vingt ans qui avait le bras droit et la main paralysés à la suite d'une semblable punition. Il attendait pour passer devant une commission de réforme. (Note de l'auteur).

{28} Selon la propre expression de Michel Trouvain.

{29} Le registre des décès porte comme indication : SELE – Tourond Bruno, 2e classe, deux ans et quatre mois de service, décédé à l'hôpital des Armées de Bastia d'une occlusion intestinale le 8/3/74 à 19 heures. Une fois encore, il y a confusion dans les dates.